

(2)
T A B L E A U.

D E

P A R I S.

Faisant Suite aux Éditions précédentes.

Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !

V O L T A I R E.

—Quiconque ne voit guère, n'a guère à dire aussi.

L A F O N T A I N E.

T O M E X I I .



A A M S T E R D A M.

— — — — —

1 7 8 8.







T A B L E A U

D E P A R I S.

Paris, ou la Thébaidé.

TELLE est ma devise : Paris est la patrie d'un Homme de Lettres, sa seule patrie. Pour-quoi, dira-t-on ? c'est d'abord parce qu'il se trouve au centre de tous les genres d'instruction, Bibliothèques, Cours, Gens éclairés : à chaque pas il peut s'instruire & s'amuser ; l'un vaut l'autre. Le tumulte l'environne, & c'est au milieu de ce tumulte, qu'il peut choisir l'asylé le plus doux, le plus paisible de l'univers. La haute Noblesse, l'énorme opulence, la pédanterie de toute espece, passent à côté de lui, & il ne leur devra rien. Toutes ces petites grandeurs des Provinces viennent se fondre & mourir à Paris. Le cérémonial, l'étiquette ne l'assujettissent point, car il aura plus de sociétés aimables qu'il n'en pourra cultiver, & plus de connoissances agréables qu'il n'en voudra faire ; point d'entraves, point de gêne, point de ces respects, de ces bienséances provinciales ; qui fatiguent tant l'homme d'esprit ; il descendra de son quatrième étage pour aller faire, non de ces visites serviles & politiques, auxquelles on

Tome XII.

A

est assujetti ailleurs, mais de ces visites intéressantes qui flattent le désir de s'instruire.

Dans les petites Villes, les caquets, les médisances, les prétentions des citadins en place le poursuivroient, & il auroit à souffrir du fort orgueil & des dédains arrogans du Riche. A Paris il est l'égal de tout le monde; il jouit de sa célébrité, s'il en a une; il ne rencontre pas ses adversaires, & il sera encore mieux loué & mieux apprécié que dans la Province. Enfin il est loin de la morgue de ceux qui ont un habit bleu ou un habit rouge; cette morgue, la plus stupide de toutes, vient se perdre & s'anéantir dans la grande Cité.

Mais il perdra aussi de sa force, & cela devient inévitable. A la Chine, les Jardiniers ont le secret de rendre nains les arbres de toutes espèces. Le cèdre n'a plus que deux pieds de haut, & le tronc, les branches, les feuilles, sont très-bien proportionnés. Les plaisirs de la Capitale sont les Jardiniers de la Chine. Ils ont le secret de rendre nains les hommes forts & vigoureux, pas tous cependant, mais une grande partie.

Tel Philosophe peut aimer la solitude de la campagne, mais après elle, il préférera Paris à tout le reste. Son heureuse situation appelle toutes les commodités de la vie.

Michel Montaigne chérissoit cette Ville, & convenoit qu'elle avoit sur toutes les autres quelque chose de philosophique.

Ici il est permis d'être soi; une fortune médiocre n'est point sujette à une observation malicieuse, ni au dédain de l'opulence, parce que les minces fortunes appartiennent au plus grand nombre.

Les hommes de tous les pays accourent avec

leur argent & viennent demander à Paris les jouissances qu'ils ne trouveroient pas ailleurs.

Singulière Ville, où tandis que l'un écrit un Livre philosophique, l'autre fait imprimer un Mandement qui vous permet gravement de manger des œufs ! Ville unique, où un simple mur mitoyen voit d'un côté un chœur pieux de dévotes & austères Carmélites, & de l'autre les scènes folâtres & libertines d'un joyeux ferrail ; où dans la même maison l'un rêve à placer un million, & l'autre à emprunter un écu !

Là l'Observateur n'a pas besoin de campagne située au fond des bois, ou sur le bord de la mer ; à toute heure il est en son pouvoir de rentrer dans son cabinet comme dans un asyle impénétrable. Nulle part il ne trouvera de retraite plus tranquille & plus libre.

La solitude parfaite peut exister au milieu de Paris. On est seul quand on veut l'être, & rien de plus délectable que le changement d'état ; d'être aujourd'hui dans une société nombreuse, & le lendemain à ses occupations. C'est ce contraste qui plaît, qui attache. La manière de vivre la plus agréable & en même temps la plus utile, est celle qui se partage également entre la solitude & la société. Quand l'ennui nous domine, on se jette dans le tourbillon. En a-t-on assez, on revient dans la solitude. Dans le commerce du monde on acquiert des idées ; on voit une foule de caractères. Dans la solitude, on met ses idées en ordre ; on les classe, on les range, on en tire tout le profit qu'on en peut tirer.



Mœurs douces.

LES Peuples civilisés , qui ont les mœurs douces , doivent avoir des législations humaines ; il est donc inutile d'appesantir l'autorité sur les habitans de la Capitale ; & outre qu'ils sont paisibles , désarmés , tous occupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs , ils ont une tendance à l'ordre , à la paix , au repos , parce que la foule des Citoyens instruits contient ceux qui ne le sont pas , & que les classes supérieures , livrées aux jouissances épicuriennes & aux raisonnemens qui en résultent , seront toujours le frein le plus puissant contre une populace égarée. Cette populace consultera toujours le visage des classes bourgeoises ; & tant que celles-ci ne feront que sourire , le Peuple fera dans l'impossibilité de s'émouvoir plus de quinze jours.

On ne sauroit trop louer la sagesse & la modération de la Police & du Gouvernement , qui , dans différentes petites émeutes , ont pris le plus grand soin de ne pas irriter le Peuple , en laissant à sa fougue passagère un essor qui dégénéroit en divertissement & en plaisanteries. Il faut au caractère des Parisiens des émotions de toutes espèces. Plus elles sont vives , moins elles durent. Les réfréner par la force ou par la violence , seroit une faute dangereuse qu'on a sagement évitée. Dans tous ces tumultes qui ont environné le Palais en 1787 , il n'y avoit pas un seul homme âgé de trente ans , qui se mêlât à ces débauches populaires. Comme le Peuple en général manque de divertissemens publics , il s'en donne l'occasion à certaines époques ; mais

on peut prédire que ces petites mutineries tomberont d'elles-mêmes , car elles ressemblent à celles des Ecoliers. Aucun homme sensé ne se trouve dans la foule , & les honnêtes Bourgeois sont simplement spectateurs , & jamais acteurs , dans ces effervescences qui finissent par un ton de gaieté , ou qui s'évanouissent au bout du mois.

Le vrai secret , pour faire tomber une fermentation populaire , c'est de ne point la nourrir par une rigueur déplacée. Un seul homme blessé & sanglant , pourroit échauffer une multitude ardente , & il faut que les Administrateurs des Etats aient de la prudence & de la raison pour ceux qui n'en ont pas , afin d'éviter le malheur & la honte qu'il y auroit à verser le sang des Citoyens , quand ils vont bientôt se calmer d'eux-mêmes.

Tolérance.

L'ADMINISTRATION civile admet tous les relâchemens qui peuvent s'accorder avec l'existence tranquille de la société ; elle n'apperoit rien de pernïcieux dans les besoins inspirés par le goût du luxe , & ne voit rien que de licite dans les mœurs , tant qu'elles ne troublent point l'harmonie de la société. La machine politique ne s'embarrasse point de ces irrégularités , qui sont pour elle sans conséquence ; elle ne veut point commander à l'homme le sacrifice de ses goûts & de ses passions ; mais elle veut commander à tous les hommes le repos & la subordination.

Il y a en effet une autre morale qui établit

les règles de la perfection , & qui porte les vues de l'homme vers les récompenses éternelles ; elle le soumet à la voix de sa conscience , & lui impose des sacrifices particuliers ; mais la politique qui ne veut qu'effectuer la sûreté commune , embrasse la fortune publique , & pense que la prospérité d'un Royaume tient à des poids purement physiques , la conservation d'un Empire ne tenant point à des inconvéniens passagers ou inévitables.

Affiches des Spectacles.

AUX jeux destinés à l'honneur de Flore , le Peuple , par respect pour Caton , n'osa demander que les Danseuses se dépouillaient pour danser nues. Il n'y avoit point d'affiches dans ce tems-là , car le grave Caton n'y seroit pas venu.

Mais on fait aujourd'hui , quand on jouera Amphitryon ou Polieucte ; Amphitryon , la pièce la plus immorale parmi tant de Comédies licencieuses. Lorsqu'on accolle ces deux pièces , nos Catons assisteront-ils à Polieucte pour sortir à la seconde pièce ? Un homme d'Etat va chez un Peintre : il entre. On y dessine d'après nature une de nos Madeleines qui viennent s'y mettre sur un piédestal à tant par heure : renverfera-t-il la toile en fuyant ?

Les affiches de Spectacle ne manquent point d'être appliquées aux murailles dès le matin ; elles observent entre elles un certain rang : celle de l'Opéra domine les autres ; les Spectacles forains se rangent de côté comme par respect pour les grands Théâtres. Les places pour le placage

sont aussi bien observées que dans un cercle des Gens du monde. L’Afficheur est un maître de cérémonies qui fait ranger le long des murs ces annonces parlantes , qui se reproduisent encore dans le Journal de Paris , & qui forment si fructueusement & si commodément un cinquième du texte. Ces affiches mondaines & coloriées regardent de loin les affiches pieuses & sans couleur , qui s’éloignent pour ainsi dire , autant qu’elles le peuvent , de l’assemblée profane ; mais quelquefois il n’y a que dix pieds entre l’affiche qui annonce *Mahomet* & celle qui met en vente *la Science du Crucifix* : c’est un livre que j’ai lu.

On n’annonce plus les pieces. Les Comédiens se sont dérobés à cette servitude journalière : cet usage les entretenoit cependant dans un certain respect envers le public , car ils venoient courbant le dos & baissant la tête recevoir un petit jugement particulier propre à les rendre meilleurs. Ils voudroient bien aussi se dispenser des complimens de clôture & d’ouverture , mais ils ne l’osent pas encore. S’ils y parvenoient , ils seroient tout-à-fait licenciés.

On ne mettoit autrefois sur l’affiche des Spectacles que les noms des Maîtres de la Scène ; c’étoit une distinction. Aujourd’hui on y lit le nom de *M. Pyere* , & de *M. Colin*. Il seroit plus à propos d’y placer les noms des Acteurs , ainsi que cela se pratique en Angleterre : on ne seroit pas attrapé par des doubles qui excitent la mauvaise humeur , & qui font regretter la perte de tems & d’argent. Mais le grand art des Comédiens consiste à escamoter des chambrées , en voilant derrière le rideau la figure de ceux qui doivent représenter ; il y a des tours de gibecière

pour un public entier , & les nobles Directeurs de nos Théâtres ne trouvent pas cela mauvais.

Si vous aimez la vie , ne perdez pas de tems , car c'est l'étoffe dont elle est faite , dit le Docteur Francklin. Qu'il dût être scandalisé de cette foule de petits divertissemens , qui sollicitent le Peuple & qui lui font perdre les heures du travail ! Encore si ces divertissemens n'étoient pas insipides ; mais ce sont des chiens , des singes , des Bateleurs , des Marionnettes , des Cafés , des Billards , des jeux de boule , des cabarets , qui invitent de toutes parts à l'oisiveté : les portes de ces lieux sont ouvertes à toute heure , & l'ouvrier , qui y entre , n'en sort plus ; on ne sauroit croire combien les esprits du Peuple s'énervent dans ces distractions journalières.

Il faut au peuple des fêtes , mais qu'elles soient placées à certains intervalles ; il est honteux de voir le Peuple se consumer dans des tripots , quand il a tant à faire pour soi & pour sa famille.

Poudre de Roi.

INSCRIPTION toute nouvelle mise à la porte de ceux qui débitent la poudre à canon : c'est en effet cette poudre terrible qui fait les Rois & qui les défait.

Poudre de Roi ! Elle dort dans les bassinets des fusils ; elle attend la mèche dans la lumière des canons ; une étincelle pourroit faire partir , par trois secondes , cent mille fusillades , dix mille canonades , sans compter les bombes , les grenades , &c. Mais le Parisien n'a point peur de la *Poudre de Roi* ; il sait que ce tonnerre est

dans la main du Monarque uniquement contre l'ennemi , & jamais contre ses Sujets. Il n'ap-
perçoit donc la *Poudre de Roi* que comme ser-
vant aux environs de la Ville à tuer des lièvres
& des perdrix. Il ne la craint point , dis-je , &
rien n'honore plus le dépositaire de cette poudre.

On pourroit encore appeller *Poudre de Roi*
cette poudre piquante qui fait éternuer & qui
rapporte 30 millions ; on la vend pulvérisée à
chaque coin de rue avec cette inscription , *de*
par le Roi ; les détailliers la falsifient , & pour
la rendre plus stimulante y ont mis quelquefois
du verre pilé. Il est inconcevable que l'habi-
tude , la paresse fassent recourir à ces dangereux
détailliers , au lieu d'aller au bureau de la Ferme
du tabac , qui du moins le donne bon & sans
mélange ; mais qui le croiroit ? la moitié de la
Ville n'y a point recours par le défaut d'avances ;
la livre de tabac en poudre paroît moins chère
prise par once ou par demi-once ; & puis tous
ces preneurs de tabac n'ont pas chez eux une
rape ! Les détailliers *de par le Roi* pourront
donc tromper tous les nés , tant qu'ils voudront ,
vu l'incurie habituelle du Parisien.

St , st , st.

AUJOURD'HUI les filles publiques , du
haut de leurs fenêtres ou balcons , sifflent comme
des couleuvres : c'est l'appel. Elles font bien de
prendre l'accent juste , puisqu'elles recèlent le
venin de la vipère.

On avoit donné à une fille le nom d'*Harpa-*
gine : cette courtisane ignorant que ce mot
étoit synonyme au *mal vénérien* , le portoit avec

candeur. Un Académicien qui savoit le grec la détrompa, en lui rendant visite : elle devint furieuse, & depuis ce jour-là elle ne veut plus porter que le nom d'une vierge.

Il n'y a plus qu'un moyen pour se débarrasser de ces nymphes nocturnes qui vous assiègent de toutes parts, c'est de leur dire énergiquement, *je n'ai plus d'argent.*

Quelquefois le soir on rencontre dans les rues le guet à pied, qui, tenant le fusil sous son bras, conduit galamment de l'autre une jeune fille, tandis que son camarade tient une vieille matrone; c'est un enlèvement, soit qu'il y ait eu tapage, soit que le jour de la punition soit arrivé. L'une qui est novice, se désespère & se lamente; celle-ci, plus effrontée, tient tête au soldat qui la mène. Le plus souvent elles sont en déshabillé & dans le plus grand désordre; on ne leur a pas donné le temps de s'habiller; elles tiennent leurs jupes, qui tomberoient si elles n'y portoient pas la main. On les traîne d'un pas précipité & à travers les boues chez le Commissaire qui a fait l'enlèvement. La canaille s'assemble & rit; l'une est échevelée, l'autre chante & brave l'orage : elles sont introduites dans l'étude du Commissaire, devant le jeune Clerc, qui les reconnoît, mais qui ne peut adoucir le *procès-verbal*. Elles déclinent leur nom ou celui qu'elles veulent prendre avant que d'être conduites à la prison de pénitence : toutes les charges sont déduites avec des expressions non voilées; le Commissaire & son Clerc sont accoutumés à l'idiôme des mauvais lieux, comme des Académiciens le sont au beau langage. Au reste, les mots pros crits de la langue sont positivement dans toutes les bouches, depuis les Princes jusqu'aux Crocheteurs.

Les femmes aujourd'hui se les permettent , & jurent comme les hommes , sur-tout à la Cour ; on diroit d'une particule explétive.

Tandis qu'on verbalise , ces filles avertissent leurs amoureux de ce revers inattendu : ils arrivent avec leurs physionomies de ribotteurs ; mais les champions n'osent délivrer leurs dulcinées. Elles sortent , & l'on voit couler les larmes d'un enfant de treize à quatorze ans , tout auprès de l'immobilité stupide d'une vieille dévergondée.

Ces victimes de l'incontinence publique sont toujours forcées de mentir : le libertinage est puni , car il s'éloigne de la volupté ; il en devient l'antipode. Telle fille au milieu de la prostitution a vécu trois années dans une maison de libertinage sans avoir connu un homme naturellement ; il y a des prostituées qui sont pucelles , & elles sont loin de pouvoir s'appeler vierges. Tirons le rideau.

On appelle *des impures* toutes celles qui vaguent dans les rues , & cette dénomination s'étend jusqu'à celles qui se promènent au Palais royal. Mais la débauche dans cette grande Ville ressemble à ces taches noires dans un morceau de marbre blanc. L'innocence intacte est tout à côté du libertinage effronté , & ne se mêle point avec lui. Le second ordre de la bourgeoisie a des mœurs & des mœurs plus pures peut-être que dans tout autre lieu du monde ; cependant la débauche , ou du moins son image , cercle de toutes parts ces maisons honnêtes , & celles-ci sont inaccessibles à la corruption ; elles semblent même ignorer les désordres & les turpitudes qui sont à vingt pas d'elles.

Les loix humaines ont leurs bornes ; elles ne

peuvent violenter trop durement, elles ne sauroient fouiller trop avant ; réformatrices de ce qui porte le scandale, elles augmenteroient le désordre en voulant l'anéantir. Les femmes sont les idoles de la foiblesse humaine. L'opulence les couvre des bijoux les plus précieux, des étoffes les plus riches. Le vice est embelli, pour ainsi dire, dans la personne d'une courtisane ; il ne reprend ses traits honteux & sa couleur rebu- tante que dans les dernières victimes de l'incon- tinence. L'air libre & immodeste va à telle femme, comment la Police séparera-t-elle deux désordres égaux ? Comment sera-t-elle indulgente pour le libertinage paré roulant dans un char, & sévère pour le libertinage de détresse marchant dans les rues fangeuses ?

Il y a de la différence sans doute dans les noms, lorsque celle-ci s'appelle la *Ribotte* ; l'autre *Belair* ; l'autre *Caraconoir* ; la quatrième *Ventre-bleu* ; & la dernière, comme le porte-enseigne de la pro- fession, *Tire-à-toi* ; tandis qu'à l'Opéra les noms les plus harmonieux des Saintes du Calendrier, sont élégamment choisis pour distinguer les superbes courtisanes ; mais le métier n'est-il pas le même ? Toutes ne reçoivent-elles pas éga- lement les offrandes volontaires du liberti- nage ?

On a vu l'apologie du publicisme des femmes dans le Journal de Paris : cette apologie étoit-là bien déplacée. Il n'étoit pas besoin de renforcer cette pente, & il est des tolérances publiques qu'il ne faut point du moins avouer publique- ment. Sixte-Quint fit une guerre violente au publicisme des femmes. C'étoit un grand poli- tique. Je pense que le Gouvernement sera forcé, avant peu, de donner une attention sérieuse,

moins au désordre qu'au scandale ; il pourroit mettre à profit plusieurs idées saines répandues dans le *Pornographe* , ouvrage de M. Rétif de la Bretonne , qui a enseigné l'art d'ôter au vice ce qu'il y a de plus redoutable , son effronterie. Dès qu'il sera voilé , il n'offensera plus l'ordre public. Dans les mains d'un habile Législateur , le bien sort du mal : & voilà le grand secret de la politique.

La Police ne permet pas à ces créatures d'ajouter l'adresse à l'impudence , & de se payer par leurs mains sur les effets & bijoux , qu'elles peuvent surprendre à l'ivresse de la débauche , ou à la négligence de leurs dupes ; les montres , les tabatières , les portes-feuilles ne leur appartiennent pas plus qu'aux fiacres , lorsqu'on les oublie dans leurs voitures. Il faut qu'elles restituent ces effets , car c'est assez de manquer à la pudeur sans offenser encore la probité : elles sont poursuivies lorsqu'elles volent ou qu'elles escamotent , & sont forcées de lâcher sur le champ leur proie.

On n'affiche point qu'on a été volé de sa montre ou de sa tabatière dans un mauvais lieu : on affiche décemment qu'on l'a perdue , & l'on promet une récompense honnête ; & quoi de plus honnête que de rapporter un bijou du centre d'un mauvais lieu ! ainsi il y a combat d'honnêteté , & ce qui est honnête devient utile , comme l'a tant dit Cicéron ; car on paie la fille pour la montre volée. Alors elle est à l'abri de toutes poursuites : on suppose que le propriétaire l'a laissée tomber dans un moment inattentif , & la fille n'est point censée une escroque , terme qui devient une injure même pour une prostituée.

La vigilance des Orfèvres sert très-bien la Police à cet égard ; ils ont le coup-d'œil exercé à reconnoître les bijoux volés , les prix qu'y met le vendeur , sa tournure , son maintien , tout les éclaire ; & comme ils tiennent registres de tout ce qu'ils achètent , il est facile par eux de remonter jusqu'à la source du délit , & de reconnoître la première main , qui a usé d'une subtile adresse.

J'ai l'honneur de connoître le Confesseur des galériens , des filles de la Salpêtrière , & des marmotes des boulevards. Je vous réponds que la conscience de telle Marquise l'embarrasseroit plus que toutes ces consciences-là. Ces pécheurs grossiers ne déguisent point ce qu'ils ont fait ; on n'a pas besoin de les interroger pour tirer la vérité du fond de leur ame coupable & franche. Ils ont obéi à leurs passions brutales , & leur confession roule d'elle-même ; ils se repentent autant qu'ils peuvent se repentir ; ils veulent avoir l'absolution , parce qu'ils ne se confessent que pour cela. Le Confesseur des galériens & des marmotes , ne subdivise donc point un cas de conscience , comme s'il avoit à ses genoux une jeune Carmélite. Il gronde & il absout. Il retrouve le même péché au bout de six mois ; il gronde encore , mais il absout toujours ; s'il refusoit l'absolution , il verroit tous ces pécheurs défordonnés aller chercher un autre Pénitencier , qui auroit appris que les galériens , les filles de la Salpêtrière & les marmotes des boulevards marchent sur une pente insurmontable : il leur faut décidément l'absolution , parce qu'ils mettent tout dans l'aveu qu'ils font au confessionnal , pénitence , repentir , réparation , changement de vie.

O légers Moralistes ! vous ne connoissez pas les hommes. Vous n'avez point confessé les galériens & les filles de la Salpêtrière ; ils se confessent sans détours , & avec la même aisance qu'ils ont commis le péché. Ils sont plus criminels que vicieux. Est-ce qu'il en coûteroit moins de révéler un crime qu'un vice ? Les gens vicieux se confessent mal , & ceux qui ont tous les défauts ne se confessent point du tout. Voilà pourquoi ils ridiculisent encore la confession.

Le Trou du Souffleur.

LES étrangers qui , en assistant à nos Tragédies , viennent pour y jouir du plaisir de répandre des larmes , commencent par beaucoup rire , en voyant ce *Trou du Souffleur*. L'ouverture carrée de ce souterrain bordé de lampions , est creusé , tantôt sous le palais des Sultans , comme dans Zaïre ; tantôt sous le temple des Juifs , comme dans Athalie ; tantôt sous un camp , comme dans Iphigénie en Aulide ; tantôt sous un mausolée , comme dans Sémiramis ; tantôt sous le Capirole , comme dans Brutus , &c. Il détruit absolument l'illusion sans laquelle le charme des Spectateurs n'existe point.

L'ouverture de ce souterrain ne change jamais de place , quoique dans la même pièce , les différens édifices , qui posent sur sa surface , varient souvent d'acte en acte ; semblable à l'étoile polaire qui , de son poste immobile , voit tout se mouvoir autour d'elle.

On voit sans cesse les mouvemens de la tête du Souffleur , qui , de tous les Spectateurs , est le mieux placé , pour regarder sous les jupons

des Actrices , quand elles se livrent aux mouvemens défordonnés de la passion tragique. Il y a quelquefois deux têtes dans ce trou. C'est une perruque en bourse qui souffle l'Empereur Auguste couronné d'un laurier , ou Mahomet le front ceint d'un turban. Comme cette tête est au niveau du cothurne , quelquefois l'Acteur impatienté , est sur le point de lui frapper le visage ; & le mouvement brutal de cet Acteur qui a oublié son rôle , passe , aux yeux des connoisseurs dont le parterre est plein , pour une perfection qu'il y ajoute.

Le Souffleur tourne le dos au Public comme un joueur d'orgues. On apperçoit quelquefois à ses côtés une femme dont le bonnet devient le point le plus mobile & le plus apparent de l'assemblée. Ses rubans sont à dix poudes de l'arc de Gengis-Kan , ou du cimenterre de Pharasmane , ou de la lance de Tancrède. Il contraste avec la couronne de Cléopâtre , le bandeau royal de Mérope , & la coëffure de Cornélie en pleurs.

Une chose à remarquer sur ce trou . . . : car comment l'appeller autrement ? C'est lorsqu'un des héros de la Scène manque de mémoire , ou que son confident se méprend dans la sienne ; alors chacun regarde si le Souffleur est ou ivre , ou absent , ou endormi : mais celui-ci , toussant & agitant la tête , prouve qu'il n'est rien de tout cela. La femme , sa voisine , le seconde de son mieux. Un vers de Racine se coupe , tout haut , moitié par l'Acteur & moitié par le Souffleur. C'est bien pis quand cet homme souffle une pièce qu'il n'a pas même lue , & que par son ignorance il apprête à rire à toute l'assemblée. Je me souviens d'en avoir vu un exemple.

Dans la quatrième scène du cinquième acte de Rhadamiste ,

Rhadamiste , l'Acteur qui jouoit le rôle d'Hidaspe , ayant dit , par distraction . . . *L'Ambassadeur de Rome & celui d'Isménie . . .* (au lieu de dire d'Arménie) *de ce palais , Seigneur , enlèvent . . .* , ne se rappella point le dernier mot du vers ; le Souffleur lui cria : *l'Arménie* , au lieu de dire *Isménie* , de sorte qu'Hidaspe , parlant à Pharasmane , lui dit :

L'Ambassadeur de Rome & celui d'Isménie ,
De ce Palais , Seigneur , enlèvent l'Arménie.

Quand le Souffleur ferme sa trappe , cela veut dire que la pièce est finie. La soldatesque , le fusil sur le bras , les coulisses garnies de femmes de chambre qui montrent leur tablier à côté du manteau d'Athalie , & ce trou ridicule , font tellement évanouir toute l'illusion , que plusieurs hommes de goût aiment mieux entendre que voir. Comment l'habitude a-t-elle pu nous familiariser avec ces disparates ? En Angleterre , le Souffleur se tient caché à l'entrée de la première coulisse. Chez les anciens , quelque part qu'il se tint , les Acteurs , sur leurs vastes Théâtres , ne l'auroient point entendu.

Un autre inconvénient , attaché au rôle subalterne de celui qui joue dans son trou obscur , à la lueur d'une bougie qu'il promène de ligne en ligne , en fermant un œil , c'est qu'il est des momens où l'Acteur sur les planches , se livrant à toute son émotion , suspend son débit & ne parle plus que par son attitude touchante & des gestes-éloquens ; le Souffleur , qui est de sang-froid , & qui croit que Zamore , Oreste , ou Rhadamiste , manquent de mémoire , se hâte de souffler tout haut le reste du vers , & cet Acteur , qui invoquoit les Dieux , envoie le Souffleur.

rous les diables ; il se trouble , joue mal le reste de la scène , & le Parterre parisien rit de l'un & de l'autre.

Nous n'avons parlé du Souffleur que relativement aux Tragédies. Nous aurions pu l'examiner quand il préside aux Comédies : (nous nous servons du mot *présider* , parce qu'en France , point de Souffleurs , point de Spectacles.)

On voit dans les Comédies le Souffleur riant de tout son cœur sur une équivoque , laisser tomber le livre ou le manuscrit , & rire le premier , comme si le Spectacle étoit spécialement pour lui , parce qu'il en est le plus proche.

Le Château d'Eau.

UNE plaisanterie usitée parmi les domestiques , c'est d'envoyer un nouveau débarqué chercher une place chez M. Picard, Suisse du Château-d'eau , rue Saint-Honoré. Ce Château-d'eau n'est qu'une décoration pour faire face au Palais royal , & les laquais qui débarquent du coche le prennent pour un château réel. Ainsi chaque état a son genre de plaisanterie ; & comme chacun doit rire , peu importe que la plaisanterie soit excellente , pourvu qu'on rie.

Les Clercs de Procureurs envoient chercher au nouveau débarqué le *moule à tiret*. Le tiret est du parchemin roulé entre les doigts , dont ils se servent pour enfler leurs écritures ; & quand le grimoire devient épais , cela s'appelle un *dossier*.

Un domestique ne doit jamais empiéter sur les fonctions du Suisse. On distingue un Suisse d'un Portier ; c'est ce que doit savoir le nouveau débarqué , car quand le portier est Suisse , il

se croit autant au-dessus des portiers ordinaires ; qu'un maître-d'hôtel s'estime au-dessus des autres domestiques.

Les Suisses sont heureux à Paris ; ils ne paient point de capitation , ils jouissent de différens privilèges dont ils sont d'autant plus jaloux , que chez eux ils n'en accordent aucun aux étrangers.

Si le château-d'eau est une décoration , le *grand-couvert* à Versailles n'en est qu'une aussi : il n'y a là que le Roi qui mange sérieusement pour faire plaisir à son peuple ; les autres personnages ont leur table qui les attend au sortir de ce banquet de représentation. Quand on croit que la famille royale soupe , elle ne fait tout au plus que préluder ; un autre repas est caché derrière ce magnifique festin , qui tient au cérémonial , & auquel les augustes convives ne touchent pas ou ne touchent que du bout des dents.

Comme il y a deux levers , l'un réel & l'autre de pure cérémonie , il y a de même deux tables , l'une pour contenter la curiosité du public , & l'autre pour satisfaire son goût particulier.

Ainsi ce monde est composé d'apparences ; mais ceux qui font maigre chère n'auroient pas soupçonné qu'elles s'étendissent jusqu'au milieu des banquets délicieusement & abondamment servis.

Vaisselle.

L'AMBITION d'un bourgeois est d'avoir de la vaisselle plate ; il commence par un hui-
lier , par une soupière ; mais le jour qu'il a de

la vaisselle platte , il va rechercher ceux qu'il n'a pas vus depuis long-temps pour leur annoncer cette illustration , & les inviter à un dîner qui n'en est pas meilleur. Avoir de la vaisselle platte , c'est sortir de la bourgeoisie ; on ne fait cette dépense que pour avoir le plaisir d'y mettre ses armes , à l'exemple des Princes.

Qu'elle est donc heureuse , la riche bourgeoisie , lorsqu'elle peut étaler aux yeux de ses voisines émerveillées & jalouses , des plats d'argent d'une forme oblongue , le pot à l'oille ! Si elle y joint le seau d'argent , sa félicité est complète.

Les princes allemands font encore consister leur grandeur domestique dans une vaisselle nombreuse d'or & d'argent qu'ils étalent en spectacle dans certains jours. Le coup - d'œil du buffet étoit recherché parmi nous il y a cinquante ans ; mais qui auroit pu imaginer que nos généraux auroient donné l'exemple d'un luxe aussi singulier & aussi dangereux que celui de se servir à l'armée de vaisselle platte ? Les coutumes les plus folles sont donc les plus impérieuses.

En 1709 , Louis XIV fit porter sa vaisselle à la monnoie. La totalité ne produisit que dix-huit cens mille livres. Du tems de Silhouette , nous avons aussi porté notre vaisselle à la monnoie : maigre ressource , plus impolitique encore que pauvre & honteuse.

Une vaisselle d'or est interdite à tout particulier , quelque riche qu'il soit. Les Princes se font réservés ce luxe : on l'imite en dorant l'argenterie.

On refond la vaisselle comme on change de

meubles ; les formes larges & massives ont prévalu , en ce qu'elles annoncent une plus grande opulence.

Freres de la Charité.

ILS prodiguent les secours spirituels & temporels que la pauvreté & la maladie ne réclament jamais en vain. Ils ont plusieurs hospices bien tenus ; un entr'autres pour les militaires & les ecclésiastiques qui sympathisent vers la fin de leur carrière. Deux cens cinquante lits sont destinés aux malades couchés séparément. Ils reçoivent encore les insensés , les épileptiques , tant qu'un lit est vacant ; le premier qui se présente y est admis.

On doit des éloges à l'administration des *Freres de la Charité* , à leur vigilance , à leurs soins : ils ne sont pas prêtres ; plusieurs d'entr'eux sont comptés parmi les plus habiles chirurgiens.

Pour fonder un lit , on donne douze mille livres ; alors le fondateur & ses héritiers peuvent nommer à perpétuité pour l'emploi de ce lit. Ces religieux sont utiles & doivent être distingués de beaucoup d'autres.

Mais on regarde comme une extension condamnable de leurs statuts l'usage de recevoir par *lettres de cachet*. On est fâché de voir les *Freres de la Charité* métamorphosés en geoliers , & les hospices transformés en petites bastilles. Ils n'ont pu se refuser , disent-ils , à ce vœu du ministère ; mais on sera toujours surpris de voir de ces maisons de force entre les mains de ceux qui pansent les plaies du blessé , & qui , pleins

des maximes de l'évangile , y versent le baume du Samaritain.

Les hospices séparés & volontairement fondés seront toujours les meilleurs ; laissez faire la charité , mes amis , elle est agissante , elle est plus que savante.

C'est le patriotisme national le plus généreux , le plus vigilant qui préside à l'administration des hôpitaux de Londres. Ce ne sont point des évêques , ni des gens d'église , ni des gens du *haut* , qui en sont les administrateurs. L'homme aime à faire de bonnes œuvres , parce que toute bonne œuvre produit l'effet d'un cordial , d'un restaurant , d'une panacée , d'un morbigène , d'un spécifique universel.

La maison de Charenton qu'occupe les *Freres de la Charité* , est agréablement située ; elle n'est point de sa nature une prison d'état , mais elle l'est devenue , puisqu'on y enferme par *lettres de cachet*. Il est un jour dans l'année où les Magistrats visitent les maisons de force ; c'est au mois de septembre , parce que les Magistrats du Parlement sont alors en vacation. Tous les ans ! Voilà une visite bien rare !

Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille !

a dit un poète ; & l'emprisonnement de *onze mois & vingt-neuf jours paroît un siècle* à l'imagination effrayée ! Tel souffre plus dans un jour que l'autre dans un mois ; mais enfin cette visite charitable suffiroit si tous les placets étoient admis ou répondus , ce qui n'arrive point ; quelle plus noble fonction pour la justice !

Il fut un tems où tous ceux qui avoient une autorité supérieure , soit dans la capitale , soit dans les provinces , appelloient la *lettre de cachet* le remède extraordinaire ; il étoit même aban-

donné aux fermiers généraux pour arrêter les contrebandiers. Louis XIV, dont la renommée factice se décompose de jour en jour, a multiplié les *lettres de cachet* à un point effrayant : ces emprisonnemens arbitraires étoient devenus si communs, qu'on porte à quatre-vingt mille le nombre des prisonniers d'état dans les affaires du Jansénisme.

Les écrivains généreux ne sont pas *Freres de la Charité*, mais ils la portent dans le cœur ; ils diront, ils répéteront sans cesse que ces idées de punition arbitraire nuisent considérablement à la dignité du Gouvernement françois, & à l'estime qu'il devoit inspirer. Ils ajouteront qu'il est important de désabuser l'étranger sur les images exagérées des *prisons d'état*, parce qu'elles avilissent une nation, qui aime trop ses Rois pour les craindre ; on peut être sujet d'un Monarque & libre sous la majesté des loix. Il est certains maux politiques que le tems seul peut effacer ; mais porter des stigmates d'oppression & de servitude, c'est ce qui n'est point, c'est ce qui ne sera jamais. Sous le regne actuel, l'emploi des lettres de cachet est devenu infiniment plus rare que sous les deux regnes précédents. On a senti que la disposition de nos personnes étoit le droit le plus sacré ; & toutes les idées se tournant en France vers la perfectibilité de la législation, *le remede extraordinaire* n'agira plus bientôt que dans les cas vraiment extraordinaires.

Les prisonniers de Charenton sont des fous, des imbécilles, des libertins, des débauchés, des prodigues : l'amour & l'ambition, voilà les deux maladies qui désorganisent la tête humaine. J'ai vu dernièrement à Charenton un jeune

homme qui vouloit être à toute force précepteur du Dauphin , & qui fatigua tellement le ministère à ce sujet , qu'il fallut l'enfermer pour guérir son cerveau. Ce genre de folie pouvoit bien ne pas appartenir à un homme ordinaire ; mais quel oubli prodigieux des choses existantes !

Enclos des Chartreux.

LA mélancolie est friande , a dit Montaigne ; je me suis rappelé ce craint en me promenant dans cet enclos qui se trouve enclavé aujourd'hui dans la ville ; ouï , ce contraste du repos à côté de l'agitation fait rêver. On diroit que les flots d'un monde orageux sont venus expirer à cette porte. Le silence est dans cette enceinte ; quel calme ! Et la Comédie françoise , flanquée de ses bruyans équipages , est à quatre pas ; on peut se promener dans ce jardin solitaire avant que d'assister aux rumeurs théâtrales.

Le jardin des Chartreux a le caractère du désert ; la terre des allées n'y est point remuée ; l'herbe y est épaisse ; les arbres n'y portent point l'empreinte de la faucille , ils sont humbles & courbés comme les religieux , qui vous saluent sans vous regarder : c'est ici le noviciat de l'éternité ; on se croit à cent lieues de la nouvelle Babylone. Il n'est pas besoin d'un tombeau factice pour réveiller en cet endroit des idées religieuses ; on voit l'image d'un autre monde & d'un monde paisible , soit dans ce silence habituel , soit dans ces ombres blanches qui passent , soit enfin dans ce chant long & lugubre qui

retentit au pied des autels ; j'ai apperçu dans l'enclos un homme qui prioit à genoux au pied d'un arbre en fleur , comme s'il eût été dans un temple. Cela m'a frappé.

Les tableaux de *le Sueur* ne sont plus dans le cloître ; c'est le palais des Rois qui les possède. Ces tableaux pleins d'une expression sublime étoient bien placés où ils étoient ; que feront-ils hors du cloître religieux , à côté de Jupiter , de Mars & de Vénus , qui offrent des corps nuds & des dieux armés de la foudre ? Pourquoi les a-t-on transplantés , ces immortels tableaux ? pourquoi leur avoir ôté leur principal effet ?

J'aimerois mieux être toujours seul que d'être obligé de vivre incessamment en présence d'autrui. Un Chartreux , s'il avoit du génie , pourroit reculer les bornes de l'esprit humain. C'est-là qu'en creusant la méditation , l'ame active & patiente acquerroit la faculté de s'élever très-haut. Le métaphysicien devoit entrer aux Chartreux plutôt que dans tout autre couvent. Vingt pages écrites par un Chartreux vaudroient mieux que tous les écrits des Bénédictins. Les jours sont de soixante-douze heures pour ces religieux ; voilà bien les jours qu'il me faudroit , mais je ne prendrai pas pour cela l'habit de saint Bruno.

La fable , que c'étoit un Chartreux qui avoit fait les tragédies de Crébillon , est dénuée de fondement.

Les Chartreux ont parmi les autres moines l'air de grands Seigneurs. Leur orgueil est poli , tandis que l'orgueil d'un Bénédictin est prononcé. Un Cordelier , un Minime , un Jacobin pour le geste , le ton & les manieres ne peu-

vent souffrir la comparaison à côté d'un Chartreux.

Comme l'ordre fait toujours maigre , il est en possession d'enlever à la halle les plus beaux poissons de l'océan , & l'on auroit six tables servies en gras pour ce que coûte cette table pénitente.

Les Chartreux donnent un diner splendide tous les ans dans la semaine de la passion ; les poissons de la mer y sont prodigués. Les célèbres gourmands s'y rendent de toutes parts. Tel fait l'hypocrite pour y être admis. La présence du lieu commande la tempérance ; cependant les vins l'ont quelquefois emporté sur la sagesse des convives.

Ces repas , qui se font tous les ans , sont attendus par les dévots , qui en général ne haïssent pas les bonnes tables. Des sycophantes font leur cour à ces religieux ; c'est qu'ils aiment le poisson que ceux-ci servent abondamment à leurs convives : comme il est toujours frais & bien choisi , la friandise , plutôt que l'esprit de religion , conduit quelques tartuffes dans ces saintes retraites où la cuisine est délectable.

Marie Leczinska , femme de Louis XV , qui par esprit de dévotion aimoit à fréquenter les couvents , & qui prenoit plaisir à converser avec des religieux & religieuses , étant près d'une chartreuse , voulut la visiter. Les Reines de France ont le droit d'entrer dans l'intérieur de tous les couvents : elle se fit accompagner de deux dames de son palais , lesquelles étoient vieilles & laides. Arrivées à la porte du monastere , elle y fut reçue par le prieur , qui la conduisit d'abord dans l'église , où elle fit sa priere , & de-là dans

les jardins & dortoirs de la maison , qu'elle parcourut dans le plus grand détail , par une suite de la pieuse curiosité qui l'animoit : elle marqua sa très-grande satisfaction à toute la communauté.

Huit jours après le prier du même couvent sollicita une audience de la Reine , qui n'étoit qu'à quatre lieues du Monastere. — Madame , dit-il , je remercie très-humblement Votre Majesté de l'honneur qu'elle a fait à toute la communauté , en la gratifiant de sa présence ; mais je la supplie instamment de n'y plus remettre le pied , & voici pourquoi : Depuis l'apparition de Votre Majesté , & des deux dames de sa suite , je ne suis plus le maître de mes religieux. Toutes les têtes sont tournées , & l'impression que Votre Majesté a faite sur le cœur de mes solitaires , est telle que , portant leurs pensées dans le monde , je ne puis plus les contenir dans la règle. La Reine étonnée , — Moi , mon pere ! mais j'ai cinquante ans , & les deux dames qui m'accompagnoient sont moins jeunes encore. — Madame , le désordre est général ; on ne parle plus que de la Reine , on ne voit qu'elle ; & ce qu'il y a de plus allarmant , c'est que Votre Majesté est venue précisément trois jours avant le tems des *minutions*. — Qu'est-ce que ces *minutions* , mon pere ? — J'aurai l'honneur de dire à Votre Majesté qu'on appelle *minutions* dans l'ordre de saint Bruno un tems de retraite , où l'on saigne & où l'on purge chaque religieux dans une cellule particuliere pour éteindre en lui les feux de la convoitise.

La Reine surprise , interdite , mais point fâchée , à ce qu'on put voir sur son visage , se retira en promettant au prier de ne plus retourner à son couvent.

Lettres épistolaires.

LES femmes les écrivent très-bien , infiniment mieux que les hommes les plus spirituels. Mais c'est-là aussi qu'elles mettent toute leur perfidie. Les lettres missives sont pour les écrivains de profession , les fulées du génie ; mais en général les auteurs sont toujours auteurs dans le commerce épistolaire ; ils ne peuvent se séparer d'eux-mêmes pour descendre dans l'ame de ceux à qui ils écrivent ; il faut se métamorphoser en autrui pour faire des lettres qui consolent.

Les lettres sont l'entretien de deux personnes éloignées l'une de l'autre ; comme on se parle alors seul à seul , la pensée devrait s'exprimer de la manière la plus simple & la plus naïve : mais le simulé de nos mœurs , & la manie de mettre par-tout de l'esprit ont altéré ce langage comme tout autre : il est difficile aujourd'hui de bien discerner le caractère d'un homme d'après ses lettres , parce qu'on y emploie l'art & le déguisement. Il est du bel usage de donner à un sujet commun une tournure neuve & superflue. Tel qui aspire aux honneurs de l'impression , s'imagine voir la postérité devant lui , lorsqu'il écrit à son ancien compagnon d'études. L'homme de lettres fait des madrigaux à la femme dont il est amoureux : celle-ci épuise tous les termes de la sensibilité en écrivant à sa *divine* , sa *délicieuse amie*. On veut mettre une touche fine & délicate jusques dans un billet pour offrir ou demander une loge au spectacle : tout cela est charmant sans doute ,

mais ce n'est point ce qu'on nomme *lettres épistolaires*.

Deux amis liés depuis long-tems par le rapport des goûts, une estime réciproque & la convenance du caractère, tantôt réunis, tantôt séparés, accoutumés à se communiquer toutes leurs pensées, continuent avec la plume le dialogue que l'absence de l'un d'eux interrompt. C'est un tête à tête, c'est l'épanchement du cœur; on est seul avec son ami, on se livre à tout ce qu'on éprouve; chagrins, affaires, craintes, ennuis, espérances, gaieté, tout trouve sa place, & les sujets de conversation se multiplient sous la plume. On écrit sans songer qu'on vouloit écrire & comme par instinct, ou plutôt c'est un besoin qu'on satisfait; on ne voit que l'ami à qui l'on parle.

Voilà les lettres épistolaires qui méritent d'être conservées, d'être relues au bout de dix ans, & qui contiennent plus d'idées que les livres des moraliseurs.

Madame de Sévigné ne soupçonnoit pas que ses lettres seroient recueillies & imprimées; elle s'abandonne à son sentiment maternel & à sa gaieté naturelle; en les lisant on est, pour ainsi dire, flatté d'être de sa confidence, quoique les personnes & les événemens dont elle parle n'intéressent plus.

En Irlande, deux époux d'un état & d'un mérite au-dessus du commun, disgraciés de la fortune, & obligés de tenir secrète leur union, ont correspondu pendant vingt années; & leurs lettres, dans un moment d'infortune, ont été publiées par un ami (1). Ce recueil, qui forme

(1) *A serie of genuine Letters betweeen Henry and Frances*. Dublin, 1746.

six volumes, fut lu avec le plus vif intérêt. Il n'y a ni amour, ni galanterie, ni passion : c'est un sentiment vrai, une amitié constante, dont on ne parle jamais, & qui se montre dans tout ce qu'ils se disent. Ces lettres n'offrent d'ailleurs aucun récit suivi, aucune anecdote intéressante.

Or jamais un auteur n'imagineroit un livre pareil ; & s'il étoit imaginé, ce seroit le livre le plus insipide. Cependant on lit sans ennui cette correspondance, parce qu'elle est l'entretien de deux personnes d'esprit, qu'un sentiment bien rare & bien tendre attache l'une à l'autre.

Il n'est donc de lettres épistolaires que celles que le cœur dicte pour l'objet qui seul fait les entendre.

Quand on compare le style simple, familier, tranquille, égal, modeste, qui caractérise les lettres de Cicéron, & celles de ses amis, à l'étiquette, aux formalités, au cérémonial, au néant du commerce épistolaire de nos jours, on regrette cette franchise & cette liberté qui nous frappent dans l'orateur romain, quoiqu'il écrivît dans la crise la plus violente de la république ; on voit que Cicéron ne craignoit pas l'*amolisseur des cachets* : aujourd'hui le style est compassé, parce que quiconque confie une lettre aux postes ou aux couriers, n'est pas sûr qu'elle ne sera point lue.

Une lettre qu'on a commencée trop haut, qu'on n'a point terminée assez bas, dont les deux extrémités sont marquées au coin d'une soumission trop superficielle, tout cela se remarque encore aujourd'hui par certaines gens qui ne sont ni des Cicérons, ni des Plines, mais qui calculent ces misères au poids de

leur orgueil, ce qui ne les dispense pas d'une vanité puérile.

Les Grands Comédiens contre les Petits.

IL faut bien que le charme des sociétés particulières ne soit plus le même, puisque le Parisien de toutes les classes s'engouffre chaque jour dans les salles de spectacles, qui sont au nombre de neuf. Toutes sont pleines, quelles que soient les pièces & les acteurs. Bien plus, c'est que souvent la foule est plus grande au *Roi de Cocagne* qu'au *Tartuffe*, à *Muflapha* qu'à *Athalie*.

Les classes inférieures trouvent des charmes dans les représentations où les gens d'un goût délicat ne trouvent que l'ennui. Ce sont les comparaisons qui tuent toutes les jouissances & même le bonheur.

Quelle jouissance, au premier coup-d'œil, paroît devoir être plus libre que les plaisirs du théâtre? Quand le génie a composé un ouvrage dramatique, ne l'a-t-il pas donné à tous les hommes nés pour l'entendre? *Le soleil est fait pour tout le monde*, dit le proverbe populaire; il en est de même du génie. Eh bien; des privilèges exclusifs dignes des siècles les plus barbares, ont rendu des ouvrages appartenans à la nation, des propriétés particulières qui paragent les comédiens en des espèces de communautés, toutes armées aussi ridiculement les unes contre les autres, que l'étoient autrefois les marchands de vin contre les traiteurs, & les cordonniers contre les savetiers.

On a affirmé le sel, le tabac; on a affirmé

de même les notes de musique , les vers alexandrins & la prose dramatique. En vain le génie a-t-il créé , pour la jouissance commune , ces beaux arts , que les Rois peuvent récompenser , mais ne pouvoient pas faire naître. Voici que l'Opéra défend aux autres spectacles de chanter. Voici que le Théâtre françois empêche qu'on ne déclame ailleurs les vers de Corneille & de Racine , dont ceux-ci avoient fait présent à tous les hommes faits pour les rendre. L'art de chanter n'est pas plus libre que l'art de déclamer. L'avarice sordide déploie un parchemin , & ce parchemin a la force d'un arrêt prohibitif. Des directeurs , mus tantôt par des motifs cupides , tantôt par d'autres plus vils encore , font servir l'autorité souveraine à défendre un troupeau de comédiens devenus leurs esclaves ou leurs protégés , contre un autre troupeau qui leur enleveroit leur pâture.

L'Académie royale de musique taxe tous les chanteurs ; les comédiens du Roi s'emparent de toute déclamation dans la capitale , & voudroient accaparer celle de tout le royaume , jusqu'à Baïonne. Fût-il jamais une tyrannie plus absurde ? Elle trouve cependant des protecteurs qui sont les véritables ennemis des plaisirs du public.

Si l'art étoit libre , si un ouvrage dramatique , quand il a reçu la sanction du Gouvernement , c'est-à-dire , quand il n'offense ni les loix , ni les personnes , pouvoit se placer où il voudroit , le peuple , au lieu de ces pièces informes qui déshonorent , & ceux qui les composent , & ceux qui les représentent , nourriroit son esprit d'alimens plus sains & plus agréables. Mais quoi ! celui qui fait l'art est esclave !
on

on enchaîne la plume de l'homme de génie ! Il écrit pour tous les hommes , & il rencontre un comédien qui lui dit : « Je suis privilégié. « Pauvre auteur dramatique , te voilà subordonné ! Tu écris pour faire couler des larmes universelles , & voilà qu'on te resserre dans un enclos. Tu ne seras pas le maître de choisir tes instrumens. On taillera ta flûte ; on charpentera ton clavecin ; tu voulois électriser un peuple entier , il faut que tu n'existes que sous le bon vouloir d'une poignée de comédiens , afin que personne ne rapporte à l'auteur le plaisir que chacun a senti : le comédien du Roi revendique dans les petits spectacles telle pièce qu'il veut s'approprier ; & il fut un tems où *Préville* mutiloit à plaisir la production destinée au peuple , & empêchoit qu'un peu de morale & un peu d'esprit ne s'y glissassent.

Pourquoi ne suis-je pas le maître de dresser un théâtre comme d'ouvrir une table d'hôte ? La meilleure cuisine ou la meilleure pièce aura la préférence. Ce ridicule Opéra, ce grand monstre dramatique interdit tout chant , & à des François ! On ne chante point sans l'avoir payé. Le ridicule a été poussé plus loin : quand l'Académie royale de musique , ne voulant pas même d'argent , contre sa coutume , défendoit aux acteurs forains de chanter de leur gosier , ceux-ci avoient imaginé d'offrir aux spectateurs des rouleaux de papier où les couplets étoient gravés ; le parterre les chantoit ; & ceux qui , craignant les comédiens du Roi , ne pouvoient parler , offroient au public de grands écriteaux. Or , dites-nous , les Visigoths ont-ils jamais rien imaginé de pareil ?

D'après le goût général du public , pour ces
Tome XII.

amusemens , on pourroit les lui rendre utiles , en laissant à l'art dramatique ses modifications , & en ne le gênant que dans ce qui pourroit intéresser la décence & la police ? Mais les petits & misérables intérêts préoccupent tellement les gens en place , ils ont si peu d'amour pour les pures & innocentes jouissances du peuple , qu'ils permettront aux comédiens privilégiés de tripler le prix des places , & de donner des comédies empoisonnées , telle que le *mariage de Figaro* , tandis qu'ils interdiront aux petits spectacles des pièces riantes & morales , sous prétexte qu'on ne doit entendre & payer que les comédiens du Roi : ce que souhaite M. Desforges , pour plus d'une raison , inutile à dire.

Le Séminaire des Trente-Trois.

JÉSUS-CHRIST a passé trente-trois années sur la terre ; on a fondé en leur honneur trente-trois bourses. Voilà ce qui compose le séminaire des Trente-Trois.

La mere de Louis XIV , fidelle au nombre sacré , voulut qu'on leur délivrât trente-trois livres de pain. Le duc d'Orléans , fils du Régent , déterminâ ces pauvres écoliers à prendre des leçons d'hébreu. Depuis ce temps la langue hébraïque est en honneur dans le séminaire des Trente-Trois ; mais pour cela personne ne la possède.

Le goût de fondations pieuses a fait instituer le *Sacré Cœur de Jésus* , le *Précieux Sang* ; l'*Adoration perpétuelle du Saint Sacrement* , & plusieurs autres monastères dont les noms frappent beaucoup les étrangers.

Toutes les religieuses psalmodient éternellement dans une langue qu'elle ne comprennent pas ; ce qui doit rendre leur ennui parfait & méritoire.

L'Archevêque entendant les vêpres dans un couvent de filles du fauxbourg Saint-Jacques, entendit ces mots : *Fratres , sobri estote & vigilate , quia adversarius vester CHRISTUS...*, au lieu de *DIABOLUS*. Ces bonnes filles , quoiqu'elles ignorassent le latin , comprenoient bien que ce mot signifioit *Diable*. Un mot aussi impur ne devant pas sortir d'une bouche sacrée , elles crurent convenable de substituer *Christus*. Elles furent censurées.

' *L'Engaveur subsiste encore.*

C'EST LA n'est que trop vrai ! Mais le Parisien dit que le feu purifie tout ; soit. Je suis cause cependant qu'on a pros crit les pigeons de plusieurs tables d'hôtes , parce qu'ils venoient du quai de la Vallée. Cette image a fait frissonner les imaginations délicates , mais elle appartenoit à mon tableau. Ajouterai-je que la lèvre de cet engaveur , piquée par les coups de bec multipliés des pigeons , devient cancéreuse ; il faut la lui couper ; j'ai l'attestation du chirurgien , qui prouve que ce métier (encore public au moment où j'écris) est non moins dangereux que dégoûtant.

Ecrire contre les abus n'est donc pas toujours les réformer ; on a démontré la prodigieuse inégalité du jeu perfide nommé *Loterie royale de France* , l'énorme disproportion qu'il y a entre les risques & les bénéfices des actionnaires , &c

l'injustice du gain que font les agens à ce jeu frauduleux ; on a peint les effets désastreux qu'il doit produire , en gémissant sur ceux qu'il a déjà produits. Qu'a-t-on gagné ? l'impitoyable égoïsme trouve réponse à tout ; on dit que plusieurs Souverains ayant établi de pareilles loteries dans leurs Etats , on s'est apperçu que les François y envoient & y perdoient leur argent , & qu'il étoit de la politique de chercher un remède à un mal qui peu à peu auroit ruiné le Royaume , enrichi ses voisins & ses rivaux. Comme si un homme du peuple pouvoit jouer aux loteries établies hors du Royaume , avec le même acharnement qu'il joue à la *loterie royale* ; il lui faudroit pour cela écrire deux fois par mois à un correspondant. Peu d'hommes de cette classe savent écrire ; il lui faudroit recourir le plus souvent à une main étrangère. Outre cette difficulté , qui ne manqueroit pas de le dégoûter de ce jeu , la somme qu'il met à chaque tirage est ordinairement trop modique (quoiqu'elle devienne fort considérable à force d'être multipliée) pour mériter la peine & les frais d'une correspondance hors du royaume. Dirait-on qu'il y auroit des agens secrets pour recevoir & payer ? Mais il n'est pas possible qu'ils ne fussent bientôt découverts , sur-tout si leur bureau attiroit autant de monde que ceux que le Gouvernement autorise : moyennant quelques punitions exemplaires , on seroit parvenu à ôter à tous mauvais citoyens l'envie de se charger de pareilles commissions. D'ailleurs puisqu'on a craint , avec raison , que les loteries étrangères ne ruinaient un peu le Royaume , doit-on voir d'un œil indifférent des particuliers se ruiner à la *Loterie royale de France* ? Qu'on commence

par instruire le peuple de la fraude de ce jeu ; bientôt honteux d'avoir été dupe , on le verra renoncer à la fureur d'y perdre son argent : mais pourquoi n'oserai-je pas ici dire nettement la vérité ? On n'a voulu voir dans l'établissement de ce jeu scandaleux que le gain immense qu'il produit , sans se soucier s'il est loyal , & s'il entraîne avec lui des suites funestes.

Comment un homme du peuple peut-il fournir à cet extraordinaire ? Comment ! par des vols domestiques , des escroqueries , des filouteries ; ou bien , s'il est manouvrier , en retranchant sur la nourriture de sa femme & de ses enfans , sur ses propres besoins : le crime est la ressource de ceux qui se ruinent à la loterie.

C'est la classe des plus pauvres des citoyens qui m'intéresse , c'est elle qu'il faut plaindre ; c'est sa ruine qu'il faut prévenir , s'il est possible ; en l'instruisant , en lui faisant , pour ainsi dire , toucher au doigt les subtilités , les friponneries de ce jeu inique qui absorbe toutes ses facultés. Les âmes sensibles & honnêtes peuvent-elles voir sans gémir les petits bourgeois , les pauvres artisans , les domestiques des deux sexes , des paysans même venir en foule jeter dans ce gouffre l'argent que leur produit l'industrie , le travail & la servitude , & qu'ils dérobent à leur nécessité la plus urgente ?

Et s'il falloit descendre à toutes les fraudes des receveurs & des employés de cette loterie , répandus dans tout le Royaume , fraudes de toute espèce , qu'on ne soupçonne peut-être pas encore , il en faudroit conclure que le vœu du Gouvernement n'est pas même rempli ; que le profit qu'il retire de cet établissement , quoiqu'immense , n'a aucune proportion avec les sommes

qu'on eseroque à un nombre incroyable d'hommes déjà pauvres, & que bien loin d'améliorer leur sort moral, on multiplie sous leurs pas les pièges déjà tendus par l'amour des richesses, & leur pente naturelle à l'oisiveté.

Si on réplique que la loterie est un mal nécessaire : eh bien ! qu'on en forme une autre sur un plan plus équitable, qui rapproche plus les lots des chances ; alors bien loin d'avoir à craindre que les François ne perdent leur argent aux loteries étrangères, la *loterie royale* offrant de plus grands avantages, on verra les nations voisines y risquer le leur de préférence.

L'Homme de 113 ans.

IL est mort le 11 Juin 1786. Je lui rendois quelquefois visite, & lui avois encore parlé trois jours avant sa mort ; j'avois mis ma main dans sa main desséchée, en me disant qu'il falloit douze ou quinze millions d'individus pour en rencontrer un de cet âge.

C'étoit un Savoyard, qui toute sa vie avoit exercé les plus rudes travaux, & qui, quarante ans auparavant, avoit fait une chute de cinquante-deux pieds de hauteur. Lorsque je le vis pour la dernière fois, il me sembloit devoir aller encore quelque temps ; une seconde chute de six pouces, sur un escalier, occasionna sa mort.

La Société philanthropique, en allant à la recherche des octogénaires pour les soulager, a trouvé qu'il y en avoit plus qu'on n'auroit imaginé ; ces octogénaires habitent dans des recoins de fauxbourgs, où ils sont nourris comme par

miracle : tel n'a pas quitté une petite chambre exhaussée depuis huit à dix ans , & il prolonge sa vie par de petits bienfaits qui lui arrivent de côté & d'autres ; c'est la charité (je me plais à le répéter) qui soutient cette ville immense ; la charité fait plus à elle seule que les édits du Souverain , les sentences de la Police , les arrêts du Parlement , & toutes les vertus politiques ensemble réunies : c'est ce qui est démontrable & ce qui est démontré à mes yeux par le résultat de 30 années d'observations.

O charité ! viens remédier aux erreurs des puissans ; aie la gloire de faire plus de bien par les lumières de l'évangile , & sous le regard de Dieu , que le génie ne fait de mal avec ses vues orgueilleuses , ses plans irrésolus & ses calculs ambitieux ; un nouveau bienfait de la religion sera de fermer les petites & innombrables plaies de la politique ministérielle.

Considérations de l'or.

LE joueur s'assied à la table du jeu , & joue avec le Prince du Sang ; on vante le sang-froid d'un joueur qui ne pisse point. On cite son immobilité comme un trait héroïque. Au milieu de ce flegme il tire l'or : voyez son œil , il est rempli d'un feu sombre ; la fièvre de l'inquiétude est dans ses veines ; le regard en arrêt , son visage est calme , & son ame est bourrelée.

Que fait le jeu à Paris , s'il n'est pas établi publiquement ? Des tripots obscurs où des joueurs vont chercher des dupes. La police tolère ces endroits-là , & fait payer la tolérance ; mais à

l'abri de cette protection les banquiers écrasent les citoyens.

Dans d'autres maisons on joue pour payer son souper ; tel mari lâche ne donne point d'autre monnaie à sa femme que celle qu'elle retire du jeu. La corbeille est un tronc où l'on dépose son argent ; on a soin de vous faire entendre que la maîtresse du logis n'est point riche , mais qu'elle reçoit fort bien son monde. On fait donc les frais de la table. C'est une auberge , où il en coûte plus cher que dans la plus fameuse de Paris.

Cette vilénie a gagné les grandes maisons , où l'on écume la bourse des allants & venants avec des cartes qu'on ne manque jamais de proposer , & qu'on a toujours la noble coutume de faire payer au moins cinq à six fois leur valeur.

M. Dussaux a fait un gros livre contre la passion du jeu ; c'est précisément depuis l'apparition de son livre que l'on a vu les gageures les plus folles.

Le jeu le plus effroyable est en honneur ; on ne sauroit hasarder davantage , à moins qu'on ne joue sa vie. L'existence des joueurs ressemble à celle des matelots , toujours en danger de tomber du haut des mâts dans l'abyme. Le jeu donne des sensations profondes ; voilà pourquoi on l'aime ; c'est une de ces passions qu'on renforce en voulant trop la combattre : la police doit temporiser avec elle , ou bien en la contraignant de se cacher davantage , elle la forcera de se porter aux plus grands excès.

Le fameux Samuel Bernard , l'un des plus riches & des plus fameux financiers de l'Europe , mourut à Paris le 18 janvier 1739 , âgé

de 88 ans. Il étoit né dans la religion réformée , & il avoit été ancien de l'église de Charonton. Il devint Comte de Coubert & Chevalier de Saint-Michel. En rendant de très-grands services à la Cour dans les matieres de finances , il gagna des sommes immenses par ses spéculations & ses entreprises. On assure qu'il laissa plus de quarante millions à ses deux fils & à la présidente de Maisons , sa fille. Il eut une chapelle dans l'église des Petits-Peres de la place des Victoires. Son convoi funebre égala celui d'un Prince par sa magnificence & par la suite nombreuse & distinguée qui l'accompagnoit. Le Marquis de Mirepoix , ambassadeur à Vienne , qui avoit épousé en premieres noces une des petites filles de M. Bernard , étoit en grand manteau de deuil. Le Cardinal de Fleury , premier Ministre , écrivit la lettre suivante aux deux fils de ce fameux partisan.

Quoique l'on dût s'attendre , Messieurs , à la perte que vous venez de faire , je ne laisse pas d'en être fort touché , & de partager bien sincèrement votre douleur. Vous connoissez l'estime particuliere que je faisois de M. Bernard votre pere , & la justice que je lui ai toujours rendue auprès du Roi sur son attachement pour l'état. Je ne puis que vous exhorter à honorer sa mémoire par les mêmes sentimens. Vous ne pouvez en donner une meilleur marque qu'en suivant son exemple , & en conservant entre vous la plus parfaite union. Je serai fort aise d'avoir des occasions de vous témoigner l'intérêt que je prends en tout ce qui regarde sa famille , & à vous donner des preuves , Messieurs , de la considération particuliere que je conserve pour tous ceux qui la composent.

Voyez la *considération* que l'or donne , puisqu'un premier Ministre a fait une pareille lettre.

Samuel Bernard étoit né plaissant , & il a conservé ce caractère jusqu'à la mort : comme il étoit expirant , feu Languet , le curé de Saint Sulpice , vint pour l'exhorter , & comme il ne perdoit jamais de vue la construction de son temple , il sollicitoit le moribond pour qu'il contribuât aux travaux de son église : *car (disoit-il) que ne mérite-t-on pas , lorsqu'on peut participer à l'édification du temple du Seigneur !* Samuel Bernard tournant à peine la tête du côté du Curé , lui dit : *Cachez vos cartes , Monsieur , je vois tout votre jeu.*

Ce même Curé mit une constance incroyable dans le bâtiment de cette église , il en poursuivit l'exécution avec une sorte d'opiniâtreté ; il faisoit donc argent de tout , & prenoit à toutes mains. Allant rendre ses devoirs à l'Archevêque de Paris , lorsqu'il prit possession de son archevêché , il fut étonné qu'on l'avoit accusé de faire commerce , ce que le Prélat lui reprochoit en termes très-vifs. Le Curé s'en défendoit. Mais ne vendez-vous pas de la glace , lui dit l'Archevêque ? Eh ! Monseigneur , tous les ouvriers que j'emploie au bâtiment de mon église n'y peuvent travailler dans les temps de gelée ; pour les faire vivre , je les emploie à casser , à ferrer de la glace que je vends à la vérité pour les faire subsister dans des temps rudes. — Oh ! dit le Prélat , je n'entendois pas cela ainsi ; & la vendez-vous beaucoup ? — Pas tant que je ferois , Monseigneur , si les Jansénistes n'avoient pas fait courir le bruit que ma glace étoit chaude.



Temps froid , Comete

LE temps le plus froid de l'année , à Paris , est du 15 décembre au 5 février , & la plus grande chaleur est en général du 13 Juillet au 7 août. Les automnes sont incomparablement plus beaux que les printemps , qui ne sont plus que des hivers prolongés.

L'hiver de 1784 avoit changé la face de Paris , en transformant les rues en lacs. La multitude des neiges & des glaces & leur fonte , formoient des flaques d'eau où l'on ne pouvoit plus marcher. Le cheval qui tomboit se noyoit ; il falloit escalader des monticules neigeux & glissans le long des boutiques ; ce rude hiver avoit donné une physionomie nouvelle à la ville. Les équipages ne pouvoient plus avancer , & la police n'avoit pas assez de travailleurs ; mille malédictions étoient données à son chef , comme s'il eût été en son pouvoir de changer les saisons , & de débayer une ville entière.

Des mendiens nouveaux sollicitèrent la pitié ; le cœur de l'avare fut ému. Jamais la charité ne fut plus active ; elle naît des grandes calamités.

Au coin de la rue du Coq S. Honoré , on éleva une pyramide de neige en l'honneur de Louis XVI, qui pendant les rigueurs de cet hiver avoit distribué des secours au peuple. On y attacha plusieurs inscriptions , qui n'avoient point la touche académique : c'eût été les gâter que de les purger de leurs fautes. Le peuple a donc une voix pour manifester sa reconnoissance , ainsi qu'il en a une pour exprimer ses pertes &

ses chagrins ; mais celle-ci est malheureusement étouffée, ou plutôt mal traduite à la Cour.

La pyramide de neige atteste la sensibilité du Parisien , & que rien de ce qu'on fait vraiment pour lui n'est perdu dans sa mémoire.

Cet obélisque unique dans l'histoire étoit chargé de vers , de prose françoise & de prose latine : il parloit éloquemment. Que ne subsiste-t-il un obélisque où il soit permis au peuple d'attacher sa pensée ? Les idées saines y tueroient bien vite les idées fausses ; on y liroit d'admirables vérités ; l'opinion publique se fondroit dans une seule expression , le patriotisme auroit son accent dans un hémistiche ; car il ne faut qu'un mot dit à propos pour éclairer tout à la fois les peuples & les Rois. O ! sainte vérité , n'es-tu pas l'opposé du mensonge ! tu es , & rien ne peut t'anéantir !

Les frayeurs de l'approche d'une comete se sont renouvelées en 1788. On ne parloit rien moins , dans quelques sociétés , que de la destruction totale de ce monde. Alors ceux qui font les érudits auprès des femmes & à si bon marché , soutenoient que les cometes , en suivant certaines routes ou en faisant certain mouvement , pouvoient déranger notre système planétaire. Ils rappelloient l'hypothèse de Whiston sur la comete de 1680 , qu'il prétendoit avoir causé le déluge , 2926 ans avant l'ère vulgaire , & être la même qui parut du temps de Typhon , & dont Pline fait mention ; alors l'effroi se répandoit sur les beaux visages , & l'on finissoit par les convaincre que si la terre devoit être incendiée & vitrifiée , il falloit jouir du moment présent & boire d'un trait les délices de la vie.

Comment peut-on concilier les disparates qu'offre une même ville ? Ici la raison mâle , là la peur crédule ; ne doit-on pas être étonné de ces sortes de terreurs qui se renouvellent ? Ces pronostics ridicules n'en frappent , pas moins les esprits. Avons-nous droit de nous moquer de nos ancêtres ? Nos descendans ne riront-ils pas de nous , lorsqu'ils apprendront qu'une brochure de M. de la Lande a mis le désordre dans toutes les têtes , & qu'un peuple entier a cité le nom d'un astronome sans avoir une idée nette de l'astronomie ? car c'étoit le même qui avoit proscrit ces terreurs insensées , en démontrant qu'il faut tant de circonstances concourantes & réunies ensemble pour qu'une comete soit à portée d'opérer tout le mal qui peut résulter de ces approches , que c'est une contingence fort éloignée & purement hypothétique , qui ne peut entrer dans l'ordre moral de l'espérance & des craintes.

On attend pour 1790 une des deux cometes qui parurent en 1532 & 1661. Les cometes sont des planètes asservies à des loix fixes , ce qu'on ne savoit pas il y a cent cinquante ans.

Le petit peuple lit l'*Almanach de Liège*. Il vous soutient que ses prédictions le plus souvent s'accomplissent.

Dialogue entre un Duc & un Comte.

L E D U C.

NOUS ne sommes pas élevés au-dessus des autres pour rien ; il faut bien leur faire sentir qu'ils sont au-dessous de nous.

LE COMTE.

A quoi nous serviroit notre élévation , si elle ne nous aidait à humilier un peu ceux qui nous regardent ?

LE DUC.

Si la fortune nous a fait grands , c'est sans doute parce qu'elle a jugé que nous avions une ame faite pour notre rang.

LE COMTE.

Ceux qui sont au-dessous de nous ne sont réduits à leur situation , que parce que la fortune ne les a pas jugés dignes d'être élevés.

LE DUC.

Est-ce que ce prétendu mérite personnel a quelque valeur ? Il ne peut rien par lui-même ; il rampe si on ne lui tend la main. Se faire craindre & respecter , voilà ce qu'il faut , & rien de plus.

LE COMTE.

Voyez tous ces beaux raisonneurs , si audacieux d'un côté , si soumis de l'autre ; ils sollicitent un regard ; heureux quand ils l'obtiennent.

LE DUC.

Si vous les écoutez , ils n'ont que du mépris pour nos titres , & en même tems ils nous respectent.

LE COMTE.

C'est un hommage forcé , mais qu'importe ; ils ont de la vénération pour la grandeur d'opu-

lence : & pourquoi trouvent-ils mauvais que nous en tirions parti ?

LE DUC.

Ils sont chagrins de ne la pas posséder eux-mêmes.

LE COMTE.

Ils veulent se dédommager de leur abnégation en faisant sonner quelques mots hautains , quelques raisonnemens philosophiques ; mais en proférant de telles paroles , c'est le moyen de demeurer toujours bien bas.

LE DUC.

Personne , je crois , ne les écoute ; leurs discours ne sont qu'un objet d'amusement.

LE COMTE.

Tout au plus. Pauvres gens ! Qu'ils connoissent peu le monde ! Tout s'y pèse d'après des poids réels. Toutes ces idées de cabinet montent comme la fumée & s'exhalent de même.

LE DUC.

Il suffit d'être grand Seigneur ; ce titre renferme tout , jusqu'à la qualité d'honnête homme. Du moins l'éclat éblouissant que la grandeur porte avec elle fait qu'on n'examine pas scrupuleusement nos actions , comme on fait celles du vulgaire.

LE COMTE.

Il y a toujours de la probité dans la gran-

deur : il suffit d'en montrer des parcelles pour que le vulgaire soit plus que content.

L E D U C.

Qu'importe le prononcé du public à cet égard ? qu'il dise ce qu'il voudra. Où sa voix retentit-elle ? dans ces demeures obscures que nous n'apercevons seulement pas.

L E C O M T E.

Nous avons un autre horizon , laissons ce peuple sublunaire.

L E D U C.

Oui , nous avons la force en main , & tous ces parleurs nous craindrons toujours plus que nous ne les craignons.

L E C O M T E.

Il faut que cela soit toujours ainsi pour le bon ordre.

Maquignon.

L'ÉTYMOLOGIE de ce mot ressemble parfaitement à celui de proxénète , parce que telles gens trompent par leur babil , & livrent une marchandise équivoque. Un maquignon est toujours cauteleux. Il faut être sur ses gardes & le croire d'autant moins qu'il parle davantage.

Les jeunes gens ont la fureur des chevaux , & depuis quelque tems on quitte pour eux les
filles

filles d'Opéra. Ces jeunes gens vous parlent avec gravité des rares qualités de leurs juments, de l'éducation qu'ils leur donnent, de tous les caprices qu'ils ont remarqués en elles & qu'ils ont corrigés avec un mélange de sévérité & de douceur le long des boulevards.

Les courtisannes se ressentent de cet abandon ; les jeunes gens les promènent moins, & promènent davantage leurs chevaux : tous ont le costume d'écuyers, & le gardent jusqu'au soir ; ils ont un air gauche quand il faut qu'ils s'habillent. Nos promenades voient moins de courtisannes étaler leur conquête libidineuse, & se parer d'un faste luxurieux.

Un jeune homme aimoit à la fureur les courtisannes & les chevaux ; il dépensoit également pour les filles & pour les jumens. Un jour, pressé de s'expliquer sur ce qu'il aimoit le mieux, cette singulière naïveté lui échappa : *j'aime mieux les filles, mais j'estime plus les chevaux.*

On dresse les chevaux tellement pour la parade, qu'on les élèvera bientôt pour la danse. Les Sybarites furent les premiers qui dressèrent les chevaux à cet exercice, & avec tant de succès, que Plin assure que toute leur cavalerie avoit des chevaux ainsi dressés.

Athénée a remarqué, après Aristote, que les Crotoniates, qui leur faisoient la guerre, s'en étant apperçus, firent secrètement apprendre à leurs trompettes les airs des ballers qu'on faisoit danser à ces chevaux, & que les ayant fait sonner quand la cavalerie des Sybarites parut, leurs chevaux, au lieu de suivre pour le combat les évolutions de la bataille, se mirent tous à danser, ce qui leur fit perdre la victoire.

Les modes françoises sont les enfans des graces naturelles. Voyez un Suisse monté à cheval ; il est jeune , il est bien fait ; eh bien ! il n'apportera jamais dans son air la grace , le maintien , la facilité qui distingue le François : toutes les modes qu'enfante la capitale sont presque toujours représentatives du goût & de l'élégance , parce qu'elles ne se représentent en public qu'après avoir reçu une sorte d'examen ; elles ne sont sanctionnées que d'après le suffrage de plusieurs personnes de goût ; mais quelquefois l'agréable maintien de telle femme fait passer une mode , qui , huit jours après , ne séduit déjà plus sur le corps d'une autre. C'est une étrangere.

Donc la grace fait la mode , & voilà ce que les Provinciales , les Allemandes & les Suisses ne savent point reconnoître ; elles ne savent point assortir l'habit à la taille ; & de-là la discordance qui saisit l'œil connoisseur.

Depuis qu'on a vu dans les spectacles publics le garçon tailleur montant à cheval & poursuivi par le coursier généreux , indigné de sa gaucherie , on a mis plus de soin dans l'habit que l'on porte prêt à monter à cheval ; l'accoutrement est analogue à la victoire que l'homme remporte sur le cheval , point d'ornement , la plus grande simplicité ; le harnachement du cheval se ressent de cette heureuse métamorphose. Autrefois on tressoit les crins avec un ruban rouge ou bleu , & ce qui joignoit la barbarie au ridicule , on coupoit sa belie queue , & ce qui est hideux à penser , le bout des oreilles. Aujourd'hui plus de fontanges sur le col ; la tête du coursier conserve sa fierté , quand il la balance ; on voit flotter les longs crins vagabonds ,

qui font son orgueil ; rien n'empêche la queue longue & touffue de sillonner la plaine ; & ce bel animal peut marquer tous ses sentimens dans le mouvement de ses oreilles. Voilà comme la mode a défendu tout ce qui pouvoit difformer le noble compagnon de l'homme ; il ressemble dans sa liberté au maître qu'il porte ; à Paris le cavalier domine le cheval , & sans cette grace , gare l'air d'écurie.

L'élégant de nos jours diffère tellement du petit-maître qui régnoit il y a quarante ans , que s'ils pouvoient se rencontrer , ils se croiroient tous deux d'un pays antipode. Notre élégant n'est plus un Adonis pomponé , musqué , efféminé ; il passe la matinée dans les rues , botré & fourré , tenant un fouet , rossant son Jockey pour n'avoir pas rempli ce qu'il n'avoit point ordonné , montant dans un cabriolet , jurant & pestant contre tout le monde & sans colere , parce qu'il est du bon ton de se fâcher sans sujet ; écrasant tout ce qui se rencontre sur son passage ; & le soir réformant la police , allant partout , n'entrant nulle part , apprenant tout & ne sachant rien ; il est , à la vérité , toujours mauvais railleur , comme tous ses devanciers , mais son orgueil est moins prononcé & plus supportable : il y a même quelques instans où l'on peut raisonner avec lui.

Enfans abandonnés.

SIX à sept mille enfans abandonnés année commune , par leurs parens , & jettés à l'Hôpital des *Enfans trouvés* , tandis que le reste de la population ne va pas à plus de quatorze ou

quinze mille. Quelle image plus terrible & plus frappante de la misère du peuple & de la dégradation de l'espèce !

Au bout de dix ou douze années , que restera-t-il de ces six à sept mille enfans ? frémissez ! 180 tout au plus ! on n'exagère point ici ; c'est d'après des renseignemens sûrs qu'on est en état d'affirmer que la mort (dirai-je pitoyable ou impitoyable) moissonne ce nombre d'enfans abandonnés. C'est le hasard qui leur donne telle mamelle pleine ou desséchée ; & le plus souvent deux s'y attachent.

Six mille enfans trouvés auxquels le Gouvernement doit donner des nourrices ; que cet aspect est affligeant , que ces chiffres muets & terribles disent de choses !

On délivre ensuite des *prisonniers pour mois de nourrices* : ce sont des pères qui ne peuvent payer le lait qu'a sucé leur enfant ; l'enfant au maillot fait enfermer son père robuste ; un père emprisonné pour le lait que suce son fils , & que sa mère lui a refusé ou n'a pu lui donner ! O Lycurgue ! ô Solon ! institutions modernes , êtes-vous des phantômes ou des réalités ? Et ce mot *Gouvernement* a-t-il véritablement un sens ?

Cette classe d'indigens est inépuisable à Paris : en 1786 , on en a délivré 755 des deniers de charité. On mène en procession les *prisonniers délivrés pour mois de nourrices*. Mais doit-on approuver ces processions où l'on fait montre des pauvres qu'on vient de délivrer ? Est-il à propos de faire intervenir ainsi la religion pour humilier la pauvre humanité ? La main droite doit dérober à la gauche le bien qu'elle vient de faire ; pourquoi donc traîner la misère processionnellement , & exposer à tous les regards ces

malheureux peres qui n'ont pas eu le pouvoir de payer la nourriture de leurs enfans ? Ils s'enveloppent la tête du morceau de drap qu'on leur a donné ; sans doute on a imaginé ce bel expédient pour exciter les aumônes ; mais ne seroit-il pas bien plus humain , plus décent , plus religieux de substituer de jeunes enfans au même nombre que celui des prisonniers ? Je ne verrois plus le front humilié de ces malheureux peres , qui , le cierge à la main , semblent faire amende-honorable de ce qu'il y a en effet de plus révoltant parmi nous , *la pauvreté*.

Cependant la valetaille , couverte de sa livrée dorée , armée de gros flambeaux que les riches ont entourés de leurs écussons , offrant des visages lourds & bien nourris , accompagne ces prisonniers ; on ne les met pas en prison pour mois de nourrices , eux ! Puis les hauts bonnets des grenadiers , avec leurs fusils & leurs baïonnettes , sont encore là , tandis que les encensoirs d'argent sautent trois fois en l'air avec les feuilles de roses. Quelques Evêques en robe violette suivent & contrastent avec le gros drap dont ces prisonniers sont affublés. C'est une chose agréable qu'une procession bien ordonnée , la joie en brille dans les yeux du Curé. Mais pourquoi placer ces peres de familles , ces hommes infortunés , ces habitans de la campagne , au milieu de ce cortege brillant ?

Le Bureau des recommanderesses , pour les enfans en nourrice , est à la lettre un marché de lait humain : là une multitude de femmes viennent vendre leurs mamelles. Jamais le pouvoir & le besoin d'argent n'étaient mieux leur fatal despotisme que dans ce local , où l'on voit accourir tant de femmes le sein gonflé de lait ,

cherchant des enfans qu'elles ne connoissent pas.

Qu'il est triste de voir le plus vil intérêt étouffer le sentiment le plus fort, le plus actif, l'amour maternel ! Une femme rejeter son propre fils pour y substituer un étranger, pleurer de pitié sur celui qu'elle éloigne, vendre le suc de ses mamelles, & acheter à un moindre prix le lait d'une mamelle étrangère pour l'enfant qu'elle a porté neuf mois dans ses entrailles !

Ce trafic, avoué, reçu, protégé, annonce un peuple livré à une prodigieuse misère, forcé d'être inhumain, pour subsister ou pour payer l'impôt ; & qui ne peut écouter le cri de la tendresse maternelle, parce que le cri du besoin retentit d'une manière plus impérieuse.

O fondemens ruineux de nos sociétés politiques ! Combien vous épouvantez l'œil qui vous sonde & vous mesure ! Que bâtir sur de tels faits !

Hôtel de Bretonvilliers.

ON ne sauroit passer devant cet hôtel sans un petit frissonnement ; car c'est-là que les Fermiers-Généraux ont placé leur autel. Là ils étudient l'art de donner au pressoir du sang du peuple une force plus comprimante. Là tous les projets qui peuvent charger les peuples sont bien accueillis. Un extendeur devient pour ces cyclopes un grand homme que l'on cite & que l'on récompense. Là enfin sont les *Bureaux des Aides pour les entrées de Paris & du plat-pays*. C'est aussi là, sans doute, que les Fermiers-Généraux ont approuvé le-plan de cette muraille,

monument scandaleux ; car des palais érigés pour les Commis du fisc, quel emploi pour l'architecture ! Jamais les Visigoths n'ont rien imaginé de plus monstrueux. L'impôt, déjà si insolent, a bâti avec orgueil des édifices plus insolens encore. Les soldats d'Atrila ravageant le pays, offrent une image moins révoltante que la plume de ces Commis, qui, retranchés derrière des colonnes corinthiennes, tendent des mains avilies, pleines des contributions & des larmes du peuple.

Cette muraille s'allonge, se développe, & dans sa fastueuse inutilité, va ceindre outrageusement la ville entière ; & les quatre Hôpitaux, jugés si nécessaires, ne figurent encore que sur le papier ! La charité bienfaisante avoit offert plus de deux millions, & on la refroidit en ne donnant pas au public la joie de voir quelques pierres s'élever sur le sol que le regard des Anges auroit caressé du haut des Cieux !

J'ai remarqué, dans ces bureaux d'oppression, un tableau représentant la *charité*, non loin la *continence de Scipion* : est-ce une ironie ? est-ce une insulte ? La charité au milieu du bureau des Aides !

Le Directeur-Général des Aides & entrées de Paris ne manque point de sortir fréquemment de la ville pour voir s'il sera fouillé exactement ; il s'amuse à passer de la contrebande, puis mande les Commis, leur prouve leur invigilance ou leur maladresse, & les casse sans miséricorde. Or, en créant dans sa Minerve des plans extendeurs, il imagine en même-temps l'inverse, c'est-à-dire toutes les ruses que peut inventer le désir ou le besoin de frauder les droits ; il voudroit que le Pape mît au rang des péchés capitaux la contrebande, & qu'il indiquât à tous les Confesseurs le refus d'absolution pour ce délit énorme. Il va au-

devant des inventions ennemies de la ferme , afin qu'elles paroissent usées : il eût été le plus subtil contrebandier , s'il n'avoit pas été Directeur ; c'est lui qui a imaginé les tetons de fer-blanc de la prétendue nourrice , qu'on a remplis d'eau-de-vie ; les jambes cylindriques du gouteux recelant la contrebande ; l'arbre creusé ; la pierre de taille vuide. D'après ces imaginations on n'ose plus les employer , & les Commis tâtent les jambes , les tetons , & ne s'arrêtent point à l'écorce. Enfin , c'est un chef de cette espece qui a fait écrire ces petites brochures , où l'on prouve qu'il n'y a rien de si doux & de si désintéressé que la ferme générale , & que Frédéric ayant appelé dans ses États des Commis dressés à l'école des fermes , c'étoit un hommage rendu à la beauté & à la grandeur de ce régime financier.

On vient de saisir *deux cents pieds de tuyaux de fer-blanc* , à l'aide desquels un Marchand de vin passoit invisiblement la liqueur vermeille sous les barrières & jusque dans ses tonneaux. Quel triomphe pour la ferme ! Elle l'a rendu public par trois mille affiches qui annonçoient la confiscation des *tuyaux de fer-blanc* , & l'amende de six mille livres ; les Commis réjouissent leurs regards en la lisant & en la commentant ; ils semblent l'indiquer du doigt & de l'œil à tous les passans.

Eh ! on en est venu aujourd'hui jusqu'à absoudre les traitans ; on les plaint ; on les justifie. *Les pauvres gens* (dit-on) *ils ne gagnent que la moitié de ce qu'ils gagnoient.* Mais ce qui est de plus étonnant que ce discours , c'est qu'ils sont parvenus , je ne fais comment , à répandre ces idées parmi le peuple.



Darigran.

CEST le nom d'un Avocat que j'ai connu , chéri & respecté. Il avoit été Commis aux fermes ; il connoissoit tous les moyens occultes dont les Fermiers se servent pour extorquer l'argent du pauvre peuple , ainsi que leurs fourdes oppressions , leurs iniquités , & les Juges pervers qu'ils soudoyent ; il poursuivoit dans les ténèbres leurs manœuvres odieuses & voilées , il faisoit triompher l'indigent du crédit du fisc : c'étoit enfin l'épouvante du tapis-vert. La mort a délivré la ferme de ce vertueux ennemi , toujours incorruptible , toujours ardent à défendre la cause des opprimés , & qui avoit le secret d'attaquer avec succès une corporation avide & funeste.

Non , il n'est plus permis d'être Commis aux douanes , ni Censeur royal.

On imprime tant de choses ; ne devoit-on pas avoir aux portes une pancarte qui déterminât le prix fixe des entrées , il devient arbitraire ; les Fermiers-Généralx mandent les Receveurs & leur disent : *telle barriere ne rend pas , ferrez*. C'est le mot sacramentel ; alors les Receveurs *serrent*. O Darigran ! quand reparoîtras-tu ? Mais tu revis dans Forjonel ; il a ton courage & tes vertus ; qu'il enflamme tous ses confreres du feu patriotique qui l'anime !



La petite Fête-Dieu.

C'EST l'Octave du jour solennel ; c'est une seconde procession toute aussi magnifique que la première. Quelquefois il a plu le jour solennel ; la procession n'a pu sortir, ou elle a été mouillée : quel revers pour la paroisse ! Mais l'accident n'est pas irréparable ; la procession prend sa revanche huit jours après , & la chance est plus heureuse. Tous les Prêtres sont radieux ; l'encens , les fleurs , la musique les accompagnent. Le peuple admire la belle ordonnance sous un ciel sans pluie , & se prosterne sur un pavé sec.

Ce jour a une double physionomie : le matin , c'est une fête ; les maisons sont tapissées , la ville est ornée : mais dès que la procession est passée , les échelles se dressent , les tapisseries tombent , les repoussoirs se décomposent , les boutiques s'ouvrent ; la foule travaillante se meut ; les pyramides de savon de l'épicier , l'étau du fourbisseur , la forge du ferrurier , l'escapelle du cordonnier , le mortier & les vipères du pharmacien se montrent à travers un reste de décoration : dans une demi-heure la ville a totalement changé de face. On aperçoit encore de loin le dais , & les boutiquiers ont repris leurs fonctions.

C'est un jour hermaphrodite ; car on ne sait s'il appartient à la pompe du culte ou à l'avidité du commerce : c'est un mélange du sacré , du profane. On emporte précipitamment les tableaux & les statues des saints pour faire place aux pompons du luxe. L'air mondain chasse les vestiges sacrés ; le tumulte du négoce succède à

l'ordre paisible & religieux. Sans les fleurs dont le pavé est parsemé encore , & qui attestent le passage du Saint des Saints , on ne soupçonneroit pas que les Prêtres, une demi-heure auparavant, promenoient le Dieu invisible & présent au milieu d'un peuple agenouillé.

Le dimanche suivant , c'est encore une procession dans le fauxbourg Saint Laurent : on l'appelle le *grand pardon*. Elle est vraiment remarquable , en ce qu'elle est plus nombreuse que toute autre , & plus longue que le long fauxbourg qu'elle parcourt.

La paroisse Saint Laurent a emprunté ce jour-là les encensoirs de toutes les autres paroisses & des chasubles de toute couleur. Deux cens jardiniers, en cheveux ronds , sont transformés en prêtres & portent l'habit sacerdotal. Deux repositoirs , qui rivalisent , représentent ; l'un un chapitre de l'ancien testament , & l'autre du nouveau. Toutes les couronnes de Flore sont suspendues dans les airs. Des enfans nus , gras & dodus , sont autant de petits saints Jean , & l'agneau vivant les suit , mené avec un ruban couleur de rose ou bleu. Dans cet état d'innocence & de nudité , quelquefois ces enfans ont donné aux petites filles du quartier la première information sur la différence des sexes. Des Madeleines de huit à dix ans pleurent les péchés qu'elles commettront un jour , & de grosses servantes , vraiment pécheresses , les tiennent par la main : ce seroit bien à celles-ci de pleurer. Une multitude de vierges , âgées de quatre à cinq ans , allongent la procession.

Les filles du *Sacré Cœur de Jesus* marchent posément , mettant leur gloire à ne point regar-

der à côté d'elles les curieux pressés qui les regardent avidement.

Les bannières de différentes confréries offrent leur saint, martyr ou confesseur ; les uns, relevés en bosses d'or , & les autres en argent. Celui qui porte la bannière marche sur une ligne droite ; il peut s'arrêter , mais il ne rétrograde point.

Cent cinquante thuriféraires font jaillir l'encensoir qui monte & retombe en cadence. Le groupe se dessine sous toutes les formes , & le jet varie dans les airs les figures argentées & fumantes, les roses pleuvant. Une musique bruyante & militaire annonce l'approche du dais , sous lequel l'hostie est placée , & que les notables environnent respectueusement , heureux de tenir le cordon qui touche au sanctuaire ambulant. La foule pressée & en extase se courbe , ne pouvant s'agenouiller. Quarante Suisses robustes , croisant leurs hallebardes , ont peine à retenir le flot du peuple , qui se précipite pour être plus près du *soleil* orné de riches pierreries : ces Suisses ne marchent pas , ils sont poussés par le peuple , & ils n'ont plus qu'à lever la jambe pour avancer ; c'est un rempart vivant & tout en sueur qui contient l'enthousiasme religieux.

Cependant le corps diplomatique , rangé sur les balcons de l'Ambassadeur de Venise , voit défiler la procession. Les représentans des Souverains protestans s'inclinent ou fléchissent le genou , à l'exemple de l'Ambassadeur du Roi très-catholique. Quel triomphe pour le catholicisme ! c'est l'Europe entière qui se prosterne devant le bon Dieu de Saint Laurent.

Tout le corps diplomatique rassemblé sur ce balcon , & témoin respectueux d'une procession ,

est une chose que j'ai vue & que je n'ai pas dû passer sous silence. Et qu'on dise que la religion n'est pas triomphante , tandis que deux cens mille hommes accourent à ce pieux spectacle , & que les politiques de toutes les Cours souveraines s'inclinent devant le passage du dais. Non ! la religion n'a pas souffert de toutes les attaques qui lui ont été portées par les incrédules. Entrez dans les églises , elles sont pleines ! Visitez les confessionnaux , ils sont remplis ! Trois mille messes se disent par jour ! pas un reposoir n'a perdu une fleur depuis quarante ans ! Aucun coup d'encensoir ne s'est abaissé d'une ligne ! Tous les cris des incrédules ne sont que des murmures impuissans & perdus !

L'œil fixé sur le balcon de l'Ambassadeur de Venise , je me disois : les voilà , les politiques de l'Europe ! Ils ont vu passer la procession , & ils ne douteront point de sa réalité. Remarquons en passant que le Corps diplomatique , quoique d'ailleurs très-instruit & très-respectable , jargonne le françois , & que chacun lui donne l'accent de son pays. Ne pouvant pas visiter tous les Souverains de l'Europe , j'ai du moins vu leurs représentans. Ce balcon n'étoit point la tour de Babel ; la confusion des langues n'y régnoit pas : mais on pouvoit néanmoins entendre toutes les modulations étrangères que les agens de la politique européenne impriment à la langue françoise.

De la petite Bourgeoisie.

JE veux parler ici de la dernière classe qui touche à ce qu'on appelle le petit peuple , lequel se fond ensuite dans la populace. Le petit bour-

geois de cette classe garde encore dans son armoire le cassis qu'il appelle un remede universel ; on a beau lui dire que cette boisson est dangereuse , il en use parce que son grand-pere en a usé : quand il a la fièvre , il prend du bouillon de viande très-fort , & il s'obstine à croire que ce régime est salulaire , tandis qu'il est nuisible. Il fait apprendre à ses enfans , la verge à la main , l'évangile du jour. Il ne désireroit rien tant au monde que de devenir le marguillier de sa paroisse ; mais , c'est au bourgeois marchand de draps qu'appartient tant d'honneur.

Les filles du petit bourgeois vivent moins que les autres sous le regard de leur mere : elles ont des prétextes perpétuels pour mettre leur mantel & sortir de la maison ; elles sont réputées sages , tant qu'elles ne sont point enceintes : mais quand leur grossesse se déclare , elles quittent la maison paternelle , & les voilà six mois après filles du monde. Leur frere s'engage un beau matin , il déserte au bout de dix-huit mois , & l'on n'en entend plus parler. Il n'y a plus que cette petite bourgeoisie qui fournisse des soldats volontaires : autrefois les fils de bons bourgeois se faisoient un point d'honneur de servir quelque tems ; aujourd'hui ce service n'a plus rien d'attrayant , & n'est plus regardé que comme la ressource du libertinage , & une vente honteuse de sa personne.

Tous les hommes méchans ont peut-être commencé par être des enfans misérables. L'indigence de cette classe ne permet pas aux parens de faire du bien à leurs enfans : ceux-ci sont donc plus mauvais sujets que dans la classe du petit peuple , parce qu'ils n'ont pas pour ressource les métiers , qui donne un pain journalier.

On distingue une fille de la dernière bourgeois-

fié à *ses rentraitures* : c'est un raccommodage de linge qui substitue à un trou un treillage qui ressemble aux toiles des araignées. Ces pauvres filles ont donc leur fichu plein de *rentraitures*.

Le petit bourgeois, moins sensible que l'homme du peuple, caresse à peine ses enfans. Quand ils sont un peu grands, il les oublie, songe à amasser un petit pécule ; il croit avoir tout fait pour les siens, quand il leur a fait faire leur première communion, c'est pour eux l'éducation complète.

La première communion des enfans sera longtemps pour le petit bourgeois le couronnement & le *nec plus ultra* de l'instruction. Les filles déjà nubiles vont au catéchisme, & comme ce jour solennel sera pour elles une occasion de parure, qu'elles se montreront publiquement avec tous leurs avantages naissans, elles s'en inquiètent plus que les garçons. Les Prêtres conduisent ces phalanges de jeunes beautés, qui bientôt vont leur échapper : elles portent encore sur leur front les traits de l'innocence ; mais un monde corrupteur va les réclamer : l'exemple, la séduction, la pauvreté, tout multipliera les dangers autour d'elles, & l'année de la première communion n'est que trop souvent, hélas ! le terme de leur sagesse : il est intéressant de les voir encore dans cet état de pureté, lorsqu'elles accomplissent les actes de la religion & ceux de la charité, soit en recevant à genoux l'hostie sainte, soit en délivrant des prisonniers, soit en renouvelant aux fonts de baptême des promesses qu'elles croient sincèrement pouvoir tenir. Il y a plus de péril pour elles que pour les filles d'une classe plus relevée ; déjà des séducteurs opulens & libertins viennent les reconnoître à l'église, où elles implorent les secours de la grace

contre les attentats du vice ; l'œil du vice les convoite , lorsqu'elles baissent modestement les yeux. Le souffle empoisonné du vice ne cherche qu'à tenir leur pure haleine ; le débauché fourit en comptant d'une main l'or qui doit séduire la jeune quêteuse , tandis que de l'autre il met une piece d'argent dans la bourse des pauvres qu'elle lui offre ; il ne lui fait cette aumône que pour la contempler de plus près. Ah ! du moins , que le sentiment de la charité qui brille sur son visage ne l'abandonne point , quand l'opulence du séducteur lui aura enlevé une autre vertu ! Voilà le vœu qu'on est réduit à former , en songeant que ces innocentes & pauvres beautés vont tomber au milieu des pièges dont le libertinage a fait tout à la fois une étude , un art & un triomphe.

Le bourgeois de la troisième classe , qui est immédiatement au-dessus de la petite bourgeoisie dont je parle , à l'exemple des grands , s'avise aujourd'hui d'avoir des jours marqués pour recevoir sa société. Les bases & les remparts de ces sociétés , où l'on joue aux cartes , sont de vieilles femmes & de vieilles filles ; c'est dans un cercle de cette espèce que la médisance donne ses plus chers rendez-vous. Là l'humeur domine , parce que l'âge a enlevé les agrémens de la figure. Les veuves corpulentes , les demoiselles surannées , les ménagères de la paroisse , parlent toutes ensemble. Là regnent des idées si différentes de celles qui dominent ailleurs , qu'on croit avoir rétrogradé d'un demi-siècle. Le raisonnement est aussi vieux que l'ameublement de la chambre , & les figures s'accordent à merveille avec les personnages des tapisseries. On peut deviner quel sera l'entretien de telles assemblées à la forme des tables , des chaises & des fauteuils.

Dans

Dans les salons d'un goût moderne , & nouvellement ornés , les femmes sont aussi légères & spirituelles qu'elles sont pesantes d'ailleurs ; elles se piquent aujourd'hui de faire les charmes & les délices de la société ; plus sociables , plus éclairées qu'autrefois , & s'étant montées au ton des hommes , elles rivalisent avec leur génie.

Fête de Sainte Cécile.

EST-CE elle qui a inventé l'orgue ? Si c'est elle , qu'elle soit bénie à jamais.

Les mucifiens célèbrent sa fête en exécutant plusieurs morceaux de musique , & le temple retentit du son des instrumens. Il ne faut pas perdre ce jour-là ; il faut aller entendre ces symphonies , ces motets à grand-chœur. Un jeune homme sensible , qui pour la première fois entend ces sons , croit monter d'un plein vol à la sphere des anges.

Peut-il y avoir un cœur qui résiste aux charmes de la musique ? s'il en est , qu'il rampe comme le serpent , qu'il grogue comme le pourceau , il n'aura point de part aux bienfaits des muses.

La musique est la clef qui nous ouvre un monde intellectuel ; heureux qui s'abandonne à cette langue divine ! La peinture n'est qu'un enfantillage , mais la musique est un art.

Le cruel Louis XI n'étoit pas indifférent à la musique , puisqu'il fonda aux Saints-Innocens six places d'enfans de chœur , pour célébrer l'office en musique. Un tyran m'a donné du plaisir par cette fondation. Faut-il que je lui

pardonne ? Non ; mais ce tyran auroit pu se corriger , puisqu'il étoit sensible à l'harmonie.

Un beau morceau de musique bien compris , bien senti , est le meilleur traité de morale ; la musique change , adoucit les mœurs , étend l'esprit , l'éleve à la connoissance de la grande harmonie de la nature. Quand nous serons morts , nous ne parlerons à Dieu qu'en musique. Un excellent musicien est un être religieux : il est dans la magie secrète de l'harmonie un penchant à l'admiration , qui conduit à l'adoration du grand Etre ; & quand on se plonge dans cet art , on sent augmenter son amour pour l'ordre général ; enfin ; c'est la musique qui dit à l'homme qu'il est au-dessus de la matiere.

Quand je suis le parrain d'une fille , je lui donne toujours Sainte-Cécile pour patronne : les femmes musiciennes sont encore les meilleures de leur sexe. Je n'en dirai pas autant des femmes peintres.

L'on entend aujourd'hui à Notre-Dame des violons qui forment un orchestre ; & grace au Chapitre de Notre-Dame , nous avons une bonne musique ; les amateurs peuvent jouir de toutes les richesses que l'art a successivement acquis. Car on entend de la musique aux matines , à la messe , aux vêpres. On peut donc sortir d'une église , entrer dans une autre , & avoir le tympan de l'oreille délicieusement affecté pendant tout le jour. Comme j'aime passionnément la musique , & que je n'aime plus la peinture , je vais entendre la musique : la musique d'Eglise bien préférable à la musique militaire ; car dans ses fanfares j'apperçois toujours le fusil qui tire.

Les peines de la vie qui rongent l'homme pendant la journée , le dévorent encore pendant

la nuit. Fatale union de l'ame avec le corps. Mais quand on ne dort pas , il est doux d'entendre de son lit la musique ambulante des rues & les voix humaines qui se répondent. L'agitation de l'ame s'apaise , lorsqu'on se sent soulever dans son lit par le passage rapide des voitures qui ébranlent les maisons. On n'est point dans la solitude ; car , hélas ! elle ajoute aux peines de l'ame ; on souffre moins quand on est environné du tumulte d'une grande ville. L'imagination qui fixe un seul objet est distraite : c'est une sensation particulière que j'ai éprouvée , & qui n'appartient qu'à ceux qui , habitant des rues fréquentées , aiment à tomber dans le sommeil au milieu de ce bruit , qui bientôt n'agit plus sur les organes , & qu'on aime à retrouver au moment du réveil.

L'homme né à Paris connoît à merveille le charme qu'enfantent toutes ces voix humaines , qui frappent l'air incessamment. Par-tout la présence de l'homme en activité , point de silence pendant la nuit. Quelque chose vous tire toujours au loin ; que votre semblable veille , eh bien ! il ne faut qu'une voix , qui parle au milieu des ténèbres , pour dissiper ou les terreurs de l'enfance ou les illusions fâcheuses d'un songe pénible.

Garde-meubles.

LE garde-meubles de la couronne offre plutôt des meubles de grand prix que des meubles bien travaillés. Le philosophe n'y voit pas sans douleur des tapisseries en or & en soie composant environ vingt-quatre mille aunes. A quoi

bon présenter sur nos murailles les batailles de Scipion l'Africain ? Quel travail superflu ! Si le luxe est déplorable, c'est sur-tout dans ces tentures qu'on appelle magnifiques.

Là sont les débris du sacre de nos Rois : le philosophe aimeroit mieux y trouver une *grande charte* qui seroit la base de nos droits & de notre liberté, que tous ces bijoux de la couronne, que la chapelle d'or du Cardinal de Richelieu, la nef d'or servant dans les grandes cérémonies, & pesant 106 marcs, & que toutes ces casques de Souverain, curiosités qui font souvent gémir, en rappelant des regnes désastreux.

Qu'a-t-on besoin de nous apprendre que le Cardinal de Richelieu avoit une chapelle d'or ? A quoi sert cette chapelle, depuis 146 ans qu'il n'est plus ? Tout cet or, qui est mort pour la patrie, prouve qu'il lui coûtoit peu.

A quoi bon ces vases de jaspe, agathe, crystal de roche ? j'y chercherois une piece fondamentale, mais elle n'existe point ; tout m'y rappelle la magnificence du sacre de nos Rois, mais rien autre chose. Ornemens fastueux & inutiles, vous annoncez qu'on a pris le luxe pour la grandeur !

Le peuple va s'extasier devant ces richesses ; il aime les tapisseries : cependant jamais la main de l'homme ne s'est dégradée d'une maniere plus vaine & plus puérile, que dans tous ces ouvrages sortis de la *manufacture de la Savonnerie*.

La garde-robe du Roi de Prusse ne valoit pas dix-huit cens livres ; il n'avoit que onze chemises ; l'on s'est disputé ses dépouilles. Les vêtemens qu'il a portés, munis d'une attestation bien légale, habillent chez Curtius un mannequin qu'on dit très-ressemblant ; on se

porte en foule pour le voir ; c'est son chapeau ; c'est son habit uniforme ; ce sont ses bottes , ses vieilles bottes dans lesquelles il fut le modérateur de l'Europe , & cela fait plaisir à voir , parce qu'on se rappelle alors toutes les actions de sa vie , & l'étonnante variété de ses talens. Ses habits simples font plus d'effet que les vêtemens royaux des autres Souverains , tant la renommée a une force indépendante des temps & des lieux !

Mais à côté de lui s'élève en cire le Baron de Trenck , ce prisonnier fameux , qui , comme pour nous consoler du poids de l'admiration , nous montre la pesanteur de ses fers , & dans Frédéric une ame vindicative ; il est là pour entacher sa gloire , & pour dire à tous les hommes que la puissance souveraine est plus formidable & plus dangereuse , une fois échappée de ses bornes , que la foudre & les volcans qui tuent indistinctement , mais en un clin-d'œil & sans choisir les victimes.

Caves.

UNE cave est partagée en cinq ou six portions. Les locataires se disputent le terrain étroit , & de nécessité absolue ; on y met le bois , la chandelle , le vin , & on se rencontre sur le pallier de ces caves , où l'on a peine à tourner avec ce qu'on emporte. Les valets s'étudient à boire le vin ; il faut des cadenas à chaque porte. La maîtresse se défie de la servante & descend à la cave elle-même pour visiter & compter ses bouteilles ; malgré cette vigilance les cadenas sont forcés , les ais enlevés , & tous les jours

on voit des plaintes chez les Commissaires pour le vin qui est bu par les domestiques voisins ; les drôles ne s'attaquent pas au plus mauvais ; ils distinguent très-bien celui qui est vieux & mis à part ; ils sont larrons & gourmets.

On se félicite donc, comme d'un événement heureux , d'avoir une cave à soi , parce qu'on peut mettre alors en défaut les larcins vigilans des valets , qui se prêtent la main pour une infidélité qu'on ne punit pas assez , quand les faits sont bien constatés. A quoi faut-il attribuer cette espèce d'insouciance de la loi ? Ne regarderoit-elle ce genre de vol que comme un simple abus de confiance ? Je fais bien qu'elle ne puniroit pas un valet pour avoir mangé une poularde ; mais aussi il se gardera bien d'y toucher , parce qu'il n'ignore pas que sa faute seroit connue à l'instant même. Il n'en est pas ainsi du vin , qu'il n'est pas possible de compter journellement. Le drôle est donc presque sûr de l'impunité , même en sablant le vin de son maître. Peut-être aussi que la loi a cru qu'il falloit user de quelque indulgence pour un genre d'infidélité qui se trahissoit de lui-même. D'ailleurs les valets n'ayant presque jamais rien à faire , il paroît juste de leur laisser quelque occupation pour amuser leur désœuvrement , & égayer l'ennui mortel de l'oïveté.

La plupart des caves se remplissent d'eau dès que la rivière monte ; cette humidité nuit à la conservation des vins , & rend plusieurs maisons mal saines , de sorte qu'on ne peut rien conserver dans plusieurs caves ; il vaudroit en quelque sorte mieux porter les vins dans les greniers , mais la routine s'y oppose ; eh ! comment vaincre la routine ?

On vient d'inventer des cloisons, où il n'entre point de bois, qu'on peut placer dans des caves, & qui enfermeront les tonneaux, de manière que la main hardie & rusée des domestiques ne pourra plus enlever quelques ais pour aller boire le vin du voisin, car ils commencent par là, puis ils en viennent à celui du maître : quand les mœurs & les loix sont imparfaites, il faut des cloisons d'une perfection solide.

Il faut accuser les architectes d'impéritie, quand on voit ensuite des caves dont l'entrée est dans l'allée commune de la maison. Une lourde trape de bois en ferme l'ouverture ; il faut lever ce pesant couvercle pour descendre au vin ; si l'on oublie de fermer la porte de l'allée, le premier qui entre, croyant enfiler l'escalier, tombe au fond de la cave : un Commissaire verbalisant, y tomba dernièrement avec sa robe & son bonnet quarré ; son clerc, qui le suivoit en habit noir, s'arrêta à propos.

Les caves, qui sont un monument très-essentiel dans toute l'Allemagne, & en Suisse, ne sont donc à Paris que des endroits resserrés de dix pieds en quarré, ou dangereux pour les allans & venans. Quand un bourgeois dit, *j'ai du vin dans ma cave* ; cette provision est un *quartaut* qu'il tient sous trois cadenas. Il paie cinq sols d'entrée pour chaque bouteille avant que de le boire ; & comme le plus mauvais vin paye autant que l'excellent, si le vin le plus vert & le plus âpre coule dans les caves, il est regreté, non à cause de sa valeur intrinsèque, mais à cause qu'il avoit payé l'impôt.

Une petite charrette, que traîne facilement un homme, apporte la provision vineuse du

bourgeois ; deux hommes enlèvent le tonneau & le descendent à la cave. Ces barils lillipuriens ont de quoi faire sourire les Suisses & les Allemands , qui logent des tonneaux géans dans des enceintes hautes & bien voûtées , qui sont pour eux des especes de temples , & où ils vous introduisent avec une sorte d'admiration & de respect , qu'il faut , pour ainsi dire , imiter en leur présence.

Plaques.

ON rencontre dans les rues des plaques de fer hérissées de clous , elles sont trop multipliées. Ces plaques sont-là pour indiquer les canaux & pour fermer leur ouverture ; mais ce sont des pièges tendus aux passans , & plus dangereux que le verglas même. Après une petite gelée , ces plaques sont tellement glissantes , qu'il n'y a peut-être rien de plus dangereux dans les rues de Paris. C'est la seule ville du monde où l'on trouve des trapes de cette espece ; elles débordent toujours le pavé & très-irrégulièrement : le moindre mal qu'elles vous procurent , c'est un faux pas ou une entorse ; mais elles occasionnent des chûtes périlleuses. Après le malheur d'être roué vif par une voiture , il y en a un en quelque sorte plus grand encore , c'est d'être roué sur une de ces plaques à clous grossiers ; or le pied peut glisser-là plus facilement qu'ailleurs. Au milieu de plusieurs améliorations essentielles dont on s'occupe , on pourroit songer à faire disparoître ces malheureuses embûches ferrées , qu'il ne faut pas franchir , même dans

un autre tems que celui de gélée , avec trop de distraction.

Loix d'Osiris.

QU'Y le croiroit ? les loix d'Osiris sur le vol , ces loix antiques , eh bien ! elles ont voyagé (& je ne fais par quel chemin) elles se sont naturalisées enfin dans les bureaux de la police. Prouvez-moi cela clairement , dira-t-on ? Ouidà , je vais vous le prouver par des faits. Ces loix ordonnoient à ceux qui vouloient faire le métier de filoux , d'inscrire leurs noms sur le registre de leurs chefs , à qui ils devoient rapporter tout ce qu'ils prendroient ; on alloit trouver ces chefs pour réclamer les effets enlevés ; ceux-ci les restituoient , moyennant le quart de leur valeur , dont les propriétaires leur faisoient présent.

Prenez bien garde que je ne dis pas que les bureaux de la Police connivent avec les filoux ; je dis seulement que la Police parisienne a trouvé cet expédient , afin qu'il n'en coûte aux citoyens qu'un rachat très-léger pour recouvrer ce qui leur appartenoit ; d'ailleurs , cette espece de tolérance envers les filoux adroits , les empêche de devenir des voleurs violens , & on se sert d'eux pour découvrir ceux qui emploieroient une force dangereuse , au lieu de cette souplesse bien moins incivile.

Comment le génie d'Osiris se retrouve-t-il dans le cabinet de M. de Crosne ? Osiris n'y pensoit certainement pas , quand il établit cette loi ; elle pouvoit être adoptée de nos jours , car la tolérance d'un petit mal , pour en em-

pécher un plus grand , n'implique point contradiction.

En revanche les loix reprennent toute leur rigueur contre les voleurs domestiques, pourvu néanmoins qu'ils soient convaincus ; mais la peine de mort révoltoit tellement l'équité naturelle, ainsi que la philosophie du siècle, que presque tous les voleurs domestiques échappent aujourd'hui au châtement, parce qu'il n'y a plus de maîtres assez barbares ou assez indifférens aux reproches de leurs voisins, pour envoyer à la potence un malheureux qui les servoit la veille ; & ainsi la disproportion entre le crime & la peine a miné la loi.

De sorte qu'il faudroit l'abolir entièrement, car les vols domestiques sont devenus très-nombreux & presque tous impunis ; il faudroit, je crois, substituer à une sévérité cruelle, une rude fustigation, qui ne peseroit plus à la conscience du maître volé, & chacun appelleroit alors le *flagellateur* à raison de l'intérêt public, autant qu'on prend soin aujourd'hui d'écarter le bourreau : généralement parlant, toutes les loix qui sont les plus conformes à l'équité naturelle, sont les meilleures & obtiennent le plus de succès. Je le prouverai encore.

Depuis que les loix ne notent plus d'infamie les enfentemens clandestins, on ne voit plus de mères assez impitoyables pour elles-mêmes, assez insensibles à la voix du sang, plonger, dans les ténèbres d'une nuit éternelle, l'enfant qui vient de recevoir la lumière du jour : toute loi qui met l'homme dans une situation violente, est une loi défectueuse. Il ne s'agit point de la sévérité du Juge ou de rendre le glaive de la justice pesant ; il s'agit d'aller au-devant du mal, & de

l'attaquer dans sa racine : c'est ce qu'on a fait en France ; tandis que l'avortement prémédité & l'infanticide sont des crimes qui ne sont pas rares dans plusieurs Cantons Helvétiques.

Aumôniers.

LE Corps des Officiers coûte en France deux millions de plus que l'armée entière. S'il y a quarante-quatre millions pour les soldats, il y en a quarante-six pour les Officiers. Quelle savante économie !

Il en est de même des Aumôniers : ils sont plus riches à la Cour , chez les Princes & chez les grands Seigneurs , que ne le sont ensemble tous les Curés de plusieurs provinces réunies.

On a fait du modeste nom d'Aumônier un titre fastueux. Je ne fais s'ils songent à faire l'aumône , mais ils figurent dans les gazettes avec les noms des Seigneurs , qui tiennent la nappe quand les Princes communient , ce qu'il faut annoncer dans la gazette de France.

Ceux qui sont Chapelains ont soin de resserrer le tems d'une messe dans une espace louable , sans la mener au trot. Ils joignent la décence à la promptitude & à la légèreté ; de sorte qu'il n'y a rien de si édifiant & de si court qu'une messe dite pour un Prince. On n'omet aucune cérémonie , & le tems est parfaitement économisé.

Les Aumôniers de l'armée , qui coûtent cinquante mille écus par an en tems de paix , marchent en tems de guerre : mais avant de leur donner l'avis du départ , on songe à recruter Médecin & Chirurgien.

Je ne fais s'ils donnent encore une absolution générale à tous les soldats agenouillés au moment

d'une bataille ; je fais seulement qu'il n'y a pas sous le Ciel de spectacle plus incroyable qu'une telle absolution , précédant les fureurs des haines nationales , & les horreurs du carnage. Les Aumôniers ont soin de se retirer du champ de bataille après cette prompte absolution , & ils profitent prudemment des privilèges des gens d'église. Sous le Cardinal de Richelieu , le Cardinal la Valette & l'Archevêque de Bordeaux Sourdis , qui commandoient les armées , auroient pu donner cette absolution au milieu du carnage. Quel christianisme que celui de ces trois prêtres crossés & mitrés ! On me dira peut-être que S. Pierre portoit un sabre , & qu'il s'en servit pour couper l'oreille à Malchus ; mais on fait aussi qu'il reçut , au moment même , défense de se servir de cette arme meurtrière , sous peine de périr par elle.

C'est une distinction que d'avoir une chapelle chez soi : ces chapelles domestiques dispensent de sortir de l'hôtel ; or , ce petit culte clandestin n'est point du goût du Curé de la paroisse , qui aime à voir toutes ses ouailles rassemblées dans son temple. Mais il y a tant de femmes vaporeuses , que les sollicitations forcent la main à l'Archevêque , seul dispensateur de ces licences. Il murmure avec raison , & il finit par accorder. Alors c'est une place d'Aumônier qui fait vivre un pauvre Prêtre ; on lui donne quatre cents francs & la seconde table.

Dans les châteaux on fait venir un pauvre Capucin ou un Cordelier , à qui on donne une modique rétribution , au moyen de laquelle les très-hauts & très-puissants ne sont pas confondus pour prier avec un vil peuple qui n'est ni puissant ni haut.

Il n'y avoit point d'Aumônier autrefois , car les ecclésiastiques ne vivoient que d'aumônes. Les pauvres aujourd'hui sont réduits à vivre de leurs bienfaits. Qu'on dise après cela que le siècle est irréligieux !

L'Abbé Prévôt , célèbre par ses compositions vastes & intéressantes , fut nommé Aumônier du Prince de Conty. — Vous voulez être mon Aumônier , M. l'Abbé , dit le Prince ; mais je n'entends point de messe. — Et moi , Monseigneur , je n'en dis point.

Epiciers-Droguistes.

ILs vendent des poisons comme de la canelle ; de l'eau-forte & de l'huile , du fromage & de l'émétique , de l'eau-de-vie & des couleurs , du sucre & de l'arsenic , des confitures & du séné ; ils ont des statuts homologués qui les mettent en concurrence avec les apothicaires. Quand ils confondent les drogues & les sels qui se ressemblent , tant pis pour l'art médical , tant pis sur-tout pour celui qui avale le paquet ; le danger éternel d'un quiproquo peut-il anéantir la besogne d'un commis du ministère ?

Les drogueries sont mêlées avec les épiceries : le garçon épicier donne d'une main des raisins secs , & de l'autre deux gros de sel de Glauber ; un morceau de savon & un vomitif ; des pruneaux & de la rhériaque : les mêmes balances pèsent le dessert des tables & les médicamens brutes ; si le garçon lit mal le caractère chimique des boîtes , s'il ne sait pas lire , ou s'il ne connoît pas assez les différentes drogues pour ne pas les confondre , c'est un

empoisonné qu'on enterre le lendemain , & l'on n'en parle plus.

Les statuts de la communauté sont formels : l'épicier-droguiste a le droit incontestable de purger tout le quartier , & de lui donner son dessert par-dessus le marché.

Les épiciers vendent le poivre en poudre dans des cornets de papier ; quelques fripons y font entrer de la crotte de chien pulvérisée , qui , par sa couleur noire , se confond avec le poivre. Au lieu de la graine des Moluques , le parisien trompé mange de la merde de chien desséchée. L'épicier-droguiste fait sa provision au combat du taureau ; on y nourrit beaucoup de chiens , & le confit y est abondant. Voilà le dépôt qui remplace la Compagnie des Indes hollandoises. Pour n'avoir pas un poivre frelaté de cette indigne manière , ou chargé de feveroles d'Auvergne , il faut faire moudre le poivre devant soi ; sans cela il y a de quoi corriger des épiceries le palais du goût.

Considérez une de ces boutiques , vous verrez toujours quelqu'un qui y entre ou qui en sort ; le Parisien ne fait point de provisions ; il achete tout ce qu'il mange par huitième , par douzième , par seizième : le peuple n'achete point de fromage en gros , ni même une livre de sucre , ni même une pinte d'huile ; comme il n'est jamais au-dessus de sa dépense journalière , il achete en détail jusqu'au girofle , le matin seulement pour le diner , & le soir seulement pour le souper.

C'est ainsi que le petit peuple paye le bois quarante livres la voie , le fagot & la salourde humide le double des autres ; parce qu'il est continuellement obligé d'aller chez le regratier ou chez le détaillier.

Quand il se purge , il va de même chez l'épici-
 cier-droguiste , qui donne la médecine à meil-
 leur marché que l'apothicaire , & il croit avoir
 fait un grand coup ; car si la boutique est mor-
 tifère , on y paye moins.

A chaque instant vous voyez donc entrer
 chez un épicier-droguiste des servantes & des
 petits garçons qui portent dans leurs mains des
 fragmens d'épicerie ou de droguerie , envelop-
 pés dans des morceaux de papier , dont les ven-
 deurs font une terrible consommation ; aussi
 sont-ils toujours à l'affût des éditions qui se ter-
 minent en *maculature* , & ils se réjouissent
 de ce qui fait le désespoir des auteurs & des
 libraires.

Sans l'épicier & la beurriere , les livres & les
 papiers , qui s'accumulent journellement , nous
 chasseroient de nos demeures.

M. le Chevalier Blondeau , courant toutes
 les boutiques d'épicier , & se faisant présenter
 tous les papiers achetés à la livre , est parvenu
 à former un trésor de chartes & de titres , lors-
 qu'ils alloient être employés à des enveloppes ,
 couvertures & cornets. Parmi ces titres égarés ,
 il a retrouvé l'original du contrat de mariage
 de Louis XIV. Le tems , les souris & les vers
 dispersent , rongent & détruisent ces parche-
 mins orgueilleux qui soutiennent les généalo-
 gies humaines. Telle maison s'est éteinte , parce
 qu'un vieux parchemin a fini par boucher un
 bocal dans la boutique d'un apothicaire. Tel
 poëme digne de l'admiration de l'Europe , est
 devenu humble cornet enveloppant une once
 de tabac pour le nez d'un chantre d'enterre-
 ment. Il est aussi impossible de constater le gé-
 nie d'un siècle , que la noblesse de telle mai-

son qui a perdu ses titres , parce que l'ignorance , les incendies & les événemens bizarres ont anéanti ou vendu à la rame , comme chose inutile , plusieurs productions précieuses.

Dans quatre cens ans tous nos livres seront dissous par la main du tems , excepté ceux qu'on aura réimprimés. O ! mon livre ! échapperez-vous à cette lime terrible ? lui opposerez-vous un front d'airain ou de diamant , tel que les ouvrages vivaces des quarante immortels ?

Enfans.

LES enfans à Paris sont fort jolis jusqu'à l'âge de sept à huit ans. Comme ils sont élevés au milieu d'une foule nombreuse d'individus , ils contractent de bonne heure un air d'aisance ; ils n'ont pas l'air niais ; ils ne sont ni trop étonnés des usages de la vie , ni du tracas de la ville : un petit air d'assurance dit qu'ils sont nés dans la capitale & déjà façonnés à son grand mouvement ; ils n'ont aucun effroi de ce qui se passe autour d'eux. Mis proprement , en général , d'une manière simple & aisée , ils doivent la liberté de leurs habillemens aux écrits de J. J. Rousseau.

On doit veiller les enfans : la brutalité de certains hommes s'exerce sur les petites filles. Un médecin connu m'a assuré qu'il guérissoit du mal vénérien plusieurs petites filles de trois , quatre , cinq à six ans.

On ne conçoit guère , dans une petite ville de province qu'un enfant puisse se perdre ; & cela n'est pas trop rare dans nos promenades. Je vois aux Tuileries une jeune femme éplorée ;
elle

elle erre , les cheveux épars , le mouchoir à la main ; ses joues sont sillonnées de larmes ; elle demande son fils. Elle court après tous les enfans qui lui offrent l'apparence de sa taille ou de son habillement. L'enfant ne se trouve point ; il est hors du jardin , à deux cents pas de sa mere , balbutiant dans un coin un nom que personne ne connoît.

Il y a eu un dépôt nouvellement & sagement établi rue de Seve , mais l'entreprise n'a point réussi. La mere qui perd son enfant est dans les angoisses les plus pénibles ; elle interroge , & on lui répond vaguement sans pouvoir la calmer. Quelquefois l'enfant dispaçoit pour jamais dans cette immense population , où tous les citoyens sont étrangers l'un à l'autre , & où mille lueurs contraires ne servent qu'à détourner de la route véritable.

Point de doute qu'il n'y ait des scélérats qui font métier d'enlever des enfans ; & ce qui le prouve , c'est que ces enfans perdus sont presque toujours des petites filles. On en compte huit à neuf qui ont disparu depuis un an sans laisser aucunes traces. Il n'y a point d'assez grand châtiment pour punir un pareil délit. Je vois tous les cœurs maternels s'alarmer & frémir de cette seule image.

Les enfans perdus sont conduits d'abord chez un Commissaire. Le second jour on les mene à l'hôtel de la Police , où ils restent exposés. Le quatrieme on les transfere aux Enfans-trouvés , s'ils ont moins de trois ans ; les autres plus âgés sont envoyés à *la Pitié* , hôpital hideux sous plus d'un rapport. Ils sont enregistrés du jour qu'ils entrent , avec un nom & une marque. Mais bientôt leurs propres parens ne les recon-

noïtroient même plus , tant la misere & l'abandon auront défiguré leurs traits.

Des parens infortunés abandonnent quelquefois & perdent volontairement leurs enfans ; ne pouvant plus les nourrir ; ils se flattent qu'une pitié généreuse & particuliere leur donnera le pere qu'ils ont perdu. C'est une espérance trompeuse & qui devient même homicide. Les enfans abandonnés sont mis à l'hôpital ; mais si les parens veulent sentir des remords , qu'ils aillent visiter leurs enfans. Il n'y a point de misere qui approche de celle qui les environne ; il faudroit créer un mot au-delà de celui d'indigence , pour peindre ce qu'on ose encore appeller charité. O cruels ! effacez du moins du frontispice de cet hôpital le mot *pitié*.

Un enfant muet se perd à la foire de Guibray en Normandie ; on le recueille , on l'amene à Paris : tout-à-coup l'imagination le transforme en un Indien, fils d'un Monarque puissant & lointain. Des comédiens, qui songent que cela peut fournir un sujet dramatique , lui font une pension ; on explique ses gestes , on interprete son accent , comme celui d'une langue antique & inconnue. Des dissertations savantes sont lues publiquement ; elles hésitent entre les îles les plus fortunées des Indes orientales , pour placer le trône du jeune inconnu. Mais voici qu'une paysanne normande arrive à Paris , reconnoît & embrasse le prince son fils , qu'elle ramene gouverner les vaches du Cotentin.

Il y a quarante ans qu'il se répandit tout-à-coup un bruit étrange & non moins extravagant , qu'un Prince & des Princesses vouloient se faire un bain de sang d'enfans pour purifier leur sang aduste , & qu'à cet effet on prenoit

par-tout les petits enfans. Une terreur de cette nature agit d'autant plus vivement sur les esprits, qu'elle est destituée de fondement. Les imaginations s'échauffèrent, & le peuple soulevé fit le siège de l'hôtel du Lieutenant de la Police : il fit en même tems la chasse aux exempts & aux habits rouges. Un d'eux fut saisi & assommé de coups. Comme il demandoit un confesseur, une femme du peuple prit un pavé, en criant l'œil en feu : *Ah ! je le crois bien vraiment ; tu voudrois te confesser pour aller en paradis ? Non , non , point de confession : il faut que tu ailles droit en enfer ;* & elle lui cassa la tête.

Les femmes se sont signalées dans les séditions parisiennes : mais il faut d'abord que la halle y soit intéressée, sans quoi elles demeurent calmes. Elles n'ont sonné mot dans les petites émeutes populaires relatives au Parlement ; il ne s'agissoit ni de denrées, ni de disette de bois, ni d'enfans enlevés.

Il faut étudier le génie de la populace, pour avoir une parfaite connoissance de Paris. Tant que le pain de Gonesse ne manquera pas (comme on le disoit il y a plus de cent quarante ans, du tems de la Fronde), la commotion ne sera point générale ; mais si le pain de Gonesse venoit à manquer dans deux marchés de suite, le soulèvement seroit universel ; & il est impossible de calculer à quoi se porteroit cette grande multitude, réduite aux abois, quand il faudroit se délivrer de la famine, elle & ses enfans.



Cabinet du Roi.

ON y voit le squelette de l'éléphant, confondu avec celui de la baleine ; & dans un frêle bâtiment , on retrouve ce qui est épars dans les quatre coins du monde ; mais quand je sors de ce magnifique cabinet , j'ai toujours un mal de tête ; pourquoi ? c'est que la multitude des objets a fatigué mon attention. Rien ne me paroît plus défordonné , que cet assemblage savant , fait pour être dispersé sur la surface de la terre. Toutes ces différentes especes qui se touchent & qui ne sont pas créées pour se toucher , réunies en un seul point , forment une dissonnance en mon cerveau , & me donnent une sensation pénible. Cet ordre symétrique , ouvrage momentané de la main de l'homme , a quelque chose de factice & de bizarre qui blesse mon sens moral & intime. Ce n'est point là l'ordre dont j'ai l'image en moi. Enfin rien ne trouble tant ma tête & ne bouleverse plus mon instinct , que l'aspect des curiosités entassées au *Cabinet du Roi*. Ces animaux , qui peuplent les quatre élémens , non , je n'aime point à les voir rapprochés & confondus. Les quadrupèdes , les reptiles & les poissons , je ne puis les considérer côte à côte dans la même salle ; ainsi que je ne puis apprendre tout-à-la-fois la Botanique , la Chimie , l'Anatomie , l'Histoire naturelle , que quatre professeurs y enseignent , dans quatre cours annuels ; la science m'écrase. J'y vois trop ma faiblesse & mon impuissance : sortons , car on me propose encore de voir un amas de pierres précieuses ; &

comme on se dispute ces brillans , & que l'on commet des crimes pour les posséder , je ne veux point porter la vue sur ces riches , coupables & inutiles tiroirs. Puisse le soleil leur retirer ses rayons. Sortons.

La statue de feu M. de Buffon est placée sur l'escalier avec des vers latins, qu'il n'auroit pas osé traduire. Ainsi l'orgueil ne dispense point encore l'homme des pièges de la vanité. Le premier caractère d'un vrai Physicien seroit la modestie , parce qu'il doit être pénétré le premier de l'immensité de la nature , & du respect avec lequel on doit aborder les études de ses plans divers.

La collection d'oiseaux conservés en plumes , dont les graces & les couleurs que la Nature s'est plu à prodiguer sur leurs robes , ne sont pas effacées, est ce qui frappe le plus en entrant. C'est-là que la pourpre , l'azur , l'iris , & tous les brillans du Potosé & de Golconde , se trouvent réunis & nuancés par une main suprême que l'art ne peut jamais imiter.

M. de Réaumur est le premier à qui l'on doit l'idée de conserver des oiseaux en plumes ; mais sa maniere ne pouvoit ni leur laisser de la fraîcheur , ni de la grace ; M. de Mauduit , médecin , a employé depuis des moyens bien préférables ; aussi son cabinet , le plus complet qui soit dans Paris , par la maniere classique dont ses oiseaux sont distribués , est-il à l'abri de tous les insectes destructeurs qui affligent tous les cabinets ; mais il n'a pas trouvé une préparation propre à les conserver , quand ils tomberont en d'autres mains que celles qui veillent à écarter l'ennemi.

Tous les oiseaux des cabinets en général ;

sont perchés sur des bâtons dans de froides attitudes. Une dame (1) a su tout-à-la-fois les conserver & les animer ; elle a trouvé le secret de les préserver à jamais de tout insecte. Ces oiseaux font briller les belles couleurs dont la Nature s'est plu à parer ses enfans ailés. Son génie leur a imprimé ensuite la vie ; elle a composé des idylles charmantes en ce genre. Les colombes, quoiqu'inanimées, semblent encore respirer le feu & la grace de l'amour.

On pourroit , en acquérant le secret conservateur de cette dame , & suivant ses idées riantes , former des tableaux animés & diversifiés de ces familles d'oiseaux. On pourroit enfin rendre la vie à ce peuple aérien , qui reporte toujours à l'imagination des idées douces & des souvenirs agréables. Il semble que la vue des oiseaux , qui ont peuplé les bosquets , devienne une source féconde de sentimens délicats. C'est ce qui frappe le plus dans un cabinet d'Histoire naturelle. L'œil se porte tout de suite sur leurs ailes éployées , & l'on ne peut ôtrer dans le séjour muet & inanimé de leur repos , sans croire entendre leur ramage.

Si le règne végétal & le règne animal , si les volatils , les papillons & les singes ont troublé ma tête , si cette nomenclature effrayante m'ébourdit & me stupéfie , je descends , je me promène avec délectation dans le jardin du Roi , le plus champêtre , le plus varié , & le plus pittoresque qui soit à Paris : j'admire les belles vues du haut du monticule nommé *labyrinthe* ; je salue le cèdre du Liban , les vieux palmiers en éventails , les deux cierges du Pérou , les plantes

(1) Madame de Montreuil,

exotiques. Je ne connois pas de promenade plus délicieuse; trop de fer la dépare sans doute, & ces grilles donnent une idée de clôture qui interrompt la magie du lieu.

C'est un goût bien déplorable que celui qui multiplie ces grilles sans nécessité; quand elles sont à hauteur d'appui on leur donne des pointes hérissées & cruellement offensives. C'est un artichaut de fer pointu, qui blesse, déchire l'enfant qui y porte sa main innocente; & celui qui fait un faux pas se perce le flanc en tombant de côté. Oh ! que de craintes on épargneroit aux tendres mères en supprimant les dangers de ces grilles.

Ces pointes menaçantes règnent le long des boulevards, & environnent les plus petits gazons. C'est l'enseigne neuve, l'enseigne repoussante & cruelle du vil & barbare égoïsme; on la trouve par-tout; elle est comme inséparable des portes & des jardins de l'opulence.

C'est en sortant du jardin royal des plantes, qu'on trouve à droite le beau boulevard du midi, qui commence en face de l'Arsenal au levant de la ville, & qui se termine au quinconce des Invalides, au bord de la Seine & au couchant de la capitale. Si cette promenade est moins fréquentée que celle du nord, elle n'en est pas moins agréable. C'est que la population de Paris l'emporte de beaucoup du côté du nord, & que son boulevard est renfermé pour ainsi dire dans la ville, deux vastes fauxbourgs étant encore au-delà.

Un pont doit être jetté au bout du Jardin royal des plantes. Alors le fauxbourg S. Antoine sera uni à cette belle partie de la ville qui

doit son agrandissement & ses embellissemens nouveaux aux soins de M. de Buffon (1).

Le pont de Louis XVI, que l'on bâtit actuellement, sur pilotis, joindra bientôt les deux boulevards ; de sorte que dans une promenade toujours ombragée d'arbres, on pourra faire le tour de l'immense cité. Où trouver une pareille magnificence ?

Para - tonnerres.

COMMENT ne sent-on pas un ridicule caché sous cette pompeuse expression ? Comment les Physiciens sont-ils venus à bout de nous mystifier à un tel point ? S'ils ne veulent que calmer notre imagination craintive, il faut leur pardonner : mais il paroît qu'ils ont voulu nous persuader sérieusement qu'avec leurs aiguilles ils écarteroient le tonnerre ; voilà donc les Physiciens d'abord liés d'intérêts avec les ouvriers, maçons, ferruriers, gens à marteaux, &c. ; car il en coûte assez cher pour placer sur les hôtels ces para-tonnerres qui doivent soutirer la foudre : cette liaison, pour qui connoît le siècle & les hommes, est d'abord suspecte ; on a fait métier & abus de ces barres électriques, & c'est en les employant que les riches du siècle ont réfléchi qu'il y avoit un dieu tonnante. Mais pourquoi la Physique a-t-elle ôté aux pervers

(1) Voici l'épithaphe de M. de Buffon, mort cette année 1788 :

Buffon, par ses écrits, régnoit sur ses rivaux ;
Le grand Peintre n'est plus, nous voilà tous égaux ;

opulens une crainte salutaire ? Ne croient-ils pas à présent que leur tête coupable est à l'abri des traits de la foudre ? Non , mauvais riches , non , elle ne l'est pas ; ces barres électriques qui surmontent les maisons , ne servent à rien qu'à donner de l'argent aux physiciens & aux maçons , & qu'à crever les balons aériens dont en revanche je ne serois pas fâché qu'on pût tirer quelque parti.

Si ces para-tonnerres produisoient l'effet à demi-furnaturel que vous avez la complaisante crédulité d'en attendre , faites en donc placer aussi sur l'impériale de vos voitures , & jusques sur vos chapeaux mâles & femelles , car enfin vous n'êtes pas toujours remparés dans ces hôtels respectés par la foudre , & interdits à ses coups ; & elle pourroit souvent vous prendre au dépourvu.

C'est une puérilité de vouloir détourner le feu du tonnerre avec ces aiguilles droites ou en croix ; c'est comme si l'on vouloit épuiser l'Océan avec des tuyaux capillaires , & je ne doute point qu'on ne range bientôt cette extravagance parmi les plus fortes de ce siècle ; mais les grands coupables des villes ne veulent pas être foudroyés ; ils pensent avoir fait un pacte avec le ciel vengeur *pardevant le notaire Bertholon & son confrere*. Physiciens , vous n'êtes pas des moralistes. Laissez , laissez tous ces méchans dans leurs hôtels craindre la foudre & le tonnerre. Jamais l'ame innocente & pure n'ira s'armer contre les coups du ciel avec une barre électrique.

La présomption dans l'homme est justement ce qui révèle sa faiblesse & sa misere ; arrêter le tonnerre ! ah ! si nous étions plus avancés dans la connoissance de la Physique , nous saurions auparavant ce que c'est que la fièvre , la pulmo

nie , le vice cancéreux , & nous aurions appris à guérir du moins le quart de nos maladies.

Dieux de boue , qu'attend le cercueil de plomb , mettez bas vos para-tonnerres , & donnez-en l'argent aux pauvres ; car c'est la charité qui sollicite la miséricorde divine : les para-tonnerres audacieux décelent votre peur , révèlent les secrets de votre conscience ; & bientôt l'on diroit , *ici l'on craint ; ici le crime habite* ; & cette foudre , que vous voulez détourner , qu'en ferez-vous ? Sans doute votre intention est de la renvoyer charitablement sur la tête de votre voisin.

O que de travaux futiles ! Quel misérable emploi de tant de bras humains , lorsque l'économie rurale & domestique en est presque dépossédée !

Mettre mon potager en parterre , dit un homme sensé à sa femme qui vouloit des fleurs , & *que mettrai-je donc dans ma soupe ... ? des tulipes ?* Ainsi l'honnête bourgeois n'imitera point à Paris le ridicule extravagant des riches ; & au lieu d'un para-tonnerre sur son toit , il mettra dans sa cave un tonneau de vin , bien autrement consolant , & bien plus habile pour bannir les alarmes , & faire régner la gaieté que cette chétive broche , tournée contre le ciel , avec laquelle on prétend maîtriser la foudre & tenir en arrêt le bras vengeur du Dieu qui tonne. O extravagance ! ô pusillanimité !

Depuis quarante ans je n'ai pas vu un seul homme tué par la foudre dans une ville peuplée de huit cens mille âmes ; accoutumé à contempler avec admiration ces grands phénomènes de la Nature , je les regarde , non comme l'arrivée de l'Ange exterminateur , mais comme le précurseur de l'abondance qui vient fertiliser la terre au milieu de ce bruit majestueux que l'oreille humaine ne devrait entendre qu'avec reconnaissance.

Blanchisseurs d'Eglise.

DES Italiens sont venus & ont blanchi nos Eglises. Pourquoi blanchir, pourquoi substituer le blanc du plâtre à la place de la teinte des siècles, de cette teinte vénérable qui nous annonçoit, qui dépoſoit que nos ancêtres avoient prié là où nous prions ? Leurs ſoupirs religieux ſembloient encore empreints ſur toutes les pierres de taille de la voûte ; les marches de l'autel étoient uſées ſous les genoux ſuppliants, & voici qu'une enluminure fatigante a détruit le ſombre & l'impoſant de ces demeures obſcures & ſacrées. On n'eſt plus dans un temple où les ombres myſtérieuſes diſpoſent l'ame à ſ'élever ſur les aîles de la méditation, mais dans un ſéjour preſque profane, où tout eſt éclairé.

Comment ! dans notre ſiècle on n'a pas ſenti qu'il ne falloit point blanchir un temple, qu'il ne falloit point trop l'éclairer, & les pontifes, les prêtres, ont appelé ces malheureux Italiens, qui ont dégradé le ſolemnel majeuſueux de nos Eglises, & qui, d'une antique & auguſte religion qui ſe marie aux fondemens de notre hiſtoire, en ont fait pour ainſi dire une jeune & pâle mondaine, ſous les traits de leurs broſſes uniformes & groſſières ; il n'y avoit donc plus perſonne pour ſentir que cette colle blanchâtre ſortie de leur ſeau, perché ſur des échafauds, alloit déshonorer ces voûtes religieuſes, qui avoient reçu, pendant tant de ſiècles, les vœux, les prières, les gémiſſemens & les cantiques d'un peuple de fideles.

Comment le mauvais goût moderne a-t-il gagné juſqu'à l'imagination de ces pontifes, qui ont

oublié que le temps étoit le frère de la religion chrétienne , & qu'il ne falloit jamais séparer cette liaison dans l'esprit des hommes ? Non , jamais on ne priera dans un temple neuf avec autant de ferveur que dans un temple ancien.

Je regarde donc ces barbouilleurs Italiens comme les ennemis de la majesté & de la sainteté de nos églises.

Depuis que l'on a reblanchi avec la même colle l'hôtel royal des Invalides , le dôme paroît d'un jaune sale , & ce monument , le plus auguste de tous ceux qu'a fondés Louis XIV , ne semble plus appartenir au siele qui l'a vu naître ; c'est une espece de plagiat que de rajeunir ainsi les édifices anciens ; c'est rendre incertain le nom de leur fondateur ; c'est transporter sa gloire à un autre ; c'est égarer enfin la reconnoissance publique.

Revendeurs de Livres.

ON lit certainement dix fois plus à Paris qu'on ne lisoit il y a cent ans ; si l'on considère cette multitude de petits Libraires semés dans tous les lieux , qui , retranchés dans des échopes au coin des rues , & quelquefois en plein vent , revendent des livres vieux ou quelques brochures nouvelles qui se succèdent sans interruption.

Si l'on vouloit faire passer un livre nouveau & hardi , il suffiroit peut-être de lui imposer un frontispice marqué d'un millésime ancien ; car on ne fait la guerre qu'aux millésimes nouveaux. Remarquez bien que tous ces livres , qui ont fait tant de bruit il y a vingt-quatre ou trente ans ,

& qui scandalisoient les esprits ombrageux , se vendent aujourd'hui publiquement , & sont tombés au plus vil rabais , preuve certaine de ce que deviendront des livres qui ont aujourd'hui le plus de vogue , uniquement parce qu'ils sont défendus.

Tous ces livres brûlés (qui sentent toujours un peu bon) reparoissent avec le *mandement* qui les a proscrits , & le *requisitoire* qui les a livrés aux flammes , hautes jérémiades de ceux qui jadis ont lancé leur foudre sur ces brochures , lesquelles devoient , selon eux , ébranler les trônes & renverser les autels. On rit du *requisitoire* & du *mandement* ; il en sera de même du grand courroux qu'excite aujourd'hui tel ouvrage sortant de chez l'Imprimeur. Laissez-le vieillir un peu , il se rétablira dans l'innocente circulation des livres qui ne servent qu'à former des bibliothèques , & à faire fleurir le commerce étendu du papier noirci.

Ces détailliers mettent à profit cette sorte de proscription , qui naturalise enfin les livres dont les cendres ont sali les degrés du palais de Thémis. Ils vendent même le livre nouvellement défendu ; mais ils se gardent de l'étaler ; ils vous le présentent derrière les ais de leur échoppe : cette singerie leur vaut quelques fols de plus ; ils gripent donc quelque monnoie çà & là sur toutes les nouveautés possibles , le sacré & le profane. Le diplomatique , la banque , la querelle du déficit , la guerre des Turcs & des Impériaux , la vie des Papes , ou celle des hermites , tout leur est bon ; ils épellent la première page , défigurent le titre en voulant le prononcer , & vendent les œuvres du génie comme on vend un morceau de fromage.

Si c'est le Libraire qui leur confie ces brochures , ils le payent dans l'espérance d'en avoir d'autres la semaine suivante ; mais si c'est l'auteur qui fait les frais de la brochure & qui la débire , alors ils se font une loi de le faire courir des années entières après son paiement , ou même de ne jamais le payer ; c'est un vrai régal pour eux que de le voler , & d'ajouter ensuite que sa brochure ne vaut rien.

Ces détailliers vont aux inventaires , achètent sans les connoître tous les livres qu'on ne lit plus , en secouent la poussière & les étalent. L'acheteur qui passe interrompt sa marche , & avant de se décider , en lit quelques pages ; tel autre entraîné par le goût de la lecture , lit le livre debout , & le liroit jusqu'à la fin , si le vendeur ne le faisoit sortir de son enchantement. Les romans , les voyages & quelques livres de dévotion ; voilà ceux qui sont enlevés de préférence aux autres. Les poésies sont tombées , & la prose en tout genre se vend mieux que les vers , qu'on ne lit plus.

Parmi ces détailliers , placés dans les passages des promenades publiques , se trouvent quelques espions qui servent à deux fins ; à reconnoître les gens signalés , & à dénoncer ceux qui leur apporteroient à vendre quelque brochure illécite , ou bien qui leur demanderoient avec un appétit trop visible , un de ces libelles qui le plus souvent ont des titres imaginaires.

Les boutiques où se vendent les nouveautés littéraires attirent de préférence les auteurs & les curieux amateurs de la littérature ; on en voit des groupes qui restent comme aimantés autour du comptoir ; ils incommodent le marchand qui , pour les faire tenir de bout , a ôté tous les sièges ;

mais ils n'en restent pas moins des heures entières appuyés sur des livres , occupés à parcourir des brochures & à prononcer d'avance sur leur mérite & leur destinée , après en avoir lu seulement quelques lignes. La fureur de juger est si précipitée en eux , qu'ils rendent leurs arrêts sur des ouvrages qui ne paroissent pas encore. Tournez cet aréopage , vous verrez qu'il prend sans cesse le dénigrement pour l'art de la critique. On tient académie chez le libraire ennuyé de tant de paroles , & qui à force d'entendre tant de jugemens opposés , est devenu pyrrhonnien en fait de littérature : c'est le plus sage de la bande.

Concert ambulant.

UN étranger , le lendemain de son arrivée , entend sous ses fenêtres quelques airs exécutés sur la basse & le violon. La curiosité lui fait ouvrir sa croisée qui donne sur la cour : quelle est sa surprise ? il ne voit qu'un homme qui accompagne sur un instrument l'air qu'il joue sur un autre ; & voici comment un seul homme compose l'orchestre adossé contre la muraille. Il tient en main son violon , une basse est étendue devant lui , & par le moyen d'un archet attaché à son pied droit , il en tire une sorte de ronflement continu , qui du moins suit quelquefois la mesure de l'air qu'il joue avec les mains.

Cet étranger , en sortant de chez lui , entend de loin les sons aigres d'un haut-bois ; ces sons s'élèvent du milieu d'une foule de manouvriers & de servantes , & sont marqués par des coups de tambour frappés avec assez de justesse , d'après

le mouvement de l'air : en approchant il ne voit que l'homme qui tient son hautbois à deux mains ; mais sous son manteau renflé par l'extension de ses bras , il a un tambour attaché sur la hanche ; c'est un enfant de six ans , qu'on n'apperçoit pas , qui bat cet instrument à mesure que son pere joue sur le sien.

Plus loin passe un autre musicien ; mais il ne marche point sur ses pieds , car il n'en a plus. Le malheureux est assis les jambes croisées , sur un petit cheval , qu'une jeune fille conduit par la bride , en avançant la main gauche pour recevoir la monnoie qu'on voudra lui jeter des croisées. Le contraste de cet homme qui joue du violon & qui chante , après avoir perdu ses pieds , touche les cœurs ; & la piété filiale de la jeune fille détermine l'aumône incertaine à tomber des fenêtres. Les gros sous de cuivre , très-beaux & mieux frappés que les écus , pleuvent autour du petit cheval , qui semble deviner que sa course doit être lente.

Toute cette musique , que le peuple paye avec la plus vile monnoie , est intolérable pour quiconque a de l'oreille ; mais le Parisien n'a point l'oreille musicale.

Quand les Quinze-vingts étoient réunis en corps de communauté , il y avoit un jour de la semaine où quelques-uns d'entr'eux s'acheminoient à tâtons sous les portes cochères , pour y chanter des cantiques pieux. Leur chant étoit si lamentable , que les laquais avoient ordre de se hâter de leur donner quelques liards pour qu'ils allaient plus loin promener leur pitoyable musique. Elle étoit vraiment crucifiante.

Lorsqu'il y a quelque mécontentement parmi le peuple , la Police fait doubler la musique des
rues ,

rues, & elle se prolonge deux heures plus tard que de coutume. Quand la fermentation s'accroît, alors la musique ambulante ne désespère pas des carrefours; le tambourin résonne du matin au soir; des fusils d'un côté, des clarinettes de l'autre, des soldats montant la garde autour du palais, des chanteurs faisant monter leurs voix jusqu'au sommet des maisons, voilà comme on apaise les esprits, par les plus singuliers contrastes; on r'ouvre les académies de jeux qui avoient été fermées; on concède un peu plus de licence aux filles; on allonge les parades des boulevards, & le peuple qui chante, qui joue librement, qui voit de nouvelles prostituées, oublie les fusils, ne les aperçoit plus, & tout étourdi ne songe qu'à la jouissance du moment.

Croix de S. Louis.

LES Romains récompensent avec des feuillages de chêne ou des couronnes de gazon, & les Romains étoient alors en quelque sorte autant de héros. Nos guerriers sont récompensés par une petite croix d'émail attachée à un ruban. Il est injuste de s'emparer de ce signe d'honneur & d'usurper ainsi la considération qu'il donne; mais la punition est rigoureuse. Quiconque porte la croix de Chevalier de S. Louis, sans en avoir le droit, subit une prison de vingt années. La punition est la même pour celui qui ne feroit que s'emparer du *ruban*.

On ne sauroit trop remettre ces ordonnances sévères sous les yeux de plusieurs étourdis, qui, ne connoissant pas assez les conséquences de cette

folle usurpation, obéissent dans l'ivresse du plaisir à un mouvement d'orgueil ou d'imprudence dont ils ont lieu de gémir long-tems : mais indépendamment de cette punition effrayante, l'homme qui se respecte doit-il mentir à la société, en prenant un titre qui ne lui appartient pas ?

Les Comédiens françois, qui représentent tous les personnages de la terre, prennent bien le cordon bleu, l'ordre de la jarretière : mais la croix d'émail leur est interdite ; ils ne peuvent en orner leur boutonnière, malgré l'exigence du rôle. Ils ont la liberté de figurer un Monarque avec tous ses cordons, & non un Chevalier de Saint Louis : voilà une nuance délicate que le Gouvernement françois a saisie, & il en a plusieurs de cette espèce.

On a donné la croix à des Exempts de Police, ce qui a fait murmurer les Militaires ; mais si un Exempt de Police a rendu des services importants à l'Administration, pourquoi le dispensateur des grâces seroit-il empêché dans la distribution des récompenses ? Purger l'État de ses ennemis intestins, n'est-ce pas le défendre sous une autre dénomination ? Ensuite le mérite personnel de l'Officier n'est-il pas toujours lié à la décoration ? S'il en est inséparable, pourquoi ôter au Gouvernement un moyen de plus pour se concilier des hommes utiles, qui honoreront leurs fonctions, quand le chemin des honneurs ne leur sera pas absolument fermé ? Eh ! plutôt à Dieu que tout ce qui porte le nom d'Officier de Police fût dans le cas de mériter cette croix, & de l'honorer par ses vertus ! A coup sûr le public ne pourroit qu'y gagner.

Jurisdiction Consulaire.

E L L E expédie plus de procès que tous les autres Tribunaux. Elle est extrêmement tumultueuse, parce qu'il y a toujours grande affluence de plaideurs, expliquant leur cause à leurs procureurs, ou plaidant eux-mêmes. Des contestations qui, au parlement & au châtelet, séjourneraient plusieurs années, sont jugées en peu d'heures devant les Juges & Consuls. Leur justice est prompte & loyale. La nuit n'interrompt point leurs fonctions; ils sont encore sur leur siège lorsque le lendemain commence. Leur zèle est infatigable, & leur patience ressemble à leur zèle.

Sans cette juridiction toujours debout, toujours l'oreille ouverte, le commerce seroit livré à l'anarchie. Elle tient lieu des autres tribunaux quand ils sont suspendus au milieu des rixes désastreuses de la Magistrature & de la Cour. Ce tribunal populaire, en soutenant le négoce, sauve les grands désordres.

Il a sur-tout dans son ressort les *lettres de change* & les *billets à ordre*, si multipliés de nos jours. Les Juges & Consuls ont un coup-d'œil exercé pour reconnoître la mauvaise foi & les tortuosités des négocians infideles. Ils sont au fait des détours usités dans certaines professions. Leurs règles sont invariables, parce qu'elles sont fondées sur l'expérience journalière. Au premier coup-d'œil ils voyent si les registres & les écritures d'un commerçant sont dans l'ordre convenable. Comme tous les détails du commerce leur sont familiers, ils ont une logique plus

sûre que celle qui va consulter le droit romain pour terminer un différent entre deux épiciers-droguistes. Des mœurs nouvelles, des objets nouveaux, une vie contentieuse, fondée sur un crédit qui a toujours besoin de se renouveler, voilà ce qui exige, non un code inflexible, mais un code usuel qui soit à une égale distance de la rigueur & de la foiblesse.

Les Juges & Consuls décernent la *prise de corps* pour les lettres de change, *sans distinction de personnes*. Ils accordent des délais pour les *billets à ordre*. Ils se prêtent aux atermoiemens ; ils n'appesantissent point trop le glaive de la loi sur ceux qui sont en faillite. Ils sont enclins aux accommodemens qui revivifient le crédit, & raniment le commerce, si sujet aux orages.

Le parlement casse ordinairement tous ces arrangemens de faillites, quand un créancier inflexible poursuit son débiteur jusqu'à cette Cour suprême, parce que le droit romain le veut ainsi.

Le peuple, & même le petit peuple, environne le tribunal des Juges & Consuls & plaide lui-même sa cause sans le secours des avocats. On diroit des beaux jours de la justice, lorsqu'elle étoit assise sous un chêne ; & non encore surchargée de formes ténébreuses & de babillards inutiles. Si la gravité du tribunal en souffre quelquefois, le fond de l'affaire n'est jamais immolé aux accessoirs. A travers les bisarres expressions & le burlesque de la défense, les Juges suivent le fait, & démêlent les ruses de la friponnerie. Le ton de candeur & de vérité, dans la bouche de l'hypocrisie, ne leur en impose pas plus, que ne les révolte le ton grossier & jureur des hommes emportés ; car il faut souvent avertir

celui qui défend la cause qu'on ne jure point en présence des Juges & Consuls, du portrait du Roi & du Crucifix.

J'ai souvent admiré la patience héroïque des Juges & Consuls, lorsqu'ils interrogent les parties. Entourés des passions turbulentes du petit peuple & de ses criailleries, ils savent écouter, faire sortir l'aveu, réprimander, éclaircir & mêler quelquefois un trait de gaieté analogue à l'esprit du Parisien. Quand l'auditoire a ri, il est plus disposé à la confiance & au respect.

Des procureurs, auxquels on donne les titres d'avocats, plaident jusqu'à soixante-douze causes dans une soirée, à vingt-quatre sols pièce; elles n'en sont pas plus mal exposées pour cela. Quand l'avocat se trouve avoir en main l'exploit de la partie adverse, il ne fait qu'étendre le bras & le passer à son confrère. La multiplicité des affaires, & la confusion des noms, font que quelquefois ils se trouvent chargés du pour & du contre; le moment les éclaire, & le débat alors se partage comme il convient.

Les procureurs, harrassés de fatigues, dorment quelquefois en instruisant l'affaire; mais elle n'en est pas moins bien jugée, parce qu'il y a une triture & une routine qui forcent l'équité. Des singularités plaisantes & des cas vraiment extraordinaires se rencontrent dans les conflits de tant d'intérêts opposés, & l'attention des Juges & des auditeurs se ranime au récit de ces événemens étranges.

Les gens de la campagne ont leurs heures d'audience particulières; autre débat, autre ton, autre style. Les détails n'en seroient pas entendus dans les autres tribunaux; quoique l'objet le plus souvent soit mince, l'attention des Ju

ges est la même. On pacifie ces cultivateurs , on leur abrege un tems précieux ; la propriété d'un *rateau* est éclaircie & jugée comme celle d'une *lettre de change*. Ces gens de la campagne semblent rougir plus que les autres , quand ils sont convaincus de mauvaise foi , en ce qu'ils semblent devoir être plus étrangers à la prévarication.

Sans cette juridiction le petit peuple seroit sans justice. La plus petite réclamation est admise ; car c'est le pauvre qui a le plus de besoin de conserver le peu qu'il a , & qui le défend avec le plus de chaleur. On l'écoute ; on fait plus , on le calme. Les délais & les frais des autres tribunaux n'iroient point à ces petites causes , d'autant plus passionnées , que la plaie de la partie qui souffre , est récente.

Les Juges & Consuls suspendent *la contrainte par corps* , quand le parlement a cessé ses fonctions. Comme il y a toujours appel à ce tribunal supérieur , ces Juges patriotes & indulgens ne veulent point être les incarcérateurs de leurs concitoyens.

Séparation.

Dès qu'un contrat de mariage est signé dans la *coutume de Paris* , les deux époux ne peuvent plus s'avantager ni se rien donner , ni même rien y changer , véussent-ils 100 ans.

Le mariage est indissoluble ; le divorce est défendu par les loix divines & humaines ; mais si deux époux veulent se séparer , ils n'ont qu'à se donner des chiquenaudes devant deux témoins , la justice les sépare à l'instant ; ils ne

peuvent cependant pas se marier à d'autres ; mais ils vivent librement , en attendant que la mort leur ait fait l'amitié de limer cette chaîne maudite que la déraison leur a rendue si pésante. Admirez la sagesse & la profondeur de cette législation qui défend le divorce & admet la séparation ; c'est-à-dire , qui rend deux êtres inutiles à l'Etat , & qui les dévoue au libertinage.

Une femme attaque son mari & obtient la *séparation* pour cause d'impuissance ; mais elle n'aura point un autre mari.

Il y a dans nos loix des peines contre l'adultère ; mais comme il faut des témoins , rarement dans l'espace de trente ans voit-on une femme , dans la chaste capitale , qui ait subi les peines portées par la loi ; il est donc évident que tout ce qu'on a dit sur les maris n'est que pour fournir au style & à l'amusement d'un conte.

Tous les enfans , dont les pères & mères n'ont pas été mariés en face de l'église & par ses ministres , sont déclarés *bâtards* ; ainsi l'on punit les enfans pour la faute de leurs pères , & la loi s'est plu à faire une foule de malheureux & à leur ravir leur existence , comme s'ils n'étoient pas déjà assez à plaindre de ne pouvoir nommer les auteurs de leurs jours.

Le concubinage est défendu par les loix divines & humaines , mais le bon ton l'autorise ; & des évêques , des abbés , des prêtres , des moines , des seigneurs , des magistrats , des marchands , des artisans , &c. , sont *concubins* , & les concubines forment le tiers des femmes de la ville.

Les femmes séparées de leurs maris entrent au couvent. Cette retraite a un air de décence ; mais l'on sort tous les jours de la semaine. Il y

a ensuite le conseil de la femme séparée , & parmi ce conseil il se glisse quelques consoleurs. Toutes ces femmes séparées arrivant de différentes provinces , se trouveront réunies dans une communauté , telle que *S. Chaumont*, rue *S. Denis*. Comme leur situation est la même , elles se racontent mutuellement leur histoire ; & le nom des maris , dans cette sainte maison , sonne plus désagréablement que celui du diable. On ose à peine le prononcer. Ceux qui viennent visiter les belles recluses , n'appellent les maris que les *adversaires*. Tous sont condamnés à ce tribunal féminin , & l'on n'y reçoit avec plaisir que ceux qui ne portent point le joug du sacrement. On s'exalte sur le bonheur des célibataires , on les place au rang des hommes les plus sages.

Les avocats , dont le style est le plus mordant , trouvent à renchérir encore dans leurs diatribes contre le pouvoir marital. Un quart-d'heure d'entretien à *S. Chaumont* , leur en dira plus qu'ils n'en pourroient trouver en eux-mêmes , en imitant les orateurs les plus véhéments. Il est passé en règle dans cette communauté , qu'il n'y a pas un seul mari qui ne soit un tyran , un monstre ; & que ce n'est que l'extrême douceur des femmes qui empêche de faire de toute la ville une communauté d'épouses séparées.

Les visites des consoleurs durent toute la journée ; mais elles finissent cependant à dix heures & demie du soir. Peut-on offrir le modèle d'un plus rare sacrifice & d'une plus grande régularité ? & n'y a-t-il pas-là de quoi attendrir le mari le plus féroce & le plus inhumain ? S'il veut encore faire valoir ses droits après une

année de retraite, s'il se refuse à ce que les consolateurs continuent leurs visites, Néron & Caligula sont des agneaux auprès de lui.

Les Juges, placés entre le mari & la femme, voyant la beauté & les larmes de celle-ci, ne peuvent jamais imaginer qu'elle soit entièrement coupable; & toutes les faveurs de la loi sont insensiblement pour elle.

Dans la communauté de *S. Chaumont*, toutes les femmes séparées se prêtent mutuellement leur conseil, leurs avocats, leurs défenseurs, leurs ruses, leur éloquence : c'est une ligue qui pousse des rameaux de tous côtés. Et le mari, qui croyoit n'être en guerre qu'avec une seule femme, en a trente pour ennemies irréconciliables qui multiplient son portrait, ainsi qu'un verre à facettes multiplie les objets. La voix de la communauté entre dans les canaux les plus imperceptibles, les enfle, & voilà un concert d'invectives & d'accusations qui ne mourra point. Qu'on se sépare, qu'on se réconcilie, il sera déclaré à *S. Chaumont*, & dans les fastes de la communauté, que la femme est un ange & le mari un démon. C'est-là le premier article de foi de la maison.

Jamais oreille de confesseur n'a été plus aguerrie que celles des directrices de cette communauté. Elles savent d'avance tous les délits que peuvent commettre les maris jaloux ou brutaux; aucun ne les étonne. Mais jamais les torts ne sont du côté de la femme; & ce qui le prouve, c'est qu'elle paye une bonne pension, & qu'elle dépense son argent dans la sainte communauté. Or, pour effacer de si grandes douleurs, pour adoucir cette horrible captivité, qui ferme les portes à onze heures du soir, on

joue , on chante , on tient table ; mais tout-à-coup on trouve des pleurs & des sanglots , quand c'est un parent du mari qui se présente , ou pour achever un accommodement , ou pour terminer une séparation ; jamais actrice n'a offert sur la scène des nuances plus vives & plus rapides : la supérieure accompagne , par un silence éloquent , le jeu physionomique de la dame éplorée. Quelquefois la chaise de poste & l'amant viennent terminer brusquement le procès. Trois mois après , les *factums* provinciaux arriveront de cent lieues ; on les verra pleuvoir sur la tête du mari ; on lui redemandera la moitié de sa fortune ; on offrira de rentrer au couvent & de prouver son innocence ; les avocats défenseurs sont tout prêts , & la supérieure aussi , qui condamne indistinctement tous les maris de l'univers , & qui recevrait dans son asyle les Africaines & les Chinoises , ainsi qu'elle reçoit les Flamandes , les Provençales & les Francomtoises.

Bibliothèque universelle des Dames.

LES éditeurs de cette bibliothèque nous promettent tout ce qu'une femme peut & doit savoir , dans des livres qui pourront être contenus en une cassette de dix-huit pouces quarrée. Voilà les limites des connoissances féminines.

Je crois qu'on pourroit les rétrécir encore , & que nos femmes en seroient infiniment plus aimables ; mais alors , où en seroit la souscription , & de quoi vivroient nos galants bibliothécaires ? Laissons-les donc publier leurs savantes instructions , & donner à nos belles dames une légère

encyclopédie entreprise pour elles , & ornée séparément de leur nom ; ce qui a l'air d'une dédicace pour chacune d'elles , puisqu'elles voyent leur nom imprimé à la tête de chaque volume ; & comment ne payeroit-on pas cette jouissance ?

Je recommande sur-tout à nos instituteurs de ne pas oublier de leur enseigner la partie de géographie qui regarde la côte de Malabar , où la veuve chérie se brûle sur le tombeau de son mari ; la Chine , où l'on brise les pieds des femmes pour les rendre mignons ; la Géorgie , la Circassie , la Mingrelie , où la nature déploie après elles toutes ses richesses , & où l'on les mene au marché ; la Turquie , où elles sont esclaves & cessent d'avoir une ame ; la Russie , où les coups sont les preuves les moins équivoques de la tendresse qu'on a pour elles ; & je conseille à nos belles dames , après avoir orné leur esprit de toutes ces brillantes connoissances , de ne pas abandonner Paris pour courir le monde ; car je les préviens en ami vrai , qu'elles ne gagneroient pas au change , fut-ce en Suisse , fut-ce en Allemagne , fut-ce même en Italie : voilà pourquoi Paris fait le patriotisme de la plupart des Françaises.

O bibliothèque de dix-huit pouces en quarré , tu manquois au génie inventeur de notre siècle ! mais il a trouvé enfin cette rare & neuve combinaison dont s'applaudissent les éditeurs & le libraire. Oh ! que les femmes vont être sçavantes !

Je ne fais si cette encyclopédie de dix-huit pouces conviendra à la sensible Angloise , à la nerveuse Allemande , à la brûlante Espagnole ; mais beaucoup de petites créatures , sans énergie , sans force , qui veulent tout apprendre

en courant le monde , la logeront facilement dans leur tête.

Malgré cette bibliothèque universelle , il est toujours permis aux femmes de ne point savoir l'orthographe , mais à condition qu'elles mettront de l'esprit dans leur style ; très-peu y manquent.

Plaintes d'Académiciens.

ILS vous disent que le règne des lettres passe de jour en jour ; que la décadence est totale , & il en est peu d'entr'eux qui ne prennent ces réflexions chagrines pour des vérités incontestables. L'académicien veut dire seulement qu'on ne pense pas assez à lui. Delà ces lamentations qui ne sont que le cri de l'amour-propre , mécontent ou humilié : c'est toujours un gémissement sur *la perte du goût*. Eh ! qui gémit ainsi ? Des hommes qui ne font rien de remarquable , ou des paresseux qui voudroient qu'on honorât encore leur oisive nullité.

Ce qu'il y a de plaisant , c'est que le folliculaire rançant l'acadécien , en dit tout autant de son côté ; cela termine son extrait ou sa page , & comme ces jérémiades littéraires prétent à l'amplification , académiciens & folliculaires ne négligent pas ces moyens qui les conduisent à si peu de frais au bout d'un discours ou d'un extrait.

Le premier venu qui prendra la plume dans le mercure ou dans un journal , appellera *barbouilleur* la majeure partie de ceux qui écrivent , & en traçant ce mot il ne fera aucun retour sur lui-même.

L'académicien & le folliculaire prennent donc absolument le même ton. Je l'ai souvent remarqué. Vous les distinguerez à leurs gémissemens éternels, sur cette prétendue décadence du goût ; ils opposeront éternellement les écrivains antérieurs aux écrivains qui naissent & qui n'ont point encore fourni leur carrière. Vous voyez que les gens de lettres, malgré leur esprit, ressemblent aux autres hommes ; ils se plaignent amèrement de leurs rivaux, pour faire entrevoir qu'ils ont un mérite particulier.

Le style néanmoins est visiblement perfectionné de nos jours. Il s'éloigne enfin du style académique, introduit par d'*Alembert* : ce fût lui qui gâta plusieurs écrivains, notamment mon cher *Thomas*, qui perdit son allure naturelle pour en prendre une forcée. Ce style est sans contredit le plus mauvais de tous. Il est adopté par ceux qui voulurent faire leur cour au *Secrétaire de l'Académie*. Or, c'étoit une singulière prétention que de ne vouloir se faire lire qu'à force de subtilités, de contourner les expressions & d'habiller les pensées les plus communes d'une forme épigrammatique. Enfin, le public fit justice un jour de ce mauvais style, & siffla le Secrétaire. L'esprit de l'art ne vaudra jamais l'esprit de la nature, qui est simple & uni.

Le public siffleroit bien plus haut, s'il étoit témoin du *prononcé* que se permettent tant d'hommes qui n'ont aucune renommée, passé les bornes de leurs journaux, de leurs coteries, de leur salle académique ou de leur lycée. L'homme impartial & franc qui se donne la peine de lire, & qui examine au lieu de fronder, est perpétuellement révolté de ces sentences que dictel'égoïsme le plus vain & le plus ridicule.

Dans une écurie il y a des chevaux de parade, des chevaux courans & des rosses ; il en est de même de l'Académie françoise ; mais parmi les critiques de toute espece , en est-il un seul qui se distingue assez éminemment pour faire adopter ses jugemens ?

Rameau.

J'AI connu dans ma jeunesse le musicien Rameau ; c'étoit un grand homme sec & maigre , qui n'avoit point de ventre , & qui , comme il étoit courbé , se promenoit au palais royal toujours les mains derriere le dos , pour faire son à-plomb ; il avoit un long nez , un menton aigu , des flûtes au lieu de jambes , la voix rauque. Il paroïssoit être de difficile humeur. A l'exemple des poëtes , il déraisonnoit sur son art.

On disoit alors que toute l'harmonie musicale étoit dans sa tête ; j'allois à l'opéra , & les opéra de Rameau (excepté quelques symphonies) m'en nuyoient étrangement. Comme tout le monde disoit que c'étoit le *nec plus ultra* de la musique , je croyois être mort à cet art , & je m'en affligeois intérieurement , lorsque Gluck , Piccini , Sacchini , sont venus interroger au fond de mon ame mes facultés engourdies ou non remuées. Je ne comprenois rien à la grande renommée de Rameau : il m'a semblé depuis que je n'avois pas alors un si grand tort.

J'avois connu son neveu , moitié abbé , moitié laïque , qui vivoit dans les cafés , & qui réduisoit à la mastication tous les prodiges de valeur , toutes les opérations du génie , tous les dévouemens de l'héroïsme , enfin tout ce que l'on faisoit de grand dans le monde. Selon lui , tout cela n'avoit d'autre but

ni d'autre résultat que de placer quelque chose sous la dent.

Il prêchoit cette doctrine avec un geste expressif, & un mouvement de mâchoire très-pittoresque ; & quand on parloit d'un beau poëme , d'une grande action , d'un édit : tout cela , disoit-il , depuis le maréchal de France jusqu'au fayetier , & depuis Voltaire jusqu'à Chabanes ou Chabanon , se fait indubitablement pour avoir de quoi mettre dans la bouche , & accomplir les loix de la mastication.

Un jour , dans la conversation , il me dit : mon oncle musicien est un grand homme , mais mon pere violon étoit un plus grand homme que lui ; vous en allez juger : c'étoit lui qui savoit mettre sous sa dent ! Je vivois dans la maison paternelle avec beaucoup d'insouciance ; car j'ai toujours été fort peu curieux de sentineller l'avenir ; j'avois vingt-deux ans révolus , lorsque mon pere entra dans ma chambre , & me dit : — Combien de tems veux-tu vivre encore ainsi , lâche & fainéant ? il y a deux années que j'attends de tes œuvres ; fais-tu qu'à l'âge de vingt ans j'étois pendu , & que j'avois un état ? — Comme j'étois fort jovial , je répondis à mon pere : — C'est un état que d'être pendu ; mais comment fûtes-vous pendu , & encore mon pere ? — Ecoute , me dit-il , j'étois soldat & maraudeur ; le grand-prévôt me saisit & m'e fit accrocher à un arbre ; une petite pluie empêcha la corde de glisser comme il faut , ou plutôt comme il ne falloit pas ; le bourreau m'avoit laissé ma chemise , parce qu'elle étoit trouée ; des houzards passèrent , ne me prirent pas encore ma chemise , parce qu'elle ne valoit rien , mais d'un coup de sabre ils couperent ma corde , & je tombai sur la terre ;

elle étoit humide : la fraîcheur réveilla mes esprits ; je courus en chemise vers un bourg voisin , j'entrai dans une taverne , & je dis à la femme : ne vous effrayez pas de me voir en chemise , j'ai mon bagage derrière moi : vous saurez.... Je ne vous demande qu'une plume , de l'encre , quatre feuilles de papier , un pain d'un sou & une chopine de vin. Ma chemise trouée disposa sans doute la femme de la taverne à la commisération ; j'écrivis sur les quatre feuilles de papier : *Aujourd'hui grand spectacle donné par le fameux Italien ; les premières places à six sous , & les secondes à trois. Tout le monde entrera en payant.* Je me retranchai derrière une tapisserie , j'empruntai un violon , je coupai ma chemise en morceaux ; j'en fis cinq marionnettes , que j'avois barbouillées avec de l'encre & un peu de mon sang , & me voilà tour-à-tour à faire parler mes marionnettes , à chanter & à jouer du violon derrière ma tapisserie.

J'avois préludé en donnant à mon violon un son extraordinaire. Le spectateur accourut , la salle fut pleine ; l'odeur de la cuisine , qui n'étoit pas éloignée , me donna de nouvelles forces ; la faim , qui jadis inspira Horace , fut inspirer ton pere. Pendant une semaine entière , je donnois deux représentations par jour , & sur l'affiche point de *relâche*. Je sortis de la taverne avec une casaque , trois chemises , des souliers & des bas , & assez d'argent pour gagner la frontière. Un petit enrouement , occasionné par la pendaison , avoit disparu totalement , de sorte que l'étranger admira ma voix sonore. Tu vois que j'étois illustre à vingt ans , & que j'avois un état ; tu en as vingt-deux ; tu as une chemise
neuve

neuve sur le corps; voilà douze francs , sors de chez moi.

Ainsi me congédia mon pere. Vous avouerez qu'il y avoit plus loin de sortir delà que de faire *Dardanus* ou *Castor & Pollux*. Depuis ce tems-là je vois tous les hommes coupant leurs chemises selon leur génie , & jouant des marionnettes en public , le tout pour remplir leur bouche. La mastication , selon moi , est le vrai résultat des choses les plus rares de ce monde. Le neveu de Rameau , plein de sa doctrine , fit des extravagances & écrivit au ministre , pour avoir de quoi mastiquer , comme étant fils & neveu de deux grands hommes. Le S. Florentin qui , comme on fait , avoit un art tout particulier de se débarrasser des gens , le fit enfermer d'un tour de main , comme un fou incommodé , & depuis ce tems je n'en ai point entendu parler.

Ce neveu de Rameau , le jour de ses noces , avoit loué toutes les vieilleses de Paris , à un écu par tête , & ils'avança ainsi au milieu d'elles , tenant son épouse sous le bras : *Vous êtes la vertu* , disoit-il , *mais j'ai voulu qu'elle fût relevée encore par les ombres qui vous environnent.*

Rameau , rendant visite à une belle dame , se leve tout à coup de dessus sa chaise , prend un petit chien qu'elle avoit sur ses genoux , & le jette subitement par la fenêtre d'un troisième étage. La dame épouvantée : -- Eh que faites-vous , Monsieur ! -- *Il a boyé faux* , dit Rameau en se promenant avec l'indignation d'un homme dont l'oreille avoit été déchirée.

Rameau ne put jamais faire entendre à Voltaire une note de musique , & celui-ci ne put jamais lui faire comprendre la beauté d'un de

ses vers ; de sorte qu'en faisant un opéra ensemble , ils en vinrent presqu'aux mains , tout en parlant d'harmonie. L'oreille la plus ingrate à toute musique , fut celle de Voltaire ; il a osé cependant en parler. La peinture n'existoit pas plus pour lui : consolez-vous , vulgaires mortels.

Chaise de Poste.

VOYONS le monde , s'il est possible , avant d'en sortir ; la plus heureuse des inventions est *la chaise de poste*. Je n'ai jamais pu envier aux riches que ce seul avantage.

Grace aux beaux chemins que l'intelligence du Ministère a fait pratiquer dans toute l'étendue du Royaume, coupé comme un damier , le faquin qui a de l'or , incrusté dans sa chaise , escorté de son Jocquet , s'en va légèrement étaler les graces de son individu jusques dans les pays étrangers ; il visite le Hollandois & l'Allemand au milieu de leur brandevin , de leur pipe & de leur tabac , mâchant lugubrement du cochon salé , de la *chou-croute* , du beurre & du fromage : voilà tout ce qu'il observe , & il revient en s'écriant qu'il est mort de faim dans ces pays , parce qu'il n'a pas tâté de vingt mets , tous plus exquis les uns que les autres ; il revient au milieu des plaisirs qui fourmillent dans la capitale , bien résolu à ne la pas quitter.

Pourquoi la chaise de poste appartient-elle plutôt à un faquin qu'à un homme éclairé ? Voyager à pied , c'est voyager comme Thalès & Rousseau ; mais de nos jours cela devient im-

praticable : la chaise de poste s'arrête à volonté & franchit rapidement ce qui ne mérite pas d'être vu ; oh ! qu'il est doux , ratatiné dans un enclos commode , de se rendre observateur , tantôt d'une ville , tantôt d'un village . De tous les états de la vie , celui de voyageur est le plus fécond en plaisirs purs & nouveaux . -- Je suis heureux lorsque je voyage ; ma tête s'illumine , & tous les livres alors me semblent froids & fastidieux .

Le projet de faire voyager commodément & en poste les commerçans & les curieux , qui désireroient se porter d'un endroit du Royaume à un autre , étoit bon , mais ce projet a été gâté par la structure des turgotines , par la négligence & l'avidité du régime . Voilà ce qu'amène un privilège exclusif . Il ne faut point avoir recours , s'il est possible , aux messageries royales ; les plaintes les mieux fondées sont toujours en pure perte .

Le goût a banni des voitures actuelles l'or & l'argent ; il a prononcé plus hautement qu'une loi somptuaire . La peinture & les vernis les décorent seuls ; la main industrieuse du menuisier leur a donné l'élégance , le sellier n'a rien négligé dans les parties en cuir , & par l'invention des ressorts doux , pliants & solides , le serrurier est monté jusqu'au rang des artistes . On a donné au siège des ornemens drapés , frangés ; il est ample , doux , varié en couleur . Le cocher peut dormir sur ce siège , comme sur un lit , en attendant son maître .

Leur commodité est égale à leur magnificence : nous avons adopté les voitures angloises , mais nous avons su les recréer ; les nôtres sont beaucoup plus légères , & au lieu de ces grandes berlines lourdes & pesantes , qui sembloient faites

pour rouler toute une pension , nous avons des voitures agréablement coupées pour l'œil , & d'une solidité égale à leur légèreté.

La caisse est montée très-haut , & le siège pour le cocher est encore plus élevé. Le conducteur se trouve au niveau de l'entre-sol des maisons ; tant pis pour lui s'il n'a pas fait son testament ou son apprentissage sous un maître habile qui lui ait enseigné à se tenir ferme sur ce haut siège. A la première apparition de ces voitures , nous tremblâmes pour le cocher , & nous craignons qu'au moindre choc il ne fût , par la loi de la force centrifuge , lancé par terre à vingt pieds de sa voiture ; mais soit que l'élévation fasse disparaître le péril , soit que les cochers soient plus fermes & plus habiles , ils perdent moins la tête , quoique la leur approche visiblement de la hauteur des lanternes publiques , dites réverbères.

On a proscrit , autant qu'on l'a pu , ces maudites voitures , tellement serrées , qu'elles jetoient un bruit de ferraille très-monotone & très-mauvaise : c'étoit une bifarrerie révoltante ; l'oreille étoit fatiguée par ces sons désagréables & importuns : aujourd'hui l'on n'entend plus que le roulement inévitable. Si l'on pouvoit proscrire absolument toutes les glaces , dont les inconvéniens sont si dangereux , pour laisser les portières tout en bois , j'applaudirois à cette heureuse réforme : je donnerois aussi ma voix pour que les marche-pieds , qui se replient & se referment en-dedans , n'eussent plus lieu. L'impatience ne s'en accommode guère , & je voudrois que le génie substituât à la place quelque autre invention. Il est nombre de cas où il est plus qu'imprudent de se trouver enfermé , & de dépendre de la prestesse d'un laquais.

Sous le Roi Robert , c'étoit une grande entreprise d'aller à soixante lieues de chez soi. On faisoit son testament , & l'on se disposoit à mourir. On s'atroupoit autour d'un homme qui revenoit de cent cinquante lieues , & cela paroissoit aussi admirable que de notre tems les voyages du Capitaine Cook.

Aujourd'hui l'on délivre des chevaux de poste à toute heure. L'intempérie des saisons n'arrête point les postillons aux culottes de peau étroites , & qui montrent la forme de leurs fesses à toutes les belles dames qui courent la poste : leur bel œil semble ne rien voir , & leur oreille ne point entendre les juremens qui constituent l'éloquence des grands chemins.

On voyage sans nécessité , sans affaires , sur le plus léger prétexte. Le royaume est percé en tout sens , & ces belles routes , peut-être trop larges en beaucoup d'endroits , & trop peu ménagées , offrant une multitude de points de communication , les correspondances se multiplient de ville à ville , de province à province.

On peut , sans être riche , jouir à-peu-près de tous les plaisirs qui appartiennent à l'opulence ; mais cette sorte d'égalité cesse quand il faut voyager. Une bonne berline angloise , chargée de toutes les choses commodes , qui s'arrête & qui part quand on veut , est bien différente de ces voitures de messageries , où une malle vaut mieux qu'un homme pour les conducteurs , & semble bien plus précieuse.

Quand on a mille louis d'or , la dépense la plus agréable , c'est de voyager trois en poste. On économise près d'un tiers de cette façon : mais se convenir trois parfaitement , ces sortes de rencontres sont rares.

Les chevaux de poste sont incessamment sous la main du Ministère , qui peut les arrêter à la minute : on sent que cette police sage est un frein pour le crime , & que la sûreté de l'Etat peut dépendre quelquefois de cette exacte vigilance.

Répétons le sage conseil de Cicéron à son fils ; c'est de ne jamais trouver ridicule ni répréhensible les usages étrangers , de considérer qu'en général ils tirent leurs sources de la nécessité du climat , du Gouvernement , ou de quelque autre cause inconnue aux voyageurs qui les condamnent.

Ainsi , quand un Parisien se propose ce qu'on appelle le *tour de l'Europe* , il faudroit qu'il eût l'esprit assez formé pour pouvoir recueillir , par ses propres observations , le fruit de ses voyages ; car rien ne rend plus sot , pour le reste de la vie , qu'un voyage prématuré : il fait au moral le tort que le mariage précoce fait au physique.

Un laquais gagna un jour quarante mille écus à la loterie ; il monte chez sa maîtresse & lui dit : — Madame , j'ai de l'argent , je ne suis plus à vous ; je vais satisfaire une envie que j'ai depuis long-temps , celle de voyager. — Toi , mon pauvre garçon ! — Oui , madame ; il faut que je voie l'Italie , la Hollande & l'Angleterre dont je vous ai tant entendu parler. — Mais , mon cher , tu es fou ; place ton argent en rente viagère comme font les gens sensés , & vis tranquillement. — Non , madame , je crains qu'on ne me fasse banqueroute ; il faut que je voyage & que je m'instruise.

Le laquais prend un valet de chambre , un cuisinier , trois domestiques ; & sachant com-

ment on servoit les autres, il n'étoit pas mal servi.

Il fait ses voyages , & laisse presque tout son argent sur les routes. Il se trouve à son retour à Bologne sur mer ; là il compte ses finances dans une hôtellerie ; & voyant qu'il n'a plus que cent louis d'or , il appelle l'aubergiste , & lui dit : *mettez à ma table six couverts de plus.*

Il s'assied. Ses gens l'environnoient assez étonnés. Faites monter mon cuisinier , dit-il. Le cuisinier monte. Alors il hausse la parole , & leur dit : mes amis , mettez-vous à table avec moi : voici vos gages ; cherchez une condition , & si vous en trouvez une bonne pour moi , vous me ferez plaisir de me l'indiquer. Mon rôle est fini avec mon argent. J'étois un valet ; je le redeviens , il n'y a point de mal à cela. J'ai voyagé comme auroit fait le fils d'un financier. Je suis content ; & je parlerai présentement des pays étrangers tout aussi-bien que ceux qui narrent à table leurs voyages.

Ecuffon.

ENSEIGNE de cuivre représentant trois fleurs-de-lys que les notaires ou faiseurs d'actes placent à leurs portes au milieu de leurs grilles. On se plaint généralement aujourd'hui de leur précipitation & de leur étourderie : si les actes qu'ils font payer bien cher étoient bons & bien faits , ils pourroient dire à ceux qui se plaignent , *on vous en donne pour votre argent ;* mais non , tel acte coûte mille écus , & il ne vaut rien ; il en résulte des procès.

C'est un métier fort lucratif , car on est très-

empressé à l'embrasser : les boutiquiers & artisans jettent leurs enfans , dès l'âge de quinze ans , dans ces études-là ; ces jeunes gens attendent dix-huit à vingt années , & lorsqu'ils sont enfin maîtres-clercs , delà à la charge il n'y a qu'un pas.

Le notaire cede, c'est-à-dire, vend, le plus cher qu'il peut, le fonds de sa boutique, montrant en perspective à son successeur, les *directions tant nées qu'à naître* ; car voilà le plus beau fleuron de leurs couronnes : plus un notaire a de *directions*, plutôt il est riche. Le notaire vétéran se borne alors à faire ce qu'on nomme *des affaires*.

La charge des notaires est d'une cherté effroyable ; elle passe cent mille écus : il est évident qu'on ne donne point une pareille somme pour des profits modérés ; aussi plusieurs notaires ne sont plus au vrai que des marchands d'argent, des courtiers, des entremetteurs : quelques-uns se sont rendus coupables de délits qui intéressent l'ordre public, comme de grater les actes, de faire des minutes antidatées, &c.

Les actes sont certainement les objets les plus importans de la société. La certitude de la propriété, la jouissance paisible, en un mot le bonheur de la vie des propriétaires dépendent d'un mot souvent mal placé, ou mal-à-propos introduit dans un acte.

Le bavardage, le galimathias, les amphibologies sont la source de mille procès, & font gagner les procureurs, camarades des notaires, pourvu toutefois que ceux-là amènent dans leur boutique de fortes *directions*. Le notaire fait les faire durer, & sa fortune est faite ; celui qui fait se lier avec les procureurs les plus diaboliques,

métamorphose bientôt ses sabots & sa besace en quarante , cinquante , ou même quatre-vingt dix mille livres de rente ; & alors il passe à un autre sa charge lucrative , & dont le prix s'accroît de jour en jour.

Les notaires en défaut ne font plus de voyage en Hollande ; ils se brûlent la cervelle dans leur lit , ou se coupent le col au haut d'une gouttière. On se souvient du notaire Deshayes condamné à être pendu , mais qui s'escamota de manière qu'on ne pendit qu'un mannequin.

Les charges de notaire passent cent mille écus , comme je l'ai dit ; ainsi , quand trois notaires sont assemblés , ils forment un million. Au bout de sept à huit années *ils ont fait leurs orges* , suivant l'expression du peuple ; c'est-à-dire , qu'ils se retirent avec une fortune opulente , & ils sont encore imberbes ; ce que c'est que de fraterniser si bien avec l'agiotage moderne.

Quelle joie pour le notaire qui ne veut pour gendres que des notaires , qui marie ses quatre filles à des notaires , qui veut que son fils , que son neveu soient notaires ! il voit un million & demi à sa table rien qu'en tabellionage.

Comment ces charges ont-elles plus que triplé en moins de vingt années ? Les gains sont donc considérables ? Et voilà cent treize individus , qui , l'un portant l'autre , doivent prélever sur le public une assez jolie somme ! Cent treize notaires avec des charges de cent mille écus , & qui passent rapidement de main en main ! O pauvre peuple , c'est toi qui supporte le contre-coup de toutes ces charges !



Emprunteur.

TEL emprunte comme un gouvernement tant qu'on veut lui donner , laissant à l'avenir & au vague des événemens le jour où il rendra ; il endort ceux à qui il parle , leur fait des promesses illusoires , & se rabat à la moindre somme , quand il lit sur le visage de l'intercédé quelque nuage contraire.

Suivez-le ; il court tout le matin , il entre dans vingt maisons ; il en a trouvé quatorze d'inexorables , mais six lui ont donné. Cet emprunteur a un ton de voix gémissant ; il se lamente sans cesse , se plaint de la dureté des hommes , & soutient qu'il n'y a plus d'humanité ni de vertu sur terre que dans le cœur de la dupe , qui lui rend un louis d'or ; car après en avoir demandé dix , il se contente de vingt-quatre livres.

Il baisse subitement ses prétentions , quand on défend courageusement sa bourse , & au milieu de sa rhétorique plaintive & de sa morale misanthropique , il ne vous taxe qu'à un petit écu. Cet emprunteur doit ainsi cinquante mille francs en petits écus & en pieces de douze sous ; c'est un mendiant souple & hardi dont le front ne rougit point , & qui , aguerri à ces demandes journalieres , obtient par des phrases importunes , & par une déclamation mensongere , ce qu'on devoit lui refuser sans miséricorde.

Ce vil métier ne peut s'exercer qu'à Paris , parce que c'est dans cette seule ville qu'un comédien de cette espece a la facilité de répéter cent fois son rôle sans être démasqué d'abord , soit en changeant de maison , soit en haraguant les per-

sonnes selon leur caractère : il associe sa femme à cet emploi ambigu ; celle-ci larmoye chez le marchand d'étoffe pour six aunes de taffetas , tandis que le mari jérémise chez l'horloger ; car quand on veut prêter une montre à ce lamentateur , il l'accepte sans difficulté , & la porte soudain au mont de piété.

Il faut qu'il ait un talisman en poche. Vous lui entendrez répéter les mêmes paroles ; elles lui réussissent par-tout, & presque toujours. Ecoutez-bien il ne lui faut plus qu'un léger secours pour sortir d'embarras ; ses meubles sont saisis , les huissiers environnent sa maison ; mais ses meubles , comme s'ils étoient gardés par des fées ou par des génies invisibles , ne s'enlèvent point , malgré toutes les sentences qui ont plusieurs années de dates , & les *référé*s , qui tous échouent.

Comment arrête-t-il d'une main la horde des huissiers , en tendant l'autre incessamment à tous ceux qu'il rencontre ? Oh ! c'est qu'il ressemble à un autre emprunteur qui doit beaucoup , & à qui l'on prête toujours. Tous deux semblent infaisissables , tous deux annoncent l'ordre prochain , & augmentent leur dettes ; tous deux persuadent qu'ils vont être bientôt dans la situation la plus brillante , & ils empirent ; tous deux trouvent de l'argent avec de belles paroles ; tous deux enfin attendent le jugement dernier pour liquider leurs affaires ; ce sera en effet le jour où ils satisferont leurs créanciers.



Pourtraire.

QUAND vous débarquez à Canton, un Chinois vient vous regarder fixement, & vous dit, je vous rapporterai votre portrait demain : sa mémoire forte saisit tous vos traits ; elle vous a peint & vous êtes ressemblant. Ces peintres ne sont pas quinze fois six heures à vous examiner, à vous ennuyer ; ils ne vous tiennent pas dans une attitude gênante, qui vous moleste & qui vous endort. Voilà une manière de peindre très-heureuse.

Qu'elle seroit commode, aujourd'hui que tout le monde se fait pourtraire & graver, qui pis est ! Point d'avocat qui ne se fasse peindre modestement en Cicéron ; point d'auteur qui ne veuille que son air de tête représente Apollon ; point de prince sur-tout qui n'exige dans son portrait, non-seulement la majesté, la dignité, mais quelque chose, s'il étoit possible, au-dessus de l'humain.

Un graveur, homme d'esprit, & qui faisoit commerce d'estampes, vendoit les princes pendant leur vie, & les auteurs après leur mort. Il disoit d'une planche gravée : *il faut se dépêcher de tirer, car le prince ne vivra pas long-temps.*

Si vous voulez avoir une collection curieuse, allez chez M. Pujos. Là, vous trouverez une foule de têtes d'auteurs, mais très-peu de spirituelles ; vous y trouverez Montesquieu sans décoration, & M. Blin avec un *cordons bleu*. M. Pujos a voulu transmettre au siècle suivant toutes les physionomies de ceux qui ont manié la plume ; elles sont d'une rare ressemblance ; mais comme

le disoit fort bien une femme célèbre , *le défaut des gens d'esprit c'est de manquer d'esprit*. Le talent est tout autre chose : plus un homme a de talent , moins il a d'esprit en général.

Tous ces portraits sont paisiblement entassés les uns sur les autres , reposent fraternellement dans le même carton , tandis que les originaux , en proie à la rivalité , se fuyent , s'évitent , & tourmentés par les accès de l'amour-propre , se livrent les combats qu'inspire le fol amour d'une fausse gloire.

Il y a en Europe cent-trente-six millions d'hommes , & dans ce nombre sont au plus trois cents cinquante penseurs qui s'occupent du bonheur de l'espèce : on diroit que les gens de lettres abondent à Paris ; plusieurs il est vrai usurpent ce titre , mais de fait il n'y a pas vingt-cinq écrivains dans la capitale qui suivent la carrière littéraire habituellement : la carrière n'est battue que par un très-petit nombre d'auteurs ; je parle de ceux qui alimentent le public de productions suivies , utiles ou intéressantes ; car on n'est pas auteur pour avoir fait , dans le cours de sa vie , un madrigal ou une tragédie , un logogriphe ou une nouvelle historique , ou pour avoir traduit un roman ; car on fait un traducteur en six semaines. La paresse saisit ceux qui ont obtenu quelque chose , & ils décorent leur nullité ou leur sécheresse des mots du renard de la fable.

On peut faire honneur à ces gens de lettres peu nombreux , de plusieurs améliorations récentes , & qui en préparent d'autres plus importantes. C'est à la suite des bons principes que naissent les idées génératrices faites pour s'emparer des têtes saines & des cœurs droits ; & il y en a par-tout , ainsi que l'ont prouvé les assemblées provinciales.

Assemblée provinciale.

L'ASSEMBLÉE PROVINCIALE de l'Île de France s'est tenue à Melun. Les séances ont donné de bons mémoires , & c'est une époque heureuse que celle qui a enfin réuni les lumières de plusieurs têtes dispersées. Nous sommes plus riches que nous ne comptons en hommes véritablement instruits & en généreux citoyens. On a vu des personnes d'un rang distingué offrir ce patriotisme populaire , qui sembloit être le partage de la classe souffrante & mitoyenne. On a entendu des nobles plaider la cause des roturiers ; on a vu des connoissances politiques dans des personnes qui jadis dédaignoient ces matières importantes. Enfin , des études graves ont succédé à ce ton de frivolité qu'on s'obstinoit à prendre pour le ton national. Ces nouvelles idées préparent les plus heureux changemens , & les générations suivantes béniront le jour où la communication des vues politiques s'est établie solennellement.

L'Agriculture n'a jamais perdu sa noblesse ; mais il étoit tems de démontrer aux êtres nuls qu'on peut être agriculteur & gentilhomme ; & que c'est à ceux qui possèdent les terres à les couvrir de cette industrie qui honore la nature humaine , industrie particulière que le paysan , dans son indigence , avoit pu soupçonner sans doute ; mais non déployer à son gré : on ne disputera point à la noblesse sa prééminence , lorsque dans ses divers domaines elle aura rendu la terre florissante & superbe.

Ce genre de gloire , qui l'assimilera aux anciens

patriarches , aux Rois grecs célébrés par Homere , & à ces fiers Romains qui jetterent les fondemens de la conquête de l'univers , vaudra bien la stérile gloriole à laquelle se sont condamnés nos nobles de traîner une épée dans une triste garnison , de jouer aux cartes , & de mener des femmes au spectacle.

Heures des repas.

LES paveurs , les maçons , les tailleurs de pierres , dinent toujours à neuf heures du matin. Louis XIV dînoit à midi , comme on fait encore dans les collèges & dans les provinces. Il y a trente ans on se mettoit à table à une heure ; aujourd'hui on ne dine qu'à trois heures & demie. Jadis on mangeoit deux par deux sur une même assiette , & les amans buvoient dans le même vase ; aujourd'hui chacun a son assiette ; mais la politesse du maître & de la maîtresse du logis consiste à savoir prier leur monde de manière que telle femme se trouve avec son amant. On soupe à onze heures & demie ; on fait des visites à dix heures du soir ; c'est le tems de la société : les femmes veillent & fuyent les rayons du soleil.

Le dormant du quinzieme siecle est remplacé par un plateau immobile , mais ce plateau est favorable ; il dispense de ces plats énormes qu'on appelloit pieces de résistance : des plats légers circulent autour de la table ; on voit donc la décoration du dessert à travers la fumée du potage.

Il y a sur nos tables , pour le dessert , déco-

ration d'été & décoration d'hiver ; au mois de janvier on voit les décorations givrées , mais ce givre est artificiel , & il se fond à la chaleur , ainsi que celui de la Nature. J'ai vu , sur une table de douze pieds , une rivière dégeler , les arbres verdier , les fleurs éclore , & le printems naître avec sa robe verte.

Le sablé des desserts ! Pouvoit-on imaginer la puérilité d'un tel luxe ? Ce sablé est composé de la poudre de marbre blanc : on teint ce marbre de toutes manieres. Il faut qu'un officier soit sableur ; s'il ne connoît pas les décorations de tables , il n'est pas reçu.

La société ne fera bien perfectionnée à Paris , que lorsque l'heure des repas sera à six heures du soir , & celle des spectacles à neuf. C'est alors qu'on pourra se livrer à des occupations suivies , & marier le travail & le plaisir.

Parterres assis.

Tous les parterres sont assis présentement , excepté celui de l'opéra. De même qu'il y a eu des disputes tacticiennes sur l'ordre *mince* & l'ordre *profond* , de même on a beaucoup disputé sur le parterre debout ou assis. Les auteurs , les gens sensés , les véritables amateurs de l'art , sont pour le parterre assis ; mais si les banquettes sont étroites & incommodes , si l'espace que tient un homme est mesuré de maniere qu'il lui soit interdit d'avoir les cuisses un peu longues , il vaudroit beaucoup mieux un parterre debout , pourvu qu'on y pût flotter à son aise.

Lorsqu'on a fait subitement passer le prix des places ,

places , sur les deux théâtres , de vingt sous à quarante-huit sous (& personne n'a réclamé pour le public) ; on auroit dû être plus attentif dans la construction espacée des banquettes , mais le public à Paris n'a point de représentans. Il faut de longs murmures pour faire tomber les plus petits abus. Nos parterres n'ont pas encore la commodité qu'ils devroient avoir. N'est-ce donc pas assez de payer quarante-huit sous & d'apercevoir autour de soi des baïonnettes ? Quand le comédien & le ministère sont satisfaits , pourquoi le spectateur ne le seroit-il pas , en ayant la permission de se placer à son aise , & d'étendre ses jambes , sans éprouver de gênes douloureuses ?

Ces parterres nombreux de cinq à six cents personnes, son exactement sous la clef ; on n'entre & l'on ne sort qu'après le jeu de la serrure ; il faut frapper pour pouvoir sortir. C'est encore-là une de ces servitudes incroyables auxquelles le public se soumet, & qui ont bien droit d'étonner l'étranger ; car si le feu prenoit , il faudroit encore quelques minutes pour briser les portes. Les ouvreuses sont lentes à obéir au signal qu'on leur donne ; enfin , l'idée d'être enfermé sous la clef & d'être environné de fusils , détruit dans certaines ames tout l'effet de la comédie ; verrouiller six cens hommes sous la main de trois femmes. Que direz vous , Anglois , Russes , Allemands , Polonois ? parquer ainsi , dans un espace étroit , des auditeurs payans ? Le vrai n'est pas toujours vraisemblable.

Il y auroit économie de tems à placer tous les spectacles dans un même endroit. Les acteurs y gagneroient , car les spectateurs se reverseroient incessamment d'une salle dans une autre. La

plupart ne veulent qu'employer quelques heures de loisir , & le spectacle leur devient indifférent , pourvu que ce soit un spectacle.

Quand on arrive à un théâtre , & qu'il est plein , les distances qu'il faut franchir pour se rendre à un autre , rebutent , & l'on perd tout-à-la-fois son tems & le plaisir. En réunissant dans un même endroit tous les théâtres , il n'y auroit qu'un quartier livré au tumulte , les autres seroient paisibles ; les fantassins ne tomberoient pas dans quatre ou cinq défilés de voitures ; on ne manqueroit jamais son coup , lorsqu'on voudroit s'amuser.

Le voisinage des théâtres enfin rendroit l'émulation plus vive ; mais pour perfectionner ce noble amusement , il faudroit encore détruire les privilèges exclusifs des troupes , & laisser à l'art sa liberté , sauf la censure morale des pièces , qui appartient de droit au gouvernement. Alors nous aurions des acteurs , & nous n'entendrions plus parler des *gentilshommes ordinaires de la chambre* , singuliers personnages qui se trouvent mêlés , on ne fait pourquoi , à l'art des Corneille & des Molière.

J'ai publié quelques mémoires à ce sujet lors de ma rixe avec les comédiens ; j'ai mêlé à ce procès comique des observations pleines de justesse , & qu'on n'a point écoutées.

Depuis que les parterres sont assis , ils sont plus bruyans , plus clamateurs que jamais ; ils exercent sur les comédiens une souveraineté plaisante qui les fatigue ; la lutte opiniâtre entre les acteurs & le parterre , devient un spectacle nouveau & curieux qui remplace celui qu'on attendoit. Le tapage se soutient pendant plusieurs heures , & paroît satisfaire l'assemblée ; les gardes depuis peu sont immobiles.

C'est ce même parterre qui acquitte la dette de la nation : c'est lui qui accueille les héros & qui les récompense ; c'est lui qui a distingué le prince *Henri* ; c'est lui qui paye enfin un tribut authentique à chaque espece de talens. Le Roi de Suede arrive à l'opéra lorsqu'il étoit commencé ; le parterre fait baisser la toile & redemande l'ouverture.

Aucune nation n'est susceptible de ces vives démonstrations qui honorent tour-à-tour les hommes célèbres dans tous les genres. La sensibilité, l'enthousiasme se communiquent dans un instant ; l'hommage est prompt, il n'est point médité : aucun peuple n'a su récompenser de cette maniere, ni sur-tout avec autant de vivacité & de grace.

Il fait créer les allusions les plus fines & les plus délicates ; les tournures les plus ingénieuses sortent tout à coup de ces hommes assemblés ; c'est l'éruption d'un volcan ; les acclamations ne forment qu'une seule voix.

Si jamais peuple pouvoit le disputer au peuple François, ce seroit le peuple d'Athènes. Au portrait du juste, tous les yeux se fixent sur Aristide. Quand Thémistocle, après la bataille de Salamines, paroît à l'assemblée des Amphyctions, tout le monde se leve devant lui. Alexandre, au milieu de ses conquêtes, & au faite de la gloire, ambitionne le suffrage des Athéniens.

Préceptorat.

PRÉCEPTEURS, que vous êtes à plaindre, & que l'on est injuste envers vous ! Si votre élève ne profite point de vos soins assidus, ses

parens en rejetteront la faute sur vous ; si au contraire il fait des progrès , ses parens les attribueront aux heureuses dispositions de l'enfant , & point à votre mérite , à vos travaux , à vos efforts. Vous serez payés d'ingratitude , & votre élève & leurs parens aspireront à se séparer de vous comme d'une nourrice , dont le nourrisson est févré. Encore si vous étiez prêtre , les parens de votre disciple s'emploieroient à vous faire avoir quelque pauvre canonicat , ou une place de chapelain , avec l'expectative d'une cure de village.

Le préceptorat banal (c'est à-dire celui qui va de maison en maison) n'a point les mêmes désagrémens , mais il en a d'autres. Ses plus beaux succès ne durent que cinq ou six ans ; après quoi on est effacé par des concurrens qui auront le même sort , & qui vont mourir à l'hôpital. Ces postes-là ne mènent à rien de mieux.

Une place de précepteur est donc un triste emploi , sauf les exceptions ; mais sans argent il est moralement impossible d'acquérir de l'argent dans aucun lieu de la terre où l'argent monnoyé est connu.

Ex nihilo nil fit divinitus unquam.

Il n'y a point de fermier de campagne qui n'ait d'avance dix mille francs tournois en ustensiles de labourage , en chevaux , en bête de somme , en harnois , cochons , volailles , provisions de vins , de bled , de lard , de vases de terre , de marmites , & un précepteur n'a que du latin en tête , & quelque peu de géographie pour toute avance. Pauvre avoir ! Savans écoliers , sortis du collège & couronnés à l'université , il vous faut donc abjurer toute idée de préceptorat banal ou privé. Un *métier* vaut mieux que *rente* , dit le pro-

verbe : apprenez donc un métier , cela vaudra mieux pour votre bonheur , je vous le certifie.

Un prince naufragé , jetté par les vagues sur un rivage lointain , n'auroit point de meilleure ressource que d'exercer une profession comme celle de peintre ou de musicien , de maître de danse , d'escrime , de soldat ou de charpentier. Le petit-fils de Tamerlan demande aujourd'hui l'aumône dans les pays où son grand-pere régnoit ; oui ! dans le Mogol.

Ludit in humanis divina potentia rebus.

Aujourd'hui cependant quelques écoliers regardent comme un moyen de salut de passer dans la Pensilvanie avec quelques lettres de recommandation , & d'entrer comme sous-maîtres dans un collège : ces places-là sont moins amovibles qu'un préceptorat privé , mais il faut , avant d'y aller , apprendre un peu d'anglois , & cette étude est plus difficile qu'on ne pense.

Un homme de mérite réduit à être précepteur ! De toutes les épreuves de la vie , c'est une des plus tristes & des plus cruelles. Voici qu'un homme (le 15 décembre 1787) entre chez moi ; une voiture élégante l'attend à la porte. Monsieur , medit-il en entrant , je vous prie de m'aider dans le choix d'un précepteur. — Volontiers, Monsieur. — Celui que je destine à mon fils doit avoir fait de très-bonnes études , car il doit lui enseigner le latin & le grec ; sans le grec , Monsieur , l'antiquité nous est voilée. — On aura un précepteur , Monsieur , qui saura le grec. — La connoissance de l'histoire & de la géographie est indispensable , ainsi qu'une teinture de physique ; mais j'insiste sur-tout pour qu'il sache sa langue , & pour qu'il possède l'usage du monde , ce qui comprend les

jeux de la société ; il faut donc qu'il ait l'air d'être bien né , car il doit manger à ma table. — Je ferai des recherches , Monsieur. — Les mathématiques ne doivent pas lui être étrangères , ainsi que le dessin , ne fut-ce que pour suivre les leçons des maîtres. Un certificat bien en règle , de bonnes mœurs , est de première nécessité ; vous en conviendrez. — Oh ! c'est l'essentiel. — Un caractère doux , honnête , sans humeur ; un homme qui sache parler & se taire , c'est ce qui convient. Ensuite je ne serai pas fâché , quand on donnera un concert chez moi , qu'il sache prendre un violon pour faire sa partie , d'autant plus qu'il pourra surveiller le maître de musique. Vous entendez ? — Oui , Monsieur. — Mon fils doit voyager : il est donc de nécessité absolue que ce précepteur puisse lui apprendre au moins l'anglois , l'italien & l'allemand. — Monsieur votre fils ira donc à Londres , à Rome , à Vienne ? — Certainement , Monsieur ; voilà pourquoi j'exige que le précepteur de mon fils sache monter à cheval en cas de besoin , faire des armes , & un peu dessiner , afin de rapporter du voyage , dont je payerai les frais , quelques points de vues de Suisse ou d'Italie , & les principaux monumens des grandes villes. Il ne manquera point de lettres de recommandation ; & comme aujourd'hui on parle beaucoup politique , il faudra , pour son intérêt , qu'il se mette au fait des intérêts des diverses puissances : ce n'est point que je veuille un poète chez moi , Monsieur ; mais quand il s'agira d'un petit divertissement pour la fête de mon épouse , femme adorable , comme il aura fait de bonnes études , je désirerois qu'il sût tourner un couplet passablement. J'oubliois encore de vous dire , Monsieur , qu'ayant reconnu que

les précepteurs écrivoient fort mal , je demande que le précepteur de mon fils ait une belle main , afin de diriger la sienne de bonne heure. L'arithmétique ; cela va sans dire , puisque nous sommes convenus qu'il sauroit l'algebre. — Mais quel âge voulez-vous qu'il ait pour toutes ces choses-là ? — Vingt-cinq ans , ni plus jeune ni plus vieux : mais pour reconnoître , Monsieur , la considération que j'aurai pour un tel homme , que vous honorerez de votre choix après l'examen le plus réfléchi , le cas extrême que j'en ferai , la reconnoissance distinguée que je lui témoignerai ; c'est que je lui donnerai , outre ma table (comme je vous l'ai dit) six cents livres par année ; lesquels six cents francs seront convertis en rente viagere , l'éducation finie , & immédiatement après les voyages.

A ces mots je me levai , en lui disant avec le plus grand sang-froid possible : *Je vous chercherai , Monsieur , un tel homme , & si je le trouve , je ne manquerai point de vous l'adresser.*

Le Cardinal de Polignac.

IL avoit été confident de toute l'affaire du prince de Cellamare , & le dépositaire du complot fait pour enlever le Régent , un soir qu'il reviendrait , comme à son ordinaire , de la petite maison de madame de Parabere à Anieres , accompagné seulement de quatre gardes , les trois quarts du tems ivres , & pour ensuite le transférer à force de relais sur les côtes du Poitou , où attendoient pour cela deux frégates espagnoles. Le Roi d'Espagne , qui se trouvoit

le long des Pyrénées, sous prétexte de visiter les frontières, seroit venu à grandes journées à Paris, se faire déclarer Régent, à l'aide de tout le parti du duc du Maine, & de l'intrigue du Polignac.

Tout s'étant découvert par une courtisane (& depuis ce temps-là les courtisanes ne sont pas indifférentes à l'administration), le Régent avoit trouvé le moyen d'avoir en original le fameux ouvrage intitulé *Filtz-Moris*, écrit tout entier de la main de Malezieu, homme de confiance de la duchesse du Maine, avec de longues notes en marge de la main du Cardinal de Polignac.

Le Cardinal n'en favoit rien, & le Régent ayant affecté de lui faire la meilleure mine du monde, même après l'exil du duc & de la duchesse du Maine, il croyoit n'être pas découvert, & payoit d'assurance. Enfin, se trouvant un jour, le matin, au chocolat du Régent, le prince le tira à part dans une embrasure de fenêtre, lui parla de l'affaire de madame la duchesse du Maine. J'avois toujours bien prévu, Monseigneur, lui répondit le Cardinal, que la grande vivacité de la duchesse la perdrait; je le lui ai dit vingt fois : il faut malgré moi convenir de son étourderie.

Ce fut alors que le Régent lui dit, d'un ton goguenard : M. de Polignac, c'est assez long-tems jouer la comédie, croyez que je fais tout, & reconnoissez votre écriture. Croyez-moi, partez pour Anchin, pour y faire des réflexions; j'ai donné ordre à un gentilhomme ordinaire de vous y accompagner & d'y vivre avec vous.

D'un autre côté, le Cardinal n'eut pas même les regrets de madame du Maine; car le Régent

eut soin de ne pas lui laisser ignorer la façon dont il avoit parlé d'elle.

Quand on lit l'anti-Lucrece de ce Cardinal , s'imagineroit-on qu'il eût trempé dans des affaires tumultueuses & de cette espèce ? Son poëme est un des plus beaux que je connoisse : il porte une empreinte vraiment religieuse. Dès ma plus tendre jeunesse le nom de *Polignac* sonnoit si bien à mon oreille ! il réveillait en moi l'idée des vertus les plus rares , jointes à un beau talent poétique.

Depuis que j'ai lu l'histoire , pourquoi le poëme du Cardinal , qui est toujours le même , me fait-il moins d'impression ? pourquoi son nom , que je chérissais , n'est-il plus respecté dans ma mémoire ?

Quoi ! des syllabes jadis si pures ne font plus le même effet sur moi ; qu'il est malheureux de savoir l'histoire !

Messieurs Cupis , pere & fils.

M. CUPIS pere étoit un maître à danser ; il avoit mis au monde la *Camargo* , célèbre danseuse de son tems. Lorsqu'il vint pour me donner la première leçon de menuet , il avoit soixante ans ; j'en avois dix , j'étois aussi haut que lui. Il tira de sa poche un petit violon , dit *pochette* , m'étendit les bras , me fit plier le jarret ; mais au lieu de m'apprendre à danser , il m'apprit à rire : je ne pouvois regarder les petits yeux de M. Cupis , sa perruque , sa veste , qui lui descendoit jusqu'aux genoux , son habit de velours ciselé , je ne pouvois entendre ses exhortations burlesques , pour faire de moi un danseur , ac-

compagnées de ses soixante années de danse magistrale , sans une dilatation de rate. Jamais il ne vint à bout de me faire obéir à son aigre violon ; j'étois toujours tenté de lui sauter par-dessus la tête. Le soir je faisois à mes camarades la description de M. Cupis de pied en cap ; sans lui je n'aurois pas été descripteur : il développa en moi le germe qui depuis a fait le *Tableau de Paris*. Il me fallut peindre sa physionomie grotesque , ses bras courts , sa tête pointue ; & depuis ce tems-là je me suis amusé à décrire.

Son fils fut aussi un violon assez distingué , mais il fit mieux que de filer des sons. Agriculteur retiré à Bagnolet , il devint l'homme qui , depuis la création du monde , fut faire produire à ses arbres les plus belles pêches : leur saveur , leur grosseur , leur velouté n'ont rien eu d'égal dans les climats les plus fortunés. Des expériences suivies , une attention particulière , des vues fines leur attribuerent une propriété unique. J'ai vu de ses pêcheurs taillés de ses mains , qui , en espalier , avoient quarante-deux pieds d'envergure.

Ainsi la Nature , toujours docile , toujours reconnoissante , & jamais ingrate , obéit à l'industrie humaine , & récompense libéralement les soins patients de la culture.

Je voudrois que l'on donnât à M. Cupis le surnom de *pêcher* , & que quiconque auroit cultivé un arbre jusqu'à la perfection , en eût le surnom. Celui de tous les peuples qui a le mieux entendu ses intérêts , les Romains paroissent avoir été les seuls qui aient connu tout le parti avantageux qu'on pouvoit tirer de ces dénominations particulières. La gloire qui en rejaillissoit sur les individus , valoit bien celle que

l'on tire parmi nous du nom d'un chétif & triste village, ou d'un fief plus mesquin encore. Mais pour réussir parfaitement dans une chose , il ne faut point en sortir. Les autres arbres fruitiers de M. Cupis , quoique soigneusement traités , n'avoient pas la beauté de ses péchers , tant il faut la vie d'un homme , non-seulement pour un art , mais pour une portion de cet art même. Ceux qui ont excellé en tout genre , n'ont guères pratiqué qu'un point fixe & précis. La nature a départi à chacun de nous ses dons & ses largeesses avec une sage économie. Elle a soin de n'en écraser aucun de nous.

Mais quel revers pour ceux qui cultivent ces beaux fruits , qui s'y complaisent , qui aiment ces travaux innocens & doux , lorsque la grêle vient les frapper ; lorsque le ciel irrité , lance des pierres tranchantes contre les tendres végétaux & les fruits , qui déjà se coloroient ! Quel jour désastreux que celui du 13 juillet 1788 ! il mérite d'être gravé en caracteres de deuil.

Les beaux fruits de Montreuil , de S. Germain-en-Laye , & de trente villages situés dans la même direction , tomberent avec les feuilles des arbres déchirés & mutilés. Ce fut une nuée de glace qui créva tout-à coup , qui se décomposa sous l'action du vent , & qui , plus terrible qu'une faux aiguillée , offrit l'image d'un désert à la place des trésors de la fécondité. Accourez , commis de la taille & du taillon , venez avec *vos cotes & vos saies* ; relevez ces arbres brisés ; faites renaître une nouvelle récolte. Mais non , fuyez ; les gémissemens de la campagne vous poursuivent , vous n'obtiendrez rien : eh ! qu'oseriez-vous demander encore à cette terre désolée ?

Le Monarque s'est trouvé lui-même ce jour-

là au milieu du désastre & sous un ciel qui lapidoit la terre ; il a vu de près les fléaux inattendus dont la Nature greve encore les rudes travaux des campagnes. Ce ne sont point ces malheurs-là qu'il peut écarter , non ; mais qui doute que , témoin de ces ravages , sur la portion la plus laborieuse de ses sujets, il ne veille à dompter les autres ennemis de ces bons & utiles cultivateurs ?

La Forme.

SAVEZ-VOUS ce que c'est ? Dieu vous préserve de le savoir. On perd le *droit* quand on a la *forme* contre soi. Le procureur *Denizart* a fait un dictionnaire curieux : c'est le guidâne de toute cette confrérie, connue sous le nom d'*huissiers* , de *greffiers* , de *procureurs* ; ils sont tous armés de sacs pleins de griffonnage inintelligible.

Tel gentillâtre , à dix lieues de Paris , lit attentivement *Denizart* , & voici pourquoi : il convoite avec toute l'ardeur du désir des gens riches d'enclaver dans un parc le petit héritage d'un pauvre homme son voisin , parce qu'il aime à rassembler des bêtes dans son vaste enclos.

Ce pauvre homme a un âne qu'il aime beaucoup , parce qu'il lui est fort utile ; cet âne , en s'égarant sur l'immense quarré de salade formé par l'Etre suprême pour toutes ses créatures indistinctement , ne connoissant pas les limites des possessions , s'avance jusque dans l'avenue du château , & y trouvant de bon foin , le mange. Les valets du gentillâtre frappent l'âne & le mettent en fourrière : aussi-tôt on détache un

huissier qui griffonne un *papier timbré*, qu'on nomme *assignation*; mais on ne le porte pas au maître de l'âne, parce que le gentillâtre, qui a lu *Denizart*, sait qu'il n'y a rien de plus utile dans une procédure que de *souffler un exploit*. Le pauvre homme, qui ne sait pas épeler la plus belle écriture, redemande tout bonnement son âne, & vient au château, le bonnet à la main, saluant tous les valets du gentillâtre, qui tous se moquent de lui.

A quelques tems delà on tire tout-à-coup à ce pauvre homme un boulet de canon, qu'on nomme *sentence par défaut*, qui condamne le maître de l'âne à des *dommages & intérêts* qui excèdent de beaucoup la valeur de tout ce qu'il possède, & c'est encore *Denizart* qui a inspiré cette magnifique invention au possesseur du château.

On envoie un *huissier*, qui apporte un autre papier, qu'on nomme *commandement de par le Roi & Justice*: le diable ne le liroit pas; jugez de l'étonnement & de la douleur de ce pauvre homme, quand le maître d'école, qu'il va consulter, lui explique, qu'en conséquence de cette *sentence*, tout ce qu'il avoit ne lui appartient plus, que les *dommages & intérêts* auxquels il est *condamné*, pour le foin que son âne a mangé, sont beaucoup plus considérables que tout ce qu'il possède; mais que ce seigneur généreux, par une grandeur d'ame héroïque, veut bien lui laisser son âne, pourvu qu'ils se sauvent promptement tous les deux, & qu'on n'en entende jamais plus parler.

Cette harangue finie, on met l'homme sur l'âne, qu'il embrasse en pleurant; on chasse à grands coups de bâtons ces deux importuns, *Denizart* triomphe; le gentillâtre a su mettre sa

lecture à profit , on abat la maison du villageois , on arrache ses arbres fruitiers , & l'architecte de Paris vient tracer sur ce terrain un joli bosquet , car la *forme* l'a ainsi décidé.

Dans tous les frais de procédure , il y a eu toujours un tiers au profit du Roi , à raison du papier timbré , du contrôle , &c. Les reproches sur la cherté de la justice doivent donc se partager & ne pas s'adresser uniquement aux officiers de magistrature ; il y a beaucoup de gens qui ne plaident pas , parce qu'ils n'en ont pas le moyen.

On ne connoît pas à Paris le droit de primogéniture ; le Parisien vous dira donc qu'il n'y a rien de plus juste que de partager la succession paternelle en portions égales parmi tous les enfans ; mais le Normand prendra hautement la parole & vous dira , d'un ton affirmatif , que l'expérience prouve que la division des plus riches hérités , en plusieurs parties , conduit avec le tems à l'indigence les familles les plus opulentes ; ainsi , selon lui , les peres normands ont très-bien fait d'exhérer leurs cadets , pour empêcher la décadence de leurs maisons ; on sent bien que c'est un aîné qui parle.

Impitoyables Versificateurs.

QUE ne met-on pas en vers aujourd'hui ? Sur quoi ne fait-on pas des vers ? Début d'actrices ; voilà un petit versificateur , qui , pour lui faire accepter un rôle , rime dans le Journal de Paris. Les sujets les plus frivoles sont consignés dans des hémistiches. Deux actrices se brouillent , & le *comité* ne sait quel parti prendre :

elles se réconcilient ; voilà qu'on célèbre ce grand événement ; & M. le Chevalier de *** annonce en vers que les deux puissances dramatiques , déposant leur rivalité , ont fait la grace au public de ne point interrompre ses plaisirs.

Un procureur-général passe les mers , & au lieu d'apporter un code , il débarque avec des vers pour mademoiselle des Garcins ; cela annonce à coup-sûr une piece de théâtre rimée , au lieu d'un travail sur la jurisprudence.

C'est l'almanach des muses qui enfante & fait pulluler cette foule de petits poètes , les plus insupportables grimaux & les plus propres à affliger les sociétés. Ils mettent tout en vers , brouilleries , raccommodemens d'actrices , couches des princesses , arrivées d'ambassadeurs , &c. L'un dit qu'il renonce au parnasse , qu'il abandonne les muses qui ne s'en apperçoivent pas , & il annonce en vers alexandrins qu'il entre au *bureau du contrôle général*. L'autre loue à toute outrance un confrere inconnu , & lui cautionne l'immortalité. Tous se croient trompettes de renommée.

Ce régiment de déraisonneurs n'ajoute rien à la langue , ne fait que l'énerver ; & quant aux idées , les leurs sont si futiles , qu'en tordant vingt almanachs des muses , on n'en exprimeroit pas vingt pages de bon sens.

Le Voltaire , pour me servir de l'expression de S. Augustin , étoit bien *l'animal de la gloire* ; le besoin d'être applaudi étoit devenu en lui un prurit extravagant. Quel spectacle plus étrange que de voir un vieillard âgé de quatre-vingt-quatre ans agençant des hémistiches , accouplant des rimes , passant ses derniers momens à élaborer une mauvaise tragédie d'Irene , avortant

enfin de cet embryon poétique , s'environnant de comédiens , déclamant , se transportant comme un furieux , & palpitant de joie ou de colere , selon qu'on rendoit bien ou mal son vers alexandrin.

Quoi ! l'expérience de plus de quatre-vingts années aboutissoit à la composition d'une tragédie foible , & il disputoit ce vain laurier , tandis qu'il auroit pu prodiguer les fruits d'une raison profonde & exercée ! Les applaudissemens du théâtre , il n'en étoit pas encore rassasié ; il n'avoit plus que quelques jours à vivre , & il veilloit les nuits pour raccommoder un vers , au ton déclamateur d'un tragédien. Au milieu de ce Paris , où tout étoit changé pour lui , & qui lui offroit une ville nouvelle , il ne respiroit , il n'existoit que pour sa tragédie. O l'animal de la gloire ! Je fus si frappé de cette expression , lisant S. Augustin , que je l'appliquai au moment même au vieillard qui écartoit le sommeil pour rimer à quatre-vingt-quatre ans. O Démocrite !

Un paysan qui fait lire , & un peu raisonner , étoit moins loin de ce Voltaire si renommé , que celui-ci ne l'étoit aux théories de Newton & de Bacon. Qu'est-ce que l'art le plus raffiné a pu ajouter aux conceptions de Voltaire ? Tel paysan a autant d'esprit que lui , mais moins de travail & moins de pratique de mots. Une primauté si mince suffit-elle pour enorgueillir un poète ?

Voltaire , Colardeau , Barthe & Dorat , sont morts ; Apollon est en langueur. Le regne de la poésie passe : dans cette disette prochaine dont nous sommes menacés , n'est-il point une ressource ? le parnasse françois n'est-il pas plus que celui des muses grecques , réellement composé d'un

d'un double mont , d'une double colline , & si l'on s'élève à l'un de ces sommets sur la double échasse des rimes , n'arrive-t-on pas à l'autre avec la marche fière & hardie d'une prose nombreuse & cadencée ?

Notre poésie ne vit que de pensées & d'images , & la substance qu'elle tire des mots , & des expressions affectées à son langage , est au fond peu de chose. Nous n'avons point , comme les Grecs & les Latins , & même les Italiens , de langage poétique , & la liste ne seroit pas longue des mots , des tours & des libertés particulières à la poésie françoise. Cette pauvreté de la langue poétique n'empêche pas les poètes d'être en foule parmi nous ; mais si nous en avons en vers , nous en avons aussi en prose ; sûrement Bossuet , Fénelon , Buffon , J. J. Rousseau , étoient poètes en prose. Les traductions poétiques de le Tourneur partagent le charme & l'harmonie des vers. Là sont peut-être nos richesses poétiques réelles.

L'Abbé de Lille fait des vers comme on fait des bas au mérier. A force de tordre les mots , il amène des idées qu'il n'a pas conçues , & des images qui ne sont point à lui : il ne fait pas ses vers dans le tems ; c'est le tems qui fait ses vers.

Panification.

J'AI entendu le four d'un boulanger crépiter ; je suis entré chez lui : il travaille la nuit ; la réverbération éclaire la boutique & la rue ; il veille pour moi , saluons-le. La boulangerie est un art ,

Tome XII.

K

& les trois quarts & demi des animaux à pain ne s'en doutent pas.

On ne fait nulle part de meilleur pain qu'à Paris. En général il est mal fait en Suisse, mal fait à Geneve, mal fait en Savoye, & très-mal fait dans le Palatinat. Quand ce sont les servantes qui le font, le pain est détestable. J'aime le bon pain, je le connois, je le devine à la vue; le bon pain n'est qu'à Paris, & en France dans les villes qui ont imité la bonne boulangerie.

La bonté du pain dépend d'une manipulation aisée; mais ce qui prouve la force de l'habitude, c'est que hors de la France on mange un assez mauvais pain avec de bons bleds, tandis qu'à Paris il est bon & mieux fait que dans tout le reste de l'Europe.

L'entêtement & l'ignorance empêchent les meilleurs procédés de se répandre. L'ineptie des servantes devient héréditaire. Les prisonniers de Paris mangent un pain beaucoup meilleur que celui qu'on mange dans les cantons Helvétiques. La boulangerie n'a été perfectionnée qu'à Paris, & les ouvriers supérieurs se sont formés à son école. Je le répéterai mille fois jusqu'à ce que les étrangers se corrigent: ne pas vouloir manger de bon pain! O entêtement étrange!

Les boulangers, après leurs travaux, sont sur le pas de leurs portes, à-peu-près nus comme des modèles d'académie; ils sont blafards, enfarinés, & n'ont pas le visage rouge des bouchers; leur métier est plus mal sain; il faut les récompenser par quelque estime de ce qu'ils perdent en santé dans des travaux assujettissans, & plus

rudés qu'on ne le pense. Après avoir fait le pain , ils le portent dans les maisons , avec des *tailles* en main , qui sont des petits morceaux de bois où ils gravent la quantité de pain qu'ils délivrent : cet usage presque universel est de la plus haute antiquité , & précède peut-être l'écriture ; ce sont les *Quipos* de notre hémisphère.

Les petits pains enlèvent malheureusement la meilleure farine , qui , bien tamisée , est perdue pour le pain ordinaire : on les fait aussi avec plus de soin. Je voudrois bien qu'il n'y eût qu'une seule panification. Le pain mollet , parce qu'on le paye un peu plus cher avec sa croûte fermée & dorée , semble insulter à la miche du Limousin. Quoi ! encore des livrées destructives parmi les pains nourriciers ! le beau pain mollet a l'air d'un noble parmi des roturiers ; il va descendre dans des estomacs de qualité : la présidente , la duchesse & la marquise ne veulent tâter que de celui-là ; elles regardent le pain de pâte ferme comme si c'étoit du foin.

Les expériences & observations sur le poids du pain , au sortir du four , ont été faites avec toute l'exactitude possible ; & la police , tenant la balance , s'est rendue aux représentations des boulangers. Les détails dans lesquels on est entré , prouvent à cet égard la vigilance de l'administration.

Suivez cet homme ; il est onze heures du soir ; il achète une livre de pain : la vendeuse a le coup-d'œil si juste & la main si exercée , qu'elle sépare avec le ciseau du comptoir , d'un pain de quatre livres , la livre juste que réclame cet indigent ; avant de sortir , il en a déjà mangé un morceau. Nobles espions de charité , étres

compatissans , placez-vous le soir aux portes des boulangers ! là vous verrez combien d'hommes le malheur frappe de sa verge inexorable : quelquefois une enfant de huit ans ne fait qu'entrer & présenter sa petite monnoye ; hélas ! c'est une demi-livre de pain qu'elle emporte pour son pere qui est perclus. Ah ! vous ne savez donc pas voir les scenes les plus attendrissantes de la vie humaine , vous qui croyez avoir tout approfondi !

Nos boulangers ne vendent point à faux poids. Comme on leur a assuré un gain légitime , ils servent le pauvre avec une scrupuleuse équité & une louable exactitude : leur boutique est ouverte à toute heure , & ils font exception à la loi des dimanches & fêtes.

Quand le bois est rare dans les chantiers , ils ont le privilège d'être servis avant tous les autres ; car il faut que le four chauffe avant toute marmite.

Dans des tems fâcheux & difficiles , & certains momens de crise , le gouvernement vient tacitement au secours des boulangers , les indemnise , leur paye pendant un tems l'excédent du prix des farines , afin d'éviter les brusques & dangereuses mutations , & de maintenir le pain à un taux où le pauvre puisse atteindre sans murmure. On leur enjoint sur-tout de ne jamais rebuter & encore moins effrayer la sensibilité de la misere : c'est une vigilance paternelle , un sacrifice sage , une politique humaine , un bienfait inappréciable ; car la crainte & l'effroi de manquer de la principale nourriture , s'exagéreroient & propageroient parmi une multitude immense , à un point qui briseroit le frein de la police ; une grande population commande donc

un régime tout particulier. *Res sacra miser* ; toutes les loix sont faites pour la protéger ; les discoureurs contraires ne méritent que le mépris. La politique , loin des regles invariables , doit se ployer & se reployer dans tous les sens , varier s'il le faut , avec l'aiguille des minutes , car elle doit marcher avec la série des événemens , & obéir au courant de la volonté ou du besoin général ; telle est sa force & telle fera encore sa gloire.

C'est dans les villes réglées par de bonnes loix , que l'on entend ordinairement le plus de plaintes. La raison en est simple ; c'est que les plus petits maux , qui sont inséparables des grands biens que produisent les loix , sautent aux yeux par le contraste , & font grand bruit. La police des grains pour Paris s'approche de la perfection ; le pain s'y maintient depuis plusieurs années à un prix raisonnable. Dans plusieurs petits Etats que j'ai parcourus , la substance de l'homme est subordonnée au caprice du magistrat , & le pain y est plus cher qu'il ne devoit l'être. Le monopole , par exemple , se voile en Suisse & dans plusieurs villes d'Allemagne , sous l'apparence des intentions les plus pures & les plus patriotiques.

La substance farineuse est la base de la vie humaine ; Homere appelle la terre *porte-bled*. Personne n'a plus tourmenté la substance farineuse que M. Parmentier ; il l'a soumise à son examen dans le maïs , dans les pommes de terre , qu'il a cultivées sous tous les rapports , en appelant dans son champ celles d'Amérique pour les joindre à celles d'Europe. Son zele & surtout sa persévérance sont dignes des plus grands éloges.

On a fait dans la plaine des sablons différens essais sur les pommes de terre , qui ont parfaitement réussi. Puissent-elles y prospérer , & leur culture se répandre d'après les nouvelles expériences ! on les dédaignoit tellement autrefois , qu'on n'en trouva point à Paris en 1767 , pour en planter un champ. L'ignorance & l'erreur faisoient dédaigner une nourriture saine & peu coûteuse. Tel , par des travaux soutenus , a bien mérité des pauvres en leur offrant cette ressource , en tant que la culture d'un végétal ignoré ou dédaigné est une seconde création. M. Broussonnet a couvert nos champs de turneps ou gros navets , qui nourrissent les hommes & les bestiaux. M. l'Abbé de Pomerel nous a appris à multiplier les betteraves champêtres ; voilà de respectables bienfaiteurs.

L'homme ne vit pas seulement de pain , & il faut avoir le courage de le dire : le bled coûte infiniment à l'espèce humaine , & les plaines couvertes de froment dévorent les travaux des hommes.

On a dit qu'il n'arrive point de baril de sucre qui ne soit teint du sang des negres : on peut dire que le pain que nous mangeons est abreuvé de la sueur d'une foule d'êtres malheureux , exténués de travail & de misère , souvent dans un âge peu avancé , & voués à la mort ou à la mendicité , sans asyle & sans ressource , pour s'être livrés à l'agriculture.

Voyez les travaux des moissons , des batteurs en grange. Voyez sous les chaleurs brûlantes du mois d'août ces hommes , ces enfans , courbés sur une terre qu'ils arrosent d'une sueur de sang. Quand ils reviennent dans leur chaumières , las , épuisés de fatigue , ils n'ont point de

vin pour réparer leurs forces ; ils sont attaqués de fièvres intermittentes : ceux qui nous nourrissent , vivent dans la disette. Voyez ensuite les travaux du meûnier , du boulanger , & calculez tout ce que le pain coûte à l'homme , lorsqu'il arrive sur nos tables. Que ne devons-nous pas à ceux qui nous offrent des moyens de nourriture moins dispendieux , moins fatigans pour l'espece humaine !

Qu'on n'aille pas croire que je veuille disputer à Cérés & à Triptolème les autels qu'ils ont si justement mérités de la part des humains , en leur enseignant à se nourrir de pain , & à le préférer au gland des forêts. La reconnoissance , pour un pareil bienfait , doit égaler la durée du monde. Je ne dirai pas comme un écrivain , estimable d'ailleurs à une multitude d'égards , que le pain est une mauvaise nourriture , que tant de peuples qui en ont fait usage dans tous les tems , que la plus grande partie des habitans de la terre qui suivent leur exemple & qui s'en trouvent bien , ont tort de ne pas abandonner un régime observé par eux & leurs peres depuis des milliers d'années , pour vivre de riz ou de poisson , à l'instar de plusieurs autres peuples : peu importe comment l'homme se débarrasse de la faim , pourvu que la Nature soit satisfaite. Qu'il ait diné à l'angloise , à la suisse , à la françoise , à l'indienne , à la maniere des Limousins ou des Arabes , qu'il ait dévoré le rosbif , le poisson , la châtaigne , le riz , la viande cuite sous la selle des chevaux , ou qu'il ait bu le sang de ce superbe animal ; dès-lors que la nature ne pâtit pas , je ne vois pas que l'on ait lieu de se plaindre. Nous devons donc une juste reconnoissance à tous ceux qui nous ouvrent

de nouveaux débouchés pour satisfaire notre appétit.

Curieux de tout voir à ce sujet , on m'annonça un jour un homme extraordinaire , & qui disoit me connoître par mes écrits. Il voulut me connoître personnellement , & j'allai chez lui.

Voici ses paroles :

Une page de vos écrits m'a donné envie de vous connoître. Je fais peu de cas du reste. Accoutumé à ces sortes de complimens , je lui demandai quelle page heureuse de mes écrits me méritoit cet honneur. J'ai *la poudre nutritive* , continua-t-il. Assez vif , quand je ne suis pas froid , je l'interrompis , en lui disant : si vous l'avez , cela vaut mieux que la poudre du Roi , que la poudre de projection. — Vous l'avez bien dit ; quand les enfans du Nord sont venus fondre sur le midi de l'Europe , ils s'avançoient , détruisant tout , & cependant leurs hordes immenses se nourrissoient. Voici *la poudre nutritive* , base de leurs festins. Il me montra une poudre qui ressembloit à celle des marons. Elle étoit jaune ; je la délayai dans le creux de ma main avec un peu d'eau & j'en goûtai ; elle étoit douce , onctueuse , légèrement aromatique.

Le Caraïbe faisoit une chasse de deux cens lieues en délayant cette poudre : c'est toujours mon homme qui parle. Si cette poudre étoit connue , les Rois ne trouveroient pas des soldats , obéissans à tout , pour sept sous par jour. L'espèce humaine ne seroit pas écrasée sous le poids d'un travail dont la jouissance est pour les riches ; chacun seroit libre , car quand on ne souffre plus de la faim , on a l'esprit content , on est l'égal des plus puissans , & l'on n'a plus qu'à se réjouir aux rayons du soleil.

Je copie ses paroles. Il me dit que cette poudre étoit sous les mains de l'homme , cachée dans des racines qu'il fouloit journellement sous ses pieds. Son caractère d'indépendance se manifestoit dans son ton , son attitude & ses discours : il me protesta qu'il vivoit libre & heureux , sans inquiétude sur l'avenir , mettant au rang du premier des plaisirs celui de se promener tous les jours , & pendant cinq à six heures.

Je le vis le 11 décembre 1785 : comme en ce temps-là des idées chagrines me dominoient , & que j'étois convalescent d'une maladie qui avoit considérablement affoibli mes organes , je ne fis pas assez d'attention à cet homme , & je m'en repens aujourd'hui , car il m'avoit dit des choses sensées. Si je le retrouve , je m'attacherai à ses pas , & je verrai s'il est tout-à-fait fou , ou tout-à-fait sage.

De deux Livres restitués à leur Auteur.

ON s'écrioit en 1750 : heureux qui peut avoir un cocher & un cuisinier , instruits par le duc de Nivernois ! Le bruit général attribuoit à ce seigneur un petit in-12 intitulé *le parfait Cocher*. Il y démontre que rien ne ruine plus un cheval que de le faire porter & tirer une voiture à deux roues , soit charrette , soit cabriolet. Ce livre fut imprimé à Paris , avec privilège du Roi. En conséquence je vis réformer plusieurs cabriolets , auxquels on ajouta deux petites roues de devant ; mais par une mauvaise économie , cette réforme bienfaisante eut peu d'observateurs.

On pourroit anéantir le danger des cabriolets en défendant toute voiture qui n'auroit pas quatre roues. Oh ! pourquoi ne pas accorder cela à la pauvre humanité ? Riches ! quatre roues, & je me réconcilie avec vous.

Il me semble avoir lu dans le *parfait Cocher*, qu'on ne doit point éviter la corne du sol avec le boutoir, parce que cette façon de ferrer rend les chevaux plus sujets à se blesser à la fourchette, par des clous de rue, par des fragmens de bouteille de verre, par des tessons de faïence, ou de poterie, ou par de petits cailloux qui font broncher très-souvent. Il y a déjà longtemps que les Anglois, gens réfléchis, ont corrigé cet abus, & que toute la cavalerie royale est ferrée sans *parer* l'intérieur des pieds. Ils ont compris que la substance de la corne retranchée appauvrissoit la corne du pourtour sur laquelle s'attachent les fers avec des clous, au préjudice du cheval. L'auteur anonyme défend encore de mettre des crampons aux fers à cheval, & recommande au contraire d'amincir les deux extrémités ouvertes des mêmes fers, pour en alléger le poids, très-nuisible à la marche rapide de l'animal. Il ne veut point qu'on coupe la queue des chevaux, très-utile, sur-tout en été, puisqu'elle les défend en bonne partie contre les mouches. La cavalerie angloise ne fit plus couper la queue des chevaux, & la laissa flotter à leur gré, malgré les palefreniers & les soldats cavaliers qui en avoient plus de peine à la nettoyer chaque jour.

Les chevaux de carrosse, principalement dans les grandes capitales, sont sujets à avoir aux pieds & aux jambes des eaux séreuses. Cette maladie vient de ce qu'ils font faction trois ou quatre

heures à la porte d'un spectacle, qu'ils y souffrent le froid le plus humide, soit par les boues, soit par les neiges plus ou moins fondues. Il ne veut point qu'on leur lave les pieds avec de l'eau de puits, mais qu'on mène ces chevaux à la rivière; ou qu'on se serve d'eau de rivière. Il donne d'autres préceptes très-sages pour conduire & pour conserver tout équipage.

Le duc de Nivernois donna encore au public, sous le nom de son chef de cuisine, un ouvrage nouveau pour travailler avec plus d'élégance & plus de goût tous les mets. Il a pour titre *les petits soupers de la Cour* (1). Il y recommande la limpidité des sauces, des jus, des coulis blancs, des coulis roux, des blancs-de-veaux, des essences de jambons. Il permet rarement l'emploi de la farine grillée & non grillée, qui absorbe le parfum des épices & des autres ingrédients aromatiques,

Il me paroît que le degré de cuisson est un point essentiel, le plus difficile à saisir, & qui exige une longue pratique, une grande attention & une bonne tête. Combien d'œufs frais, cuits à la coque, ne manque-t-on pas, avant d'y réussir constamment? Il en est de même des autres denrées, sur-tout pour que les légumes sentent leur goût de fruit. La difficulté est moins grande pour les asperges, les pois verts, les fèves, les haricots verts, les choux-fleurs, les artichaux, les morilles, les champignons, les

(1) Quelqu'un de ma connoissance allant demander ce livre dans une bibliothèque publique, le bibliothécaire se fâcha beaucoup, disant qu'on ne venoit point demander un livre satyrique. -- Eh ! Monsieur, lui dit l'autre, calmez-vous, c'est un livre de cuisine.

mousserons, depuis que nous avons la *marmite américaine*, qui ne tardera pas à devenir d'un usage général, vu que l'eau la plus dure, la plus séléniteuse devient égale à la meilleure eau pour cuire les légumes. Elle accélère & abrége beaucoup tous les préparatifs, & les rend plus salubres, moins coûteux & de bien meilleur goût.

Tout ce qui concerne la table a piqué ma curiosité. J'ai vu que des casseroles, des marmites, & autres ustensiles faits à l'instar de la machine de *Papin*, seroient d'un usage admirable, sans le danger imminent de l'explosion de ces mêmes ustensiles, dont on ne surveilleroit pas exactement le degré de chaleur convenable. Que de bois de chauffage, que de charbon n'épargneroit-on pas tous les ans ! Les os de bœuf, de mouton, de cochon, d'oie, de dindon, peuvent liquéfier à très-petit feu, & prodiguer une substance plus riche, que des livres de chair des mêmes animaux. Leurs os rongés, ou broyés & digérés par nos animaux domestiques, les nourrissent, les engraisent à vue d'œil. Les pauvres, les hôpitaux s'en trouveroient mieux, & les artisans aussi.

Pour suppléer à ces ustensiles *papiniques* trop dangereux, que ne se sert-on d'une espèce de poêles de tôle, fabriqués à Paris, & annoncés depuis dix ans ! Ces poêles de tôle consomment peu de bois, & distribuent, comme on veut, la chaleur à divers compartimens faits pour une ou deux marmites, pour plusieurs casseroles, pour un coquemar plein d'eau commune, pour une ou deux broches mouvantes, pour un four à pâtisserie, &c.

Il faudroit, dans chaque hôpital des enfans trouvés, en choisir un nombre convenable pour

qu'ils devinssent cuisiniers , cuisinières ; ils apprendroient , dès leur enfance , l'usage de ces poëles économiques & des ustensiles papiniques.

Il y a des villages en Allemagne , sur-tout en Saxe , où les enfans de payfans apprennent tous à lire , écrire , chiffrer , & la musique instrumentale , avec un succès étonnant & presque égal. L'art alimentaire donneroit plus sûrement de quoi vivre à ces jeunes orphelins , dépourvus de préjugés , de mauvaises routines ; chaque particulier s'adresseroit à l'hôpital pour avoir un domestique alimentaire. Les aubergistes , les traiteurs seroient obligés de s'en pourvoir à un bureau de chaque hôpital , & ce bureau régleroit leurs gages respectifs , selon le nombre de bouches à nourrir dans chaque maison publique ou particulière.

Je voudrois sur-tout qu'il fût ordonné , par une sentence de Police , qu'on eût à se servir , dans les collèges , dans les séminaires , dans les pensions & autres maisons publiques , de la marmite américaine , en ce qu'elle conserve les sucs nourriciers & qu'elle tend à la conservation de la vie des hommes : des végétaux nourrissans , qui n'ont rien perdu à la cuisson , deviennent précieux dans toutes ces maisons , où la jeunesse est douée d'un vif appétit , & n'a souvent , pour le satisfaire , que des alimens sans sucs & dénaturés par une mauvaise cuisson. Les légumes d'ailleurs conviennent à l'adolescence ; & si la table des collèges & des séminaires est peu abondante , elle devroit du moins racheter son extrême frugalité par la bonté des mets. Je conseille aux parens de ne point mettre leurs enfans dans toutes pensions où l'on ne fera point usage de la marmite américaine.

Le sieur *Drapé*, Chauderonnier, rue de Grenelle, F. S. G., est l'artiste qui a le mieux réussi dans la fabrication de cette utile marmite : l'eau de mer cuit même les légumes, sans leur faire perdre de leurs qualités & sans nuire à la santé. C'est un beau présent des Américains. Nous conseillons aux Suisses, aux Allemands, qui gâtent à plaisir leurs excellens végétaux par une cuisson barbare & destructive des sucs nourriciers, de renoncer à leur routine grossière, & d'adopter la *marmite américaine*, sous peine d'être poursuivis par nos crayons vengeurs : les plantes, les racines potageres, & sur-tout l'asperge & l'artichaut réclament la conservation de leur beau vert ; après avoir flatté l'œil, le goût y gagnera encore.

Passé-partout prédicatoire. &c.

UN passé-partout est ordinairement une clef qui ouvre plusieurs serrures dans une maison religieuse. Celui dont j'ai à parler est d'un tout autre usage chez les religieux qui montent dans la chaire évangélique.

Un passé-partout, dans l'art prédicatoire, est un panégyrique, qui, au moyen d'un texte différent, s'adapte indistinctement à un saint ou à une sainte, en changeant toutefois le masculin en féminin. Par exemple, le panégyrique de Saint Bernard peut servir à la bienheureuse Françoise de Chantal ; le sujet en est à-peu-près le même. Saint Bernard couroit d'un côté & d'autres prêcher la foi & les croisades ; Sainte Françoise de Chantal couroit de ville en ville fonder des monasteres, & sur-tout couroit après S. Fran-

çois de Sales , dont les vertus l'émerveilloient.

Le panégyrique de S. Bernard peut servir aussi pour S. Louis , d'autant plus que l'on prêchoit les croisades & que l'autre les effectuoit. Un S. Hermite prête sa vie à tous les Hermites canonisés. Une Vierge martyre se confond avec une autre Vierge martyre ; un Confesseur ressemble à un Confesseur. Voilà donc des panégyriques qui admettent les formes , à-peu-près semblables à ces éloges d'académies , où le défunt est toujours un grand homme au milieu du grand Louis XIV , du grand Richelieu , du grand Séguier , du grand directeur & des grands assistans. Alors l'éloge fait le tour du tapis vert & va frapper directement chaque académicien qui hume l'encens du confrere ; l'éloge ensuite grimpe aux tribunes , saisit tout vifs les hommes en place qui sont là , les dévoue aux applaudissemens , redescend dans la salle ; & , après avoir tout parfumé , on dit anathème à tous les gens de lettres qui ne sont pas élogiers ; car les encenseurs-élogiers entreront seuls dans le royaume académique.

Il est encore un autre passe-partout. Pour peu qu'on rime ou qu'on veuille rimer , on fait , ou plutôt on faisoit à Paris des *chansons impromptu* ; voici le secret : on étudiot le matin son *Richalet* ; on avoit quarante rimes dans la tête ; on composoit cinq à six couplets , qui se démontoient & s'emboîtoient : cela ressembloit à ces vers que tout le monde devine.

Ce rare talent n'a plus lieu que chez le bourgeois de la rue S. Denis ; mais je ne doute pas qu'il ne se trouve en province de ces poètes qui émerveillent tout le monde , & pour peu qu'ils aient de l'assurance , on croit réellement qu'ils

sont nés *improvisateurs* ; on les regarde comme des enfans privilégiés de la nature : les jeunes demoiselles , qui trouvent leurs noms enchâssés dans ces couplets , avec des éloges sur leur *beauté* , croient posséder les plus *beaux* génies de la capitale ; mais tandis que j'écris , ce *beau* talent n'a plus d'asyle ni même d'auditeurs. J'en suis fâché pour un de mes amis qui y excelloit.

L'Abbé Rousseau.

LE suicide est un crime , ainsi que le duel , parce que l'homme ose s'instituer l'arbitre de sa vie & se rendre juge dans sa propre cause , tandis qu'il est indépendant , par toutes les loix divines & humaines. Le suicide & le duelliste font taire , de leur autorité privée , les loix , la morale & la religion.

Le duel est devenu rare , grâce à la philosophie , qui a démontré que c'étoit le préjugé d'un petit nombre d'hommes ligués , qui d'ailleurs , hautains & ignorans , se permettoient les plus lâches bassesses , & qui n'estimoient leur vie au fond que ce qu'elle valoit.

Les duels , dès qu'il y a la moindre inégalité , sont de véritables assassinats. Les loix , qui ne savient comment concilier les maximes du christianisme & celles des cours , ont vu cesser leur embarras , parce qu'on a regardé les spadassins & leur épée flamboyante avec le dédain & le mépris dont ils auroient dû être couverts dans les siècles précédens.

Quelques frénétiques se battent encore au pistolet & même au fusil ; mais quand des hommes consentent à tirer l'un contre l'autre , comme
sur

sur une bête fauve, ils se classent d'eux-mêmes ; & puisqu'il n'y a plus rien de bon ni d'humain en eux , il faut les laisser faire : leur férocité est mieux punie qu'elle ne le seroit par un tribunal de sages.

Lors donc que deux insensés se *canardent* , ils délivrent à coup-sûr la société de deux mauvais sujets ; eh ! pourquoi la philosophie s'intéresseroit-elle à leur aveugle brutalité ? Elle doit les payer de mépris , & leur rendre cette indifférence qu'ils ont eue pour les loix sacrées de la morale.

Le suicide a succédé au duel. Ici la loi humaine est impuissante ; l'infortuné devenu poussière est rentré , quant à la matière , dans le grand creuset , & son ame est devant le Juge éternel. S'acharner sur son cadavre , le promener au milieu d'une grande ville , faire avorter les femmes enceintes , épouvanter tous les regards par ce spectacle hideux , c'étoit inviter les fous mélancoliques à braver les ordonnances qui frappent un mort : la législation tacite & moderne est devenue sage , en faisant inhumer le suicide , & en traitant ces infortunés comme des attrabilaires , atteints d'une maladie , qui , pour être inconnue dans son origine , n'en est pas moins réelle.

On enterre donc sans bruit & sans difficulté ceux qui se noient , se pendent ou s'empoisonnent. Si le commissaire dresse un procès-verbal , c'est pour constater que la mort a été volontaire , & que les loix ne doivent point chercher de coupables & venger le délit qui vient d'être commis. Les suicides sont fréquens ; mais ils le sont par-tout , en Suisse , en Allemagne , en Italie ; c'est une vraie maladie physique , sauf quelques exceptions.

Un jeune homme de vingt-trois ans me dit un jour : *je vais me détruire*. Je lui répondis : *faites ; la biere, la sépulture & l'indifférence sont toutes prêtes*. Il me regarda, fut corrigé, & il ne se tua point.

L'Abbé Rousseau (hélas ! je l'ai connu) intéressa par son suicide les ames sensibles : il étoit précepteur dans une maison ; il devint amoureux de la demoiselle, sœur de son élève ; il ne pouvoit jamais prétendre à l'épouser : comme il avoit de la probité & de l'élévation dans l'ame, il éloigna toute idée de séduction, & ne pouvant plus vivre, il se donna la mort. Voici la lettre que l'on trouva à côté de lui, écrite de sa main, & dont j'ai tiré copie.

Lettre de l'abbé Rousseau.

Le contraste inconcevable qui se trouve entre la noblesse de mes sentiments & la bassesse de ma naissance ; un amour aussi violent qu'insurmontable pour une fille adorable ; la crainte de causer son déshonneur, la nécessité de choisir entre le crime ou la mort, tout m'a déterminé à abandonner la vie. J'étois né pour la vertu ; j'allois être criminel. J'ai préféré mourir.

La conformité de son nom avec celui de l'immortel auteur de la *nouvelle Heloise*, qui a décrit avec tant de chaleur une situation pareille, ajoute à l'intérêt qu'a dû inspirer sa malheureuse destinée.



Parure.

LES femmes veulent qu'on les divertisse ; c'est-à-dire qu'on les conduise parées à toutes les fêtes ou spectacles. Peut-être choisiroient-elles plutôt d'être diverties ainsi sans être aimées, que d'être aimées sans être diverties. Voilà pourquoi *les femmes de Paris enchantent tout le monde , excepté leurs maris.*

La *parure*, les *chapeaux*, forment la principale félicité des femmes. Eh ! comment aiment-elles encore quelque chose , après la fureur qu'elles mettent à effacer leurs rivales par les ajustemens ?

Elles donnent des formes rondes à ce qui est plat ; c'est un art , c'est encore un travail. Mais quoi ! cette croupe arrondie est du crin , cette gorge est du vent ! L'artifice est admirable ; mais le voile soulevé , adieu le talisman.

Les marchandes de modes punissent bien les femmes de leur goût éternel pour les chiffons ; elles les font toujours payer le quadruple de leur valeur : ces formes nouvelles n'ont point de prix ; c'est comme le dessein fantasque d'un peintre ; il taxe votre désir de ce qu'il veut ; les acheteuses ne s'apperçoivent point de la cherté , tant le désir est vif. On fait en sorte que le mari ne s'apperçoive pas lui-même de la valeur du colifichet ; mais l'œil fin de la femme de chambre connoît tous les détours , & fait au juste ce que coûte la tête de sa maîtresse , & sur-tout d'où vient le tarif. On va sur nouveaux frais , car on peut devoir honnêtement à sa marchande de modes ; on ne s'en cache pas ; on la paie tou-

jours de préférence , mais aussi le plus tard que l'on peut.

Il faut qu'une femme aime bien son mari , pour lui confier sans réserve ce qu'elle doit à sa marchande de modes ; on peut juger de l'honnêteté d'une femme par ce seul aveu.

Ce qui chagrine le plus une femme de qualité , c'est de voir une bourgeoise l'emporter sur elle en ajustemens frais & de nouveau goût : cette hardiesse de parure lui paroît un attentat envers la noblesse.

Un coiffeur habile sera pour toutes les femmes le premier des artistes , le plus digne des plus hautes récompenses ; c'est le créateur de leurs charmes ; & s'il est malade ou parti , voyez avec quelle promptitude elles pâlisent , dès qu'elles en apprennent la funeste nouvelle.

Un pere Capucin (le plus violent ennemi que je connoisse des marchandes de modes , & les traitant comme l'Abbé Bauregard traitoit les philosophes) apostrophant des dames avec leurs chapeaux emplumés , dit : *Mesdames , vous êtes grandement amatrices de vous-mêmes* ; cette expression neuve est bien trouvée. C'est le même orateur qui , parlant de ces autres femmes qui affichent à tort & à travers des pensées irréligieuses , qu'elles ont puisées dans de mauvais livres , s'écria : *Vous vous croyez des philosophes , mesdames , vous n'êtes que des philosopheffes*. Très-bien dit , pere Gabriel ! il joint à ses expressions fortes une éloquence naturelle , un organe imposant , une figure noble & ces beaux mouvemens de l'ame , qui s'éloignent du style amphatique ou maniéré : son éloquence un peu inculte lui appartient entièrement.

« O mort ! que ta sentence est douce à un

homme pauvre ! O mort ! que ton souvenir est amer à l'opulence ! Les richesses & la pauvreté n'ont qu'un même tombeau. Insolens enfans de la terre , enflez-vous de vos grandeurs humaines : où est donc cette grande différence , puisque vous allez tomber en poussière dans vos palais , ainsi que le pauvre dans son hôpital ? Enfans de la terre , vous êtes égaux , il faut vous le répéter sans cesse , puisque vous l'oubliez sans cesse ; apprenez tous que ce qu'il y a de plus affreux au monde , c'est de mourir sans vertu » .

Si l'on jugeoit à propos de rétablir la fête des *faturnales* , s'il étoit permis un seul jour dans l'année d'attacher aux portes des hôtels les qualifications des personnes qui les habitent , je suis bien sûr que leur caractère seroit décidé par le peuple , & que le peuple ne se tromperoit pas.

Il afficheroit à tel hôtel : *femme avare* , à tel autre *hautaine* , *capricieuse* , *dissolue* , *méchante* , &c. Je sais que les hôteliers appelleroient cette coutume une *licence effrénée* , qu'ils voudroient faire pendre les afficheurs , mais je suis persuadé que cette monition seroit un bon effet ; car je suis très-convaincu que le peuple est doué d'un discernement admirable pour faire le portrait des grands. Comment cela se fait-il ? Je n'en sais rien. C'est comme la réputation des gens de lettres , qui , après la *tourmente* , prend son rang , malgré l'envie & la critique.

On ne peut disconvenir que le peuple ne porte le fardeau de l'État. Comme il est la victime de toutes les fautes de l'administration , il en ressent aussi-tôt tous les contre-coups , & comme lui seul forme la chose publique , il

n'est pas surprenant qu'ayant sans cesse les yeux ouverts sur ce qui l'intéresse, il ait un coup-d'œil si juste & que la vérité, qui est sa seule arme, soit toujours dans sa main.

Bagneux.

CE joli village, où je me promène quelquefois, me rappelle, malgré moi, ce Cardinal de Richelieu, ce visir mitré, qui sacrifia tout à son ambition; mais qui, au dire de bien des gens, soutint la France; cette France qui, quinze ans avant son ministère, touchoit au moment de faire la loi à l'Europe; cette France qui renfermoit dans son sein un Sully qu'il n'employa pas.

Ce n'est pas une histoire controuvée que le *cabinet des oubliettes*. Le caractère du Cardinal, la tradition, nombre d'hommes qui disparurent, tout atteste une foule d'exécutions secrètes & sanglantes.

Ruelle faisoit le pendant de *Bagneux*; le ministre y attiroit, par des caresses & par des marques d'amitié, ceux qu'il vouloit immoler à sa cruelle politique; puis il les faisoit passer par un petit appartement, au milieu duquel étoit une *bascule*, que la main du prélat faisoit jouer elle-même. L'on tomboit alors dans un puits de cent pieds de profondeur; & l'on a trouvé, il y a cinquante ans, l'ouverture de ce puits abominable: dans le fond on a reconnu les ossemens de plusieurs cadavres, avec les débris de leurs vêtemens, montres, bijoux, argent. Quand on rapproche ce *cabinet des oubliettes* des scènes qui se sont passées à *Ruelle*,

& que l'histoire elle-même confirme, on ne peut révoquer en doute que le Cardinal n'ait disposé de la vie des citoyens en despote sanguinaire.

Ivrognes.

QU'UN paysan, qu'un manouvrier s'enivrent dans un village, ils peuvent rentrer chez eux sans danger. La femme vient, chante sa gamme, & les enleve du cabaret; mais à Paris, des régimens d'ivrognes rentrent des fauxbourgs dans la ville, chancelant, battant la muraille. A la sortie des spectacles, c'est-à-dire à l'heure la plus dangereuse, ils rentrent, & le moins ivre a beau donner le bras à son camarade, qui est saoul, chaque pas est un danger.

Il n'y a point d'homme sensible qui ne s'arrête & qui ne frémissé en les voyant décrire une ligne circonflexe à deux pieds des roues.

Les maîtres humains des voitures roulantes devroient, sur-tout les dimanches & fêtes, ne point user de leurs équipages, ou recommander à leurs cochers une plus grande circonspection; car il est de fait que ces jours-là sont les plus fertiles en accidens.

Qu'on s'enivre avec de bon vin, comme on fait en quelques pays, cela est pardonnable jusqu'à un certain point; l'intempérance en est quitte pour un mal de tête léger, & il se couche; mais que le parisien s'enivre avec le vin aigre, dur & détestable qui lui est versé à grands frais pour lui, par les cabaretiers des guinguettes, cela n'est pas trop concevable.

La biere qu'on boit en Angleterre & en Hol-

lande, est une boisson salubre pour le peuple. Ici rien de plus pernicieux que le vin dont le peuple se gorge. Il n'y a pas pour moi de plus grand objet d'étonnement dans toute la capitale, que cette fureur du peuple pour boire un âpre vin, dont il est impossible à une bouche un peu délicate de soutenir une cuillerée.

L'ivresse ailleurs n'est qu'une incommodité passagère; l'ivresse du peuple parisien est abominable & fait horreur, & pourquoi? c'est que le vin qu'il boit, dispose plus promptement à l'ivresse, en ce qu'il y entre toujours quelques mélanges, qui altèrent d'autant plus les organes : j'ose dire que l'abus qui me contriste le plus profondément, celui que je voudrois voir réprimé avant tout autre, & par les châtimens les plus sévères, c'est la falsification du vin distribué au peuple.

Son ivrognerie est la source d'une infinité de désordres. Pour peu que l'ouvrier s'adonne à boire, il boit pour trente à quarante sols de vin, & ces trente à quarante sols enlèvent à sa maison quatre ou cinq pains de quatre livres, que ses enfans auroient mangé pendant la semaine.

Je voudrois bien que la petite biere, usitée en Angleterre, s'introduisît en France; cette boisson restaurante, nourrissante, remplaceroit avantageusement ces vins verts dont le pauvre peuple fait un usage continuel.

L'usage du vin noircit la chair d'une nation, lui donne de la pétulance, l'anime hors de propos, la porte à la folie, lui ôte ce flegme, ce sang-froid, ce calme raisonnable que l'on remarque dans tous les pays du nord.

Le vin à Paris l'a trop emporté sur la biere : est-ce un bien d'avoir tout sacrifié, & les bois

& les bleds , à la culture des vignes ? Que d'esclaves employés à la récolte de cette boisson ! L'usage de la biere bien faite , seroit un avantage pour le parisien , qui auroit toujours une boisson sûre , fortifiante & plus saine que le vin vert qu'il avale , & qui le dispose à toutes les frénésies que les commissaires sont obligés ensuite de punir. Mais quoi ! s'il existoit une pareille boisson pour le peuple , bientôt la ferme générale viendrait s'asseoir à la table où l'économie la verseroit à la santé du pauvre , & il paieroit un verre de biere autant que le verre de Bourgogne ! Les Brasseurs n'ont-ils pas déjà monté le prix de la biere presque au taux du vin ?

Pendules.

ON met une pendule sur toutes les cheminées ; on a tort : mode lugubre. Il n'y a rien de si triste à contempler qu'une pendule : vous voyez votre vie s'écouler , pour ainsi dire , & ce balancier vous avertit de tous les momens qui vous sont enlevés , & qui ne reviendront plus. On a placé dans tous les appartemens de ces pendules , & personne ne craint d'envisager une pendule , quoiqu'elle vous trace bien distinctement la fuite des heures : ces pendules sont décorées de petites colonnades , d'un dôme de bronze doré , d'un globe de marbre blanc , autour duquel tourne horizontalement le cercle des heures.

En contemplant une de ces horloges , je remarquai que le maître capricieux avoit changé plusieurs fois la figure dorée qui la surmontoit : le rouage intérieur n'en alloit pas moins son

train ; l'aiguille faisoit également son office ; ainsi , me disois-je , il y a des places où il importe fort peu de quelle grandeur ou tournure soit la figure dorée ; quand la machine des bureaux est bien organisée , les choses vont également , & la figure n'est qu'un ornement.

Le luxe a épuisé toutes les formes dans ces décorations superflues ; & , comme il n'a rien d'utile , ni même d'agréable , dans des combinaisons aussi futiles que dispendieuses , on ne peut que gémir de cet emploi de l'argent.

Maîtres en fait d'armes.

UN Anglois a comparé Louis XIV à un Maître en fait d'armes. Louvois se servoit de tous les maîtres d'armes comme d'autant d'espions dans toutes les cours d'Allemagne.

C'étoient les femmes qui autrefois plaçoient l'orgueil à voir leur amant , même aux dépens de sa vie , venger toutes leurs petites querelles. Les spadassins viennent d'Italie.

L'esprit des duels , le goût de l'escrime sont absolument opposés au vrai courage militaire. Renvoyons cet homme , car il nous tuera tous , disoit un jour Turenne , qui , sans doute , étoit connoisseur en cette partie , en parlant d'un de ces faux braves qui avoit tué deux de ses camarades. D'ailleurs , ajoutoit-il , j'ai remarqué que tous ces gens-là , qui ont toujours la main sur la garde de leur épée , ne sont pas les plus braves à l'ennemi. Quand les classes supérieures opprimoient les inférieures , l'escrime rétablissoit une sorte d'égalité ; mais comment concilier un édit qui défend le duel , & une communauté de

maîtres en fait d'armes , qui n'apprennent rien autre chose qu'à tuer un homme proprement ? Les maîtres en fait d'armes disent que leur art développe le corps. Plaisante excuse ! *ce métier de subtilité* , comme dit Montaigne , *s'il n'eût pas été déshonoré , auroit bientôt métamorphosé les citoyens en gladiateurs.*

En fait de duel , il faudroit en revenir à la manière du prestigiateur Cagliostro , qui , ayant dit que le premier médecin d'une grande Souveraine étoit le plus grand charlatan de l'Empire , en reçut un cartel. Ce n'est pas ainsi que je me bats , dit Cagliostro : tenez , voici une pillule empoisonnée ; elle est petite , mais bonne ; vous l'avalez , & vous ferez descendre , si vous le pouvez , l'antidote dans votre estomac : vous me donnerez en même-tems une pillule diabolique , telle enfin que vous l'imaginerez ; je saurai la combattre dans mes intestins , sans qu'il y paroisse : celui qui ne crevera point sera le vainqueur de l'autre.

Voilà bien égalité de talens , égalité de force ; un écrivain pourroit dire : je me bats avec ma plume , réponds-moi avec la plume ; si tu ne fais la manier , paie un écrivain , il y en a tant ! ainsi chacun combattroit avec ses armes. Quant aux journalistes , qui ont raison une fois par semaine , ou même trente fois par mois , ils devroient être assujétis à insérer dans leurs inventaires les réponses de leurs adversaires , afin que ceux-ci combattissent à avantage égal.

Quand un maître en fait d'armes , ou même un prévôt de salle , ont une rixe , ils sont obligés d'avertir leurs adversaires du titre qu'ils portent : mais il y a des hommes qui se battent sans regle & sans mesure , & avec une violente intrépi-

dité, déconcertent le jeu savant du maître en fait d'armes ; il est occis par sa propre science.

Quand il y a réception de maître, il y a affaut public ; les assaillans s'escriment ; le lendemain on les appelle dans le journal de Paris *des gens à talens*. Le Procureur du Roi, en robe, prend les fleurets & donne des couronnes aux vainqueurs. Je ne connois rien de plus indécent que cette coutume. Tout est donc contradiction dans nos mœurs !

Museum.

IL doit être placé dans la partie supérieure des galeries du Louvre. Certes, ce sera un beau monument, quand les arts y auront mis la dernière main. On y déposera tous les tableaux appartenans au Roi, mais en attendant ils sont cachés à tous les regards ; conformément au génie national, l'exécution sera lente, & les plans changeront dix fois. Le public ne jouira que très-tard, si jamais il parvient à jouir. Il est des hommes qui voient tout au premier coup-d'œil, & qui parlent peu. Il en est d'autres qui parlent beaucoup, en très-beaux termes, & qui ne voient rien. Je donnerai toujours la palme à celui qui exécutera un plan, ne l'eût-il pas conçu, & fût-il inhabile à le concevoir.

Cette construction si lente & si embarrassée forme une éclipse pour les beaux arts. L'astre est encrouté. Autant vaudroit pour un étranger être à Alger qu'à Paris, relativement aux tableaux, statues, & autres curiosités qui sont invisibles, & qui le seront encore long-temps, parce qu'on a très-différemment parlé, ce qui

th'a toujours semblé de fort mauvais augure. On vole facilement les idées & les expressions, mais le talent d'exécuter ne se dérobe pas.

Les artistes sont toujours logés sous cette grande galerie ; on donne sur-tout des emplacements aux peintres, c'est à dire, aux hommes les plus inutiles au monde, & qui font payer cherement un art qui n'intéresse en rien le bonheur, le repos, ni même les jouissances de la société civile ; art froid, menteur, dont tout vrai philosophe sentira l'inanité.

La fille d'Achmet III.

SON histoire n'est point un roman. Véritablement Princesse Ottomane, née à Constantinople, confiée à une esclave chrétienne, enlevée par elle, baptisée à Gênes, elle apprit dans sa seizième année le mystère de sa naissance : admise à l'audience du Pape Clément XIII, invitée par plusieurs Souverains, elle se fixa en France, qui semble être l'asyle de tous les Princes infortunés de la terre. Quand le Sultan son pere fut détrôné par les Janissaires, elle alla le trouver dans son exil pour le consoler ; de retour en France, elle habite Paris depuis quarante ans ; elle préfère cette ville à toutes les autres. J'ai eu l'honneur de la saluer & d'entendre de sa bouche l'éloge constant qu'elle fait des mœurs & des habitants de la capitale.

On a donc vu la sœur du Sultan actuel loger avec l'indigence, dans un petit cabinet au college de Bayeux, logement qui lui coûtoit vingt écus par an ; son escalier étoit une échelle. Eh !

qui se plaindra de son sort, après ce terrible exemple des jeux de la fortune!

Époque.

LA manie des nobles a créé ce terme ! *Est-il époque*, se demandent-ils ? *C'est un fourcin*, dit-on encore pour exprimer une source terreuse, c'est-à-dire roturière.

Cependant les grandes escroqueries, qui sont nouvellement à la mode, sortent de la minerve de certains nobles.

C'est bien d'être *époque*, mais il ne faut pas qu'un homme de cour soit pédant. Il en est néanmoins : homme de cour pédant ! oui, ils parlent à tout le monde comme s'ils parloient aux troupes qui sont sous leur commandement ; ce sont presque des airs de souveraineté : ce pédantisme est le plus insupportable de tous ; j'aimerois mieux encore celui de la robe.

Les deux Noblesses.

LES misérables & fausses idées qui tiennent au préjugé de la noblesse, reprennent par accès : au lieu d'avoir la noble ambition de se rendre *fiis de ses vertus*, on aspire à s'ennoblir, & la roture est pour certaines oreilles un mot déshonorant, ou du moins déchirant. Le moindre noble veut en imposer, & se prête une illustre origine. Les moyens de s'ennoblir sont tellement multipliés, qu'un roturier, portant

un nom , commence à devenir un être rare.

Les douze Parlemens du Royaume donnent à tous leurs membres la noblesse au premier degré ; les Chambres des Comptes & Cours des Aides , le Grand-Conseil , & la Cour des Monnoies , donnent aussi la noblesse ; les places de Maîtres des Requêtes la donnent pareillement ; les charges de Grands-Baillis , Sénéchaux , Gouverneurs & Lieutenants-Généraux d'épées , au nombre de cinquante , donnent aussi la noblesse ; les places de Secrétaires du Roi , au nombre de neuf cens , donnent encore la noblesse , pourvu qu'on en meure saisi ou qu'on exerce pendant vingt ans ; enfin , les places dans les bureaux des finances , qui sont au nombre de sept cens quarante , donnent la noblesse au second degré. Que de nobles ! bon Dieu ! on n'a point parlé des échevins , capitouls , &c. , &c. Le commerce , depuis certain nombre d'années , donne aussi la noblesse à quelques-uns de ses membres.

Par-tout l'on rencontre la manière la plus commode de gagner la noblesse ; on l'achette avec cent mille francs , & l'on retire à-peu-près l'intérêt de la finance. Le fils d'un secrétaire du Roi , le petit fils d'un trésorier de France , s'intitulent Messire & Chevalier ; & s'ils sont riches & puissans , ils se font Comtes ou Marquis , à leurs choix.

Un édit de 1482 enjoignoit aux secrétaires du Roi *de porter leurs écritaires honnêtement*. Ils ne portent plus d'écritoire aujourd'hui , mais ils jouissent du privilège d'être décapités.

L'ancienne noblesse , qui monte dans les carrosses du Roi , & qui va à la chasse avec Sa Majesté (ce que la gazette annonce à l'univers & aux races futures) frappe de son dédain toute

cette noblesse nouvelle & mêlée ; elle parle de la présentation à la Cour , comme du point essentiel : c'est-là qu'il faut prouver sa noblesse de génération en génération par titres originaux , jusques & compris l'an 1400. Il faut aussi que ces preuves supposent une noblesse plus ancienne , & sur-tout ne laissent appercevoir aucune trace d'ennoblissement. C'est bien une autre chose pour être de l'ordre du S. Esprit & de l'ordre de S. Lazare : on examine Messieurs les morts avec une scrupule rigidité , & leurs os vermoulus sont quelquefois dépouillés de toute noblesse , malgré les armes qui décorent leur tombe ; & le descendant , quelle miné il fait alors ! Il voudroit être fils du plus grand scélérat , pourvu qu'il eût eu la tête tranchée ; il apporteroit en preuve le crime de son ayeul.

Pour être un page de la petite écurie , un écuyer de la grande , un page de la chambre du Roi , il faut prouver deux cens ans de noblesse ; eh ! qui le croiroit ? Il faut également deux cens ans de noblesse pour servir dans les maisons d'Orléans & de Condé , & chez M. le duc de Penthièvre.

Qu'on est heureux d'être né roturier ! on est dispensé d'être valet de prince ; cela me paroît une distinction très-honorable : mais les nobles ne portent presque plus que des noms de seigneurie ; ils oublient leurs noms de famille.

Au milieu de ces deux noblesses , on voit encore les *commensaux de la maison du Roi* , qui forment en France une autre sorte de noblesse , & qui ont même des privilèges supérieurs.

Dans peu , je le prédis , on verra les *commis* , & autres *employés des fermes du Roi* , former en France une espèce de noblesse : c'est déjà une
classe

classe privilégiée ; la plupart se qualifient tacitement d'écuyers , & on ne leur dit rien ; ils ont droit de port d'armes ; ils sont sous la sauvegarde de toutes autorités civiles & militaires , qui sont tenus de leur prêter main-forte à la première réquisition ; ils ne peuvent être imposés ou augmentés à la taille pour raison de leurs commissions ; leurs gages sont *insaisissables* , ils ont *serment en justice* : enfin ils ne peuvent être décrétés pour quelques délits que ce soit , commis dans leur fonction , que par les juges des droits du Roi.

Ne voilà-t-il pas des mortels privilégiés ? Après cela les commis & autres employés des fermes tarderont-ils à s'assimiler à la noblesse ? Ils auroient tort.

N'est-ce pas avilir la noblesse ; que de la prodiguer ainsi à tout venant ? N'est-ce pas d'ailleurs pécher contre une saine politique , que d'accorder le droit d'être inutile à un roturier que ses richesses, employées dans le commerce ou dans de sages entreprises , mettroient à portée de faire vivre des centaines de familles ? Espérons qu'il viendra un jour où l'on se fera honneur d'être roturier ou utile à sa patrie , ce qui est à-peu-près synonyme.

Aveugles.

ON peut refuser un pauvre , mais que ce ne soit jamais un aveugle ; l'aveugle n'a pas l'organe qui supplie , qui terrasse ; il a l'air importun. On ne le suppose pas souffrant , car la souffrance ne se peint bien que dans l'œil : donnez à l'aveugle plutôt qu'au sourd , plutôt qu'au

muet, plutôt qu'à l'estropié ; ceux-ci se font entendre, commandent la pitié, mais l'aveugle, vous ne soupçonnez pas les ténèbres ni la solitude affreuse qui l'environnent. Donnez à l'aveugle, vous dis-je, afin de voir un jour l'éternelle clarté.

Des libellistes voulant répandre d'odieuses satyres & échapper aux recherches, remirent leurs *imprimés* entre les mains de pauvres aveugles quêteurs ; leur disant que c'étoit la *vie d'un saint & son cantique* ; ajoutant ensuite que l'argent seroit pour eux. Ces aveugles croyant débiter une production pieuse, crioient à pleine gorge la satire ; & vendoient innocemment l'ouvrage hardi & licencieux.

M. Haüy, doué d'un zèle infatigable, a inventé une imprimerie nouvelle à leur usage. Ses procédés sont courts & faciles ; le tact les dirige sûrement ; d'autres sont musiciens, clavecinistes & organistes. Cette classe d'infortunés doit beaucoup aux soins journaliers de cet instituteur habile & bienfaissant. Rien de plus touchant que de le voir au milieu de ses élèves, auxquels il a semblé redonner le sens qui leur manque, en perfectionnant les autres.

Un aveugle, qui vivoit d'aumônes, avoit une fille de dix-sept ans, fort belle ; il obligeoit cette fille à l'embrasser toutes les fois qu'elle rentrait ; il l'avoit accoutumée à ce devoir dès son enfance : un jour l'aveugle se mit à battre sa fille aussi-tôt qu'il l'eut embrassée. Les voisins accoururent ; le père furieux châtiant sa fille, s'écrioit : *elle a forfait à son honneur* ; la fille en pleurs avoua sa faute.

Punch.

CETTE boisson , nous l'avons adoptée à l'avant dernière paix avec l'Angleterre : elle est naturalisée parmi nous ; on la sert dans les cafés publics. D'abord les femmes l'ont rejetée à cause de l'haleine forte que laisse l'eau-de-vie , & l'on y employoit du vin de Champagne ; mais depuis un an , les femmes , qui ont pris nos redingottes , nos catogans , nos baguettes , nos souliers , boivent l'eau-de-vie ; elle sera toujours plus saine que ces liqueurs distillées.

L'usage de boire beaucoup de vin régnoit parmi les dames de la première qualité & les mieux élevées ; aujourd'hui elles aiment les liqueurs fortes.

Le meilleur punch que je connoisse se distribue chez le sieur Regny , limonadier , pavillon Mazarin. Il est supérieurement fait.

Glaces.

CETTE congellation artificielle est un tonique , un rafraîchissement délicieux : un glacier est un véritable artiste qui n'existe encore que dans les grandes villes. Sortez de Paris , il vous faudra faire cent lieues pour rencontrer des glaces aux fruits d'été & d'automne , au beurre , au kirh-waser , au bolonia , au lait d'amande : les vrais progrès en ce genre sont dus à la capitale.

Le sieur Dubuiffon , successeur de Procope , est le premier qui se soit avisé de faire des glaces

& d'en vendre toute l'année indistinctement. Dans les ardeutes chaleurs de la canicule , tel jour au palais royal , il se vend pour trois cens louis d'or de *glaces* à douze sols la tasse.

Ce fut Procope qui corrigea les grands seigneurs & les poètes , les élégants de la cour & les écrivains du siècle de Louis XIV , qui s'enivroient loyalement au cabaret : en leur versant du café , il leur donna un autre point de réunion , & l'on vit disparoitre le goût honteux de l'ivrognerie. Les limonadiers sont au nombre de dix-huit cens ; ce qui prouve qu'on a déserté les cabarets.

Calendriers , Almanachs pour Janvier.

C'EST une manufacture telle qu'il n'y en a point dans le reste du monde ; on en envoie des ballots dans les provinces & chez l'étranger ; étrennes mignonnes , almanachs chantans , &c. , il faudroit un catalogue pour les nommer tous. Cette marchandise , qui forme des murailles de papier noirci , est prête à la fin d'octobre ; puis viennent les couvertures brillantes , ouvrage des relieurs. Ceux-ci couronnent le mont S. Hilaire , & sont harcelés par les libraires , qui dans ce tems-là ne s'occupent que d'almanachs , plus précieux pour eux mille fois que les œuvres de Montesquieu.

Tel compose un almanach pour 24 livres ; tel autre , comme M. Sautreau , éditeur célèbre de l'almanach des Muses , a trouvé le secret de se faire dix-huit cens livres de rente , en ne faisant que rassembler quelques vers

d'autrui. Ainsi les jeux de l'aveugle fortune se manifestent jusques dans les almanachs.

On épuise les titres bizarres , & bientôt il n'y en aura plus. Un poëte intitula le sien *Almanach des Honnêtes Gens* : c'étoit une espèce de calendrier , où il délogoit tous les saints du paradis , & la vierge Marie , pour y placer des noms de philosophes , d'athées , & puis *Brutus*. On le mit à S. Lazare , tandis que d'un autre côté M. Séguier arma tous les foudres de l'éloquence contre ce calendrier bizarre , le faisant brûler par la main du bourreau , au pied du grand escalier : il ne fallut pas un bûcher pour incendier l'ouvrage , une bougie fit l'affaire.

Un autre dans le même tems (M. Rivarol) fit un almanach où il distribuoit des épigrammes peu variées & peu piquantes à quatre cens faiseurs de vers , & tout cela pour un peu d'argent : ces quatre cens faiseurs de vers ne le lâcheront qu'au jugement dernier. Ce sont autant de lévriers qui sont & seront à sa poursuite ; mais comment irrite-t-on quatre cens rimeurs ? n'est-ce pas affronter sans masque & sans gant une ruche de guêpes ? Quelques-unes lui ont déjà fait sentir l'aiguillon.

Tous ces almanachs passent de main en main , & puis meurent dès le mois de février : on ne conçoit pas ce que devient cette espèce de marchandise qui s'éparpille dans les innombrables poches des grisettes ; car toute fille a un almanach chantant qu'elle reçoit au nouvel an.

On doit peut-être à cette foule d'almanachs l'incommode race des *fredoneurs* qui vous bourdonnent aux oreilles des notes de musique dé-

figurées , & qui chantonnent quand vous leur parlez.

Les revenus de l'académie de Berlin sont fondés sur la vente exclusive des almanachs. Le feu Roi de Prusse avoit pensé que comme il ne faut pas beaucoup de génie pour faire un almanach , on pouvoit appliquer le produit de ces sortes d'ouvrages à l'entretien d'une académie de savans : il paya donc ses académiciens en affermant les productions de l'année , les chansons & les chansonnettes. L'académie , maîtresse du privilège , crut qu'il étoit de sa dignité de supprimer de ces almanachs, munis de son approbation , les vieilles & incertaines prédictions du *beau tems* , de la *pluie* , de la *gelée* , des *orages* , des *tempêtes* & des *météores* , &c. , ainsi que les recommandations de *couper les cheveux* , les *ongles* , de prendre *médecine* & de *saigner* dans tel ou tel tems , &c. Qu'arriva-t-il ? On ne vendit plus d'almanachs sans prédictions. L'académie alloit être sans marmite & réduite à un jeûne rigoureux ; elle ne manqua point de rétablir , le semestre suivant , les prédictions de l'année , sans quoi les tables des académiciens (tant astronomes que grecs & latins , antiquaires , érudits & grammairiens) étoient sans soupe. Or , il faut manger la soupe avant de rendre compte de l'état du ciel & de la rotation des astres & planetes.

Il me semble qu'on pourroit imiter l'ordonnance du Roi de Prusse , affermer en France le produit des almanachs , pour l'appliquer aux gens de lettres. N'est-ce point le fumier , les débris des végétaux , qui alimentent nos

arbres fruitiers ? Pourquoi donnons-nous notre argent pour l'almanach de Mathieu Laensberg ? Ne pourrions-nous pas composer chez nous un pareil chef-d'œuvre ? il se tire à soixante mille exemplaires.

Que ne dirions-nous pas de l'almanach royal , qui rapporte 25 à 30 mille livres de rente à un libraire ? Pourquoi un privilège éternel pour une telle production , tandis qu'on n'accorde des privilèges que de six ou neuf ans pour des ouvrages de génie , & qu'on en dépouille les familles ?

Singulier Magasin.

C'EST celui des jurés-crieurs : ils ont des corbillards , des catafalques , des mauzolées emmagasinés , des rentures mortuaires ; ils n'ont plus qu'à rassembler les parties un peu disjointes ; on refait les écussons ; c'est un mauzolie tout neuf ; ces meubles funebres ont servi à d'autres ; mais ils n'en sont pas moins bons.

L'impôt du timbre , que l'on vouloit établir & qui n'a pas eu lieu , assujettissoit à la marque les billets d'enterrement & les billets de mariage , rapprochement peu obligeant , qui a scandalisé les bons parisiens. Les jurés-crieurs s'étoient promis d'aller annoncer eux-mêmes les décès , & de les signifier de leur propre écriture ; ils auroient joué ce tour-là à l'impôt du timbre.

Timbrer un billet d'enterrement ! quelle bonne source d'épigrammes pour les parisiens !

elles ont éloigné l'impôt , ainsi qu'elles en éloigneront plusieurs autres , car il faut avoir de l'esprit avec un peuple qui en a.

La Société du Mercredi.

CE sont des gens qui dînent ensemble le mercredi , & voilà tout. Epicuriens & gourmets ; ils ont donné dix mille francs pour les quatre hôpitaux qui ne s'élèvent point. On m'a sommé de faire leur chapitre , & le voilà fait.

Il y a une idée superstitieuse & toujours régnante sur les treize convives qui se trouvent à une même table. *L'un d'eux* , dit-on , *doit mourir dans l'année*. En Suisse , pour faire tomber cette triste superstition , treize particuliers se rassemblèrent une fois la semaine , vécurent en santé , & mangèrent de bon appétit pendant près de dix-neuf années. Il est bon d'offrir cet article aux femmelettes des deux sexes.

L'Education campagnarde.

CE qu'il y a de plus piquant pour un homme délicat , qui aime à joindre à ses jouissances celles d'autrui , c'est de conduire dans la capitale une jeune fille étrangère , qui ne manque point d'esprit , & qui ait le goût inné de ce nouveau spectacle.

Elle ouvre de grands yeux étonnés ; on y lit la comparaison secrète qu'elle fait incessamment.

samment de son village & de sa chaumière ,
 avec l'opulence qui l'environne : on la conduit
 aux comédies , aux opéra , aux bals masqués
 & autres divertissemens publics ; on a l'air d'un
 enchanteur , qui d'un coup de baguette a créé
 tous ces miracles ; son ame est dans l'ivresse ;
 elle vous remercie , comme si tous ces objets
 magnifiques avoient été enfantés & disposés
 pour elle seule. Vous jouissez des mouvemens
 naturels de sa surprise , de sa joie & de son
 admiration : or l'admiration donne au sentiment
 de l'amour quelque chose de plus pénétrant , &
 double ses délices ; l'agrément du spectacle est
 tout autre chose quand on est assis auprès d'une
 beauté neuve , qui regarde avidement au fond
 du théâtre , respire à peine , vous serre la main
 en silence comme pour vous rendre grace des
 heures les plus délicieuses de sa vie : vous sem-
 blez remplir tout ce que son cœur pouvoit
 désirer ; son amour devient excessif , car il se
 fond avec l'attrait que toutes les âmes sensi-
 bles ont pour les beaux arts. C'est en la pro-
 menant dans un monde enchanté que vous en
 paroissez être le souverain , ainsi que l'arbitre
 de toutes les fêtes qui le décorent.

Point de volupté égale à celle de faire naître
 dans un cœur des surprises aussi vives ; &
 les riches qui dépensent tant d'argent pour
 des femmes blasées , ne connoissent pas le charme
 qu'inspire le sourire étonné d'une jeune
 maîtresse , lorsque jettant ses regards sur tant
 de nouveautés , elle les reporte sur vous , reste
 comme suspendue à chaque mot qui sort de
 votre bouche , trouve tout bien , & au milieu
 de tant d'hommes qui font impression sur elle ,
 vous donne les caresses qu'elle rassemble sur

vous seul : son cœur devient tout amour , parce qu'il est content , rempli ; son ame a joui , son esprit s'est éclairé ; vous avez développé en elle un sentiment caché , mais actif ; il se déploie à la vue d'une grande cité. Eh ! comment tant d'objets variés manqueraient - ils d'éveiller une sensation profonde dans une fille de la campagne , neuve aux délices de la ville ? Son accent , sa timidité s'enhardit par degrés , je ne sais quelle rusticité touchante lui prête des attraits d'autant plus intéressans , qu'ils sont éloignés du mensonge.

Heureusement pour nous que les riches n'ont point ce désir ; que tout entiers à leur vanité orgueilleuse , ils nous laissent les jouissances qui sont à notre portée , & dont ils seroient jaloux s'ils les connoissoient. Mais pour promener ainsi la vertu rustique & épier ce qu'elle peut sentir , il ne faut point être un suppôt de Plutus , il faut être un philosophe , & un philosophe entre deux âges.

Les Perroquets.

APRÈS les cors de chasse que font résonner les apprentis symphonistes , il n'y a rien de plus insupportable que le perroquet , qui vous crie & va répétant aux oreilles toujours la même chose. Ce goût pour les stupides répétitions pourroit se satisfaire dans le monde sans recourir aux perroquets ; que d'animaux parlans & redisant bien ce qu'ils ont entendu aux écoles de Droit , de Médecine , de Théologie & au Lycée ! Enfin une dévote n'a-

voit-elle pas appris à son perroquet à répéter bien distinctement , *voilà le bon Dieu qui passe* , si-tôt qu'on entendoit de la rue le son de la clochette. Elle porta l'oiseau vert chez son voisin ; l'animal bavard parfaitement instruit & éprouvé fut placé à la porte. Le Viarique passe , & le perroquet de dire , *voilà le bon Dieu qui passe !* Tout le monde s'exalte , admire , reste à genoux , & est prêt à crier *miracle*. On oublioit que c'étoit aussi aisé à faire dire à un *perroquet* qu'à un *enfant*.

Une femme caressoit un perroquet chéri d'un ministre dur. Ce perroquet étoit féroce : elle le savoit ; mais elle avoit ses vues , elle se fit mordre au bras. Le ministre voyant le sang couler , s'émut. *Je voulois me faire saigner , il y a quelques jours* , dit-elle ; *votre perroquet a pris ce soin* : elle obtint ce qu'elle voulut.

Un homme de ma connoissance indigné de la courteresse ridicule de la queue des chevaux , avoit stylé son perroquet à dire à tout venant : *Laissez la queue aux chevaux !* Je souffre comme lui , quand je vois un cheval maquignonné.

Singulier escroc.

J'AI oui parler d'un escroc qui , je pense , n'a point eu son égal : bien reçu & bien traité dans une maison demi-opulente , il y avoit son logement & sa table ; il s'avisa d'y introduire un étranger , & de se faire payer une pension ; cela étoit fort ; comment s'y prit-il ? Le voici ; en lui faisant accroire qu'il entroit

pour moitié dans la dépense. Après ce début , il présente l'étranger & le reçoit chez autrui comme dans sa propre maison.

Les bonnes manières que le maître avoit pour celui qu'il hébergeoit amicalement & gratuitement , rejaillissent sur le nouveau venu ; celui-ci paie fidèlement son quartier , & l'autre le comble de politesse comme l'ami de son ami. Le payant prend peu à peu les petites libertés qu'un paiement assidu autorise ; il donne son avis sur les plats , blâme ou loue le cuisinier ; le maître de la maison , qui le trouvoit d'ailleurs fort aimable , lui fit un jour quelque représentation , mais sous le voile de la politesse ; qu'on juge quel fut son étonnement lorsqu'il apprit que le nouveau venu payoit tous les trois mois , & d'avance , une table que l'hébergé tenoit de sa complaisance ! Remettez votre argent dans votre poche , lui dit-il , vous êtes chez moi ; vous n'avez ni à me payer , ni à blâmer mon cuisinier , mais il fera de son mieux pour que vous soyez content.

Quelle présence d'esprit ne fallut-il pas à cet escroc , que je ne veux pas nommer , pour se maintenir pendant près d'une année entre deux hommes , qui ne devoient pas s'entendre , & pour faire payer à l'un le dîner qu'il recevoit de l'hôte *gratis* !

Cuisine.

LA cuisine moderne est préférable à l'ancienne pour la santé comme pour le goût : un bon cuisinier nous fait vivre plus long-temps ,

car il donne de l'onction aux mets , & il empêche qu'ils ne deviennent corrosifs. La nature nous présente les alimens tout brutes , le cuisinier les corrige & les perfectionne. La cuisine n'est donc plus un art meurtrier , quand elle est maniée par un bon artiste ; *on ne se creuse point de tombeau avec les dents* , comme le dit le grossier Regnard ; quand on est doué d'une sensualité délicate , alors on n'est point gourmand ; la sobriété accompagne toujours les finesses du goût.

Oui , quand j'aurois toute la théorie de *Messellier* (1) , je veux la mettre en vers techniques ; il y en aura cent tout au plus. Tout élève les apprendra par cœur. Excellent , succulent catéchisme ! *Non omnis moriar.*

L'appétit ne doit pas être irrité , mais satisfait. Qui voudroit être un Pandarée , célèbre mangeur , à qui Cérès accorda le don de dévorer impunément sans avoir jamais d'indigestion.

Une étude assidue du goût de son maître , dont le palais doit devenir le sien , voilà ce qui honore un cuisinier. La délicatesse des mets ne peut que leur préparer une cuisson louable ; les parties grossières séparées par l'elixation , ne fatiguent plus l'estomac , & il doit s'en former un meilleur chile.

Le vulgaire broute pour le besoin ; mais il ne mange pas pour le plaisir : cet art s'est perfectionné avec le génie des peuples. La cuisine de Louis XIV étoit mauvaise ; il a rassemblé autour de lui beaucoup de grands hommes ; il n'a point eu de fins cuisiniers. Il y a un

(1) Fameux cuisinier.

rapport entre le goût corporel & le goût spirituel. La finesse de ces deux sortes de goûts dépend d'un certain exercice , & l'on ne sauroit prononcer sur la cuisine , si l'on n'a pas fait constamment bonne chère.

Si l'on est hérétique en Suisse , c'est surtout en cuisine ; vous avez beau donner des leçons admirables à un cuisinier & à une cuisinière , vous ne pouvez lui faire abjurer ses hérésies , sa routine schismatique , ses théories erronées.

On a fait des livres sur l'art de la cuisine : eh bien ! ils ressemblent à nos poétiques ; ils ne font pas un meilleur plat. Les progrès de la cuisine sont plus marqués chez ceux qui suivent leur instinct ; & les cuisiniers qui excellent , ne diffèrent pas , mais goûtant la sauce du bout du doigt , approuvent ou condamnent.

Ce sont les bonnes tables de Paris qui honorent la profession de parasite , parce qu'il ne s'agit pas de manger , mais de jouir , & surtout de louer à propos. La sensualité se combine très-bien avec l'économie ; la bonne cuisine dépend du soin , de l'attention : un mauvais cuisinier ruine tout le fruit d'un long travail ; un bon fait jaillir tous les sucs & tous les sels de l'aliment : il vous les offre dans leur intégrité pure.

Il y a des peuples qui ne sauront jamais manger ; qui gâtent à plaisir leur viande & leur poisson , & qui n'auront jamais le sentiment d'un palais délicat ; ils sont faits pour brouter : eh ! qui le croiroit ? plusieurs Allemands sont encore plus pervers que les Suisses à cet égard.

L'intérêt de la santé commande une table délicate , parce que l'estomac s'en trouve mieux ,

& qu'on digere mal ce qui est mal accommodé. Il n'y a point de mérite à dénaturer les dons de la nature , & à charger les mets de sel , de poivre , de girofle , de muscade & autres épices , ingrédients plus précieux que l'or , quand on les combine habilement , quand on les dose à propos ; mais vrai poison , quand on les prodigue.

La table de Lucullus ne l'empêchoit pas d'être le plus honnête homme & le plus accompli qu'il y eût à Rome , si l'on en excepte Brutus. Non pas que j'approuve les excès auxquels se livrerent les Romains ; ils étoient aussi blâmables par leur prodigalité que les Spartiates avec leur sauce noire ; mais j'approuve les ragoûts d'Apicius ; ils furent long-tems à la mode , & il s'étoit formé une secte de cuisiniers *Apiciens* , qui subsistoit encore à Rome du tems de Tertullien. Je ne veux point une espece d'école de gourmandise , mais une tradition heureuse qui n'enleve point aux mets leur saveur particulière.

Je proscriis donc toute notre artillerie de gueule , qui , grace au bon sens , tombe de jour en jour. L'art de la cuisine & la bonne chere ont consisté long-tems en France dans une profusion mal-entendue ; mais on y retranche aujourd'hui pour ajouter à la délicatesse. L'intérêt de la santé n'est plus séparé du bon goût , qui a pros crit ces jus ardens & tous ces ragoûts caustiques de l'ancienne cuisine : celle qui regne à présent avec un travail plus fin , mais au fond plus simple , respecte ces sels volatils dont chaque substance est douée.

Nous sommes sans doute supérieurs aux Romains qui eurent des goûts bizarres. La chair d'ânon & celle de chien furent successivement à la mode ; ils engraissoient les escargots ; ils

mangeoient des paons : j'ai beau lire Pétrone , la table des anciens ne me tente pas. Les cuisiniers de nos princes en savent plus que ceux des Grecs & des Romains. Il y a cependant des particuliers qui l'emportent encore sur eux , parce qu'ils ont un goût finement exercé & susceptible de saisir toutes les nuances des papilles nerveuses.

Un de ces gourmets voyant son cuisinier malade (il étoit , hélas ! à la campagne) fit vingt-cinq lieues en poste , alla trouver *Bouyard* , l'emmena ; & quand son cuisinier fut guéri , il embrassa le médecin en ma présence , & le paya largement.

Les plaisirs de la table adoucissent les mœurs , & comme César , je ne craindrois pas les figures jouffles & rebondies , mais bien celles qui sont haves & maigres. Néanmoins ce n'est pas une raison pour se jeter dans le luxe , faire la dépense de deux ou trois mille carpes pour en avoir les langues , composer un grand potage fait avec cette espèce de lait que donnent les œufs frais cuits dans leur coque , & un plat formé seulement de noix d'épaules de veau. Des friands de ce caractère sont aussi condamnables que ceux qui gâtent les dons de la nature , en les empâtant de leur mauvais goût.

Et l'omelette royale , qui se faisoit chez le Prince de Soubise pour le *feu Roi* , coûtoit plus de cinquante écus. Elle étoit de crêtes de coq , &c. Quelqu'un de ma connoissance en a la composition donnée par un témoin , & suivant lequel celle qu'il vit faire , & à laquelle il mit la main , coûta 157 liv. 10 sous.

Les mets d'aujourd'hui ont donc une légèreté , une finesse , un baume particulier : on a
trouvé

trouvé le secret de manger plus , de manger mieux , & de digérer plus rapidement. Le cuisinier est un chimiste qui opère des métamorphoses ; il change , il corrige la Nature , il adoucit les choses les plus piquantes , & rend piquantes les plus douces ; il rend mangeable des choses dont on ne s'étoit jamais avisé ; tout prend une saveur différente entre ses mains ; il développe en l'homme une foule de sensations nouvelles. Il interrogera toutes les houes nerveuses , & toutes les merveilles cachées d'un goût profond paroîtront par l'adresse des cuisiniers.

La nouvelle cuisine est avantageuse pour la santé , pour la durée de la vie , pour l'égalité de l'humeur , suite de l'égalité du tempérament. Il est certain que nous sommes mieux portans & mieux nourris que ne l'étoient nos peres.

La table de Mesdames , tantes du Roi , passe pour la plus délicate de celles de la cour , relativement à l'art superfin de la cuisine.

Palais novice , que je te plains ! Si tu savois combien il faut perfectionner un certain goût délicat que la nature ne donne qu'à ses favoris : un goût qu'on ne sauroit se créer , tu saurois que les meilleures choses ne sont rien avant que d'avoir passé par la main d'un habile cuisinier ! Non , non , tu n'as pas encore mangé , si tu ne connois pas les miracles de la *cuisine moderne* , ainsi qu'un homme qui n'auroit entendu que de la musique Françoisé , ne pourroit connoître ce que c'est que *mélodie*.



Le Bénédicité.

IL y a long-tems qu'il n'est plus en usage que dans les couvens, monasteres & pensions ; ailleurs on n'y songe plus ; les grâces conséquemment sont omises.

C'étoit une pratique courte & sainte , que celle qui , à l'aspect d'une table servie , faisoit remercier la providence des biens qu'elle nous a dispensés. Il étoit sage de reconnoître la bonté libérale du Créateur ; il étoit juste de lui marquer sa reconnoissance. Cette coutume est entièrement abolie. La *table du Roi* est encore bénie par l'aumônier. On pourroit dire aux riches : faites bonne chère , mais songez que d'autres ont à peine du pain : usez de toutes les jouissances qui vous sont accordées , mais souvenez-vous que les autres ont aussi besoin de quelques jouissances. Mangez avec appétit , mais c'est sur-tout en vous nourrissant des fruits accumulés autour de vous , que vous devez élever votre ame vers Dieu , & songer à la disette qui tourmente une partie de vos freres. Ne vous dérobez aucun des plaisirs légitimes , mais ne gaspillez pas les mets nourriciers , & que le superflu appartienne aux pauvres. Faites assésor à vos côtés la tempérance & la charité , & votre ame & votre corps s'en trouveront mieux. Ce repas sera exquis lorsque vous pourrez vous dire à vous-même : qu'une portion aura soutenu la vie défaillante d'un voisin pauvre & laborieux.

Je lis dans les sermons du pere Bourdaloue le

passage suivant : « Il est surprenant , dit-il , que
 » ce soit à ces tables où tout abonde , où il y a
 » tant d'assaisonnement , une si grande variété
 » de viandes , qu'on refuse impunément au sou-
 » verain Seigneur , de qui seul on tient tout
 » cela , à qui seul on en est redevable , les jus-
 » tes hommages qui lui sont dus » .

Trophées.

L E s architectes font des colonnades sans pa-
 lais & couronnent les hôtels de nos princes de
 trophées sanguinaires & d'enseignes romaines :
 on remarque à l'hôtel Bourbon le S. P. Q. R.
 Rien de plus déplacé. Les sculpteurs mettent des
 vases de marbres dans nos jardins , & ces vases
 sont toujours vuides. Dans les appartemens on
 voit des urnes & des amphores qui ne contien-
 nent aucunes liqueurs. L'édifice immensément
 coûteux , & ridiculement étroit , élevé à Ste.
 Genevieve , humble fille qui gardoit les trou-
 peaux , n'offre nulle part la patronne qui fut
 bergere : on en a fait une déesse ; on a oublié de
 représenter celle qui habitoit les champs avec
 sa panetiere & sa houlette ; eh ! qui n'auroit pas
 voulu voir le costume de son siècle ; l'image de
 sa vie innocente qui précéda sa vie céleste ! Ce
 contraste eût été tout-à-la-fois touchant & ré-
 ligieux.

Sainte Genevieve ne se doutoit pas qu'on lui
 élèveroit un jour un temple dans le plus beau
 centre de l'Europe , & dont le prix excédera
 26 millions. Que le culte catholique est cher !

Cette nouvelle église , pour ce qu'elle coû-

tera , m'a paru sans grandeur , sans majesté , d'une structure mesquine & pleine de minutieux ornemens ; elle n'a point répondu à l'idée que je m'en étois formée : son architecte fut sans génie , malgré tous les éloges qui lui ont été prodigués. Quarante années de travaux , & tant de millions pour élever une chapelle ! oh ! quel triste emploi de tems & d'argent ! non , je ne verrai jamais ce monument sans soupirer.

Insubordination.

E L L E est visible dans le peuple depuis quelques années , & sur-tout dans les métiers. Les apprentis & les garçons veulent se montrer indépendans ; ils manquent de respect au maître , ils font des corporations : ce mépris des règles anciennes , est contre l'ordre. Pourquoi un vaisseau cingle-t-il à pleines voiles ? c'est qu'il y a une chaîne non interrompue d'obéissance , & de commandement. Les métiers qui ont besoin du concours de plusieurs mains , doivent se rapprocher de la subordination qui regne dans un vaisseau , & l'on peut réprimer l'insolence toute neuve des travailleurs subalternes , sans offenser leur liberté individuelle.

Jadis , lorsque j'entrois dans une imprimerie , les garçons ôtoient leur chapeau. Aujourd'hui ils se contentent de vous regarder , ricanent ; & à peine êtes-vous sur le seuil , que vous les entendez parler de vous d'une manière plus leste que si vous étiez leur camarade.

Tous les imprimeurs vous diront que les ouvriers leur font la loi , qu'ils s'invitent l'un l'autre

à rompre tout frein d'obéissance : les ouvriers transforment l'imprimerie en une vraie tabagie ; ils reculent à leur gré l'apparition d'un ouvrage fait pour telle circonstance.

Dans les métiers, vous n'entendez que les plaintes des maîtres qui se trouvent abandonnés de leurs garçons, ligués pour faire une espèce de loi à ceux qui les payent. Propos insolens, lettres injurieuses, ils se permettent tout. Des idées mal entendues ont désuni les anneaux nécessaires aux travaux & à la prospérité du commerce ; delà naît l'imperfection des ouvrages, parce que les ouvriers se hâtent d'achever, & ne travaillent que pour finir la semaine.

Au nouvel an, tous les garçons perruquiers plantent-là leurs maîtres, & changent de boutique. Il en est de même dans plusieurs communautés ; quand les étrennes sont reçues, le garçon s'en va ; il est indifférent à telle ou telle maison ; il se dit égal à son maître, & il ne se trouve lié que par les gages.

Et voilà comme en humiliant trop la bourgeoisie, en lui enlevant successivement ses privilèges, en méprisant trop cet ordre de citoyens qui vivifient la capitale, le peuple secondaire a tout envahi, fait de mauvaise besogne dans tous les genres, & n'en exige pas moins un haut prix. La main-d'œuvre devient de jour en jour plus grossière ; tout se fait à la hâte & se fait mal. Il y a plusieurs jours où les garçons ne travaillent pas ; plusieurs communautés ont des apprentis vraiment indisciplinables.

Eh ! ne voit-on pas aujourd'hui les garçons perruquiers faire les beaux esprits en accommodant *les pratiques* ? Comme ils attrapent quelques mots à la volée, les voilà qu'ils les répètent

sans en connoître le sens & l'étendue ; ils deviennent les dangereux précepteurs des apprentis ; quand ceux-ci sont coëffés , ils se croient au niveau des bourgeois ; il en résulte une révolte secrète contre leurs maîtres , dont ils deviennent les censeurs , les ennemis.

De nos jours le petit peuple est sorti de la subordination , à un point que je puis prédire qu'avant peu on verra les plus mauvais effets de cet oubli de toute discipline. On n'a point voulu voir que dans l'ordre politique & social tout étoit dépendant , & que tout devoit s'engrener. La facilité trop grande d'avoir les maîtrises pour de l'argent a trop confondu le maître avec les garçons.

Trouvaille.

JE cherchois depuis long-tems un sot parfait , accompli , car je savois par expérience que nous nagions tous dans des milieux. L'homme de génie étant extrêmement rare , & ne l'étant d'ailleurs que dans le genre qu'il cultive , je cherchois son opposé , & je l'ai trouvé. Je puis assurer qu'il est sot à un point étonnant & singulièrement intéressant pour un observateur ; car on est stupéfait d'entendre ce qui sort de sa bouche ; il parle beaucoup , & il ne manque jamais un trait de bêtise ou de stupidité. Enfin c'est un être curieux qui décompose à chaque phrase le bon sens & la raison. Il est bien au-dessous de l'ignorance tranquille & de la fatuité indiscrete. Il est sot comme l'écarlatte est rouge.

Qu'est-ce que l'esprit ? *c'est voir juste, vite & loin.* Cette définition est d'une femme. On n'est point sot quand on fait écouter. Les sots, dans la capitale, ne sont pas si communs qu'ailleurs ; à cause du grand mouvement des esprits, & de la direction subite que leur donne une scène variée & changeante. A Paris le sot s'érige en fat : voilà son triomphe ; & dès-lors une femme s'en empare, le promene, le présente par-tout ; j'ose le dire, c'est pour une femme une *trouvaille* qu'un sot, lorsqu'elle en peut faire toute-fois un *fat* ; alors elle est enchantée ; elle le tourne & l'affouplit. Non il n'y a rien au monde qu'aime tant une femme qu'un sot à manières & à jargon ; on fait de cela ce qu'on veut ; on le cache, on le mene ; il admire ; on est de niveau avec lui. Il répète tout ce qu'on lui a inspiré. Jamais il ne s'égarera dans ses pensées, jamais il ne devinera rien de ce qui se passera autour de lui ; les sots ont de la santé, & ils ne s'en targuent pas. Quelle félicité pour une femme, que de bien commander à un sot, lorsqu'il est un peu présentable, & qu'ayant la figure humaine, il parle à vuide sans s'en douter !

Un sot n'aime pas à être seul, parce qu'il s'ennuie bientôt de lui-même ; il ne peut donc supporter la solitude : voilà pourquoi il se jette dans la société, & qu'il y est presque toujours à son aise & satisfait de lui-même. Comme il n'a pas les sensations fines qui distinguent l'homme d'esprit, il n'a point d'embarras, & pour lui tout est plaisir ; il ne cherche qu'à être hors de lui. L'homme d'esprit n'est jamais bien placé dans une société un peu nombreuse ; il a assez d'étoffe pour se suffire à lui-même. Vous voyez qu'une femme à Paris,

comme ailleurs, doit préférer un sot ; ce qu'elle fait , & , faut-il le dire ? elle n'a pas tort.

Adulation.

LOUIS XIV ne savoit pas un mot de latin , & cependant la flatterie essaya de persuader à ce Monarque qu'il étoit bon humaniste. On a vu long-tems dans le collège des jésuites de Lyon le premier livre des Commentaires de César , traduit par *Louis le Grand* , in-folio , avec figures. Ce livre n'étoit-il pas curieux ?

On a vu au Louvre deux beaux globes que le jésuite Coronelli fit pour Louis XIV : ils sont d'une grandeur extraordinaire. Sur le globe terrestre on lit ce distique incroyable :

Inclita Gallorum proh quanta potentia Regis !

En digito cali volvit & orbis opus.

Quelle flatterie plus ridicule que d'attribuer au bout du doigt de Sa Majesté ce que le dernier des marmitons de la cuisine pouvoit faire tout aussi bien que le Roi !

Enfin , on a vu à Versailles un cadran horifontal sur une grande table d'ardoise , *parallele royal des conquêtes de Louis le Grand*. Vous ne devinez pas , lecteur , quel rapport pouvoit exister entre un cadran solaire & des victoires ; c'est qu'on lui faisoit annoncer les conquêtes du Roi : dans une bordure qui environnoit le cadran , on avoit gravé au bout de chaque ligne horaire la prise de chaque ville. Sur VIII heures , par exemple , on lisoit , *la prise de Dôle* , tel jour & telle année ; sur les autres heures on voyoit de même la

prise de quelques villes ou citadelles ; ainsi l'on ne pouvoit regarder l'ombre mobile sans se rappeler un exploit.

Les théologiens poufferent la flatterie jusqu'à faire imprimer des theses dont chaque position commençoit par *Ludovicus Magnus*. Quoique le Roi ne sût pas le latin , il comprenoit fort bien ce que signifioient ces deux mots. Il assistoit ensuite aux prologues des opéra de Quinault , & l'on chantoit à ses oreilles :

Il est digne de nos autels ;
 Son tonnerre inspire l'effroi
 Dans le tems même qu'il repose.

L'académie ayant proposé pour sujet du prix annuel cette question : *laquelle des vertus de Sa Majesté mérite le plus notre admiration.* Pour le coup cela parut trop fort , & le Roi voulut que l'on choisît un autre sujet. Mais lorsqu'il eut pris Strasbourg , voici de quelle manière un académicien s'exprima dans son discours de réception :

Louis a dit que Strasbourg se soumette , & Strasbourg s'est soumis. Puissance plus qu'humaine , & qui ne peut être comparée qu'à celle qui en créant le monde a dit : que la lumière soit faite , & la lumière fut faite. Je ne vous en impose pas , lecteur. Voyez le Recueil des harangues aux réceptions à l'académie ; le harangueur que je cite , *M. d'Aucourt* , y fut reçu le 19 novembre 1682.

L'adulation est aujourd'hui plus fine , j'en conviens , mais la louange est l'accent éternel de l'académie ; elle se loue elle-même à toute outrance , en se repliant sous toutes ses faces ,

quand sa politique n'a rien à louer au-dehors. Eh bien ! quand il se glisseroit encore dans l'académie quelque franc diseur de bonnes vérités , quelqu'anti-adulateur , y auroit-il grand mal à cela ?

Bois flotté.

COMBIEN cette capitale a déjà englouti de forêts immenses ! Ce qui l'avoi sine ne peut plus fournir à sa consommation. Sans le bois flotté , il n'y auroit de bois que pour les grosses maisons , qui le détruisent avec une dissipation effrayante.

Mais ce bois flotté , on vous le livre boueux & humide ; il donne beaucoup de fumée , & presque point de feu. Le bois est souvent mal propre dans la cheminée , incommode à porter & à arranger. L'économie , chez les bourgeois , porte sur le bois ; quand vous passez dans la salle à manger , on éteint le feu de l'appartement , puis on le rallume quand on sort de table. Très-peu de maisons , où l'on soit chauffé largement. On a multiplié les feux , mais ils sont exigus , si vous en exceptez les cuisines , où les marmittons le prodiguent pour désoler un peu leur maître.

C'est un travail déchirant à voir que celui qui fait sortir des rives bourbeuses de la Seine tout ce bois , qu'on arrache , qu'on sépare & qu'on porte à dos d'hommes dans les chantiers. Les travailleurs sont nus , plongés à demi-corps dans la rivière , leur front est trempé de sueur. La pâleur de leur visage annonce qu'ils ne résis-

teront pas long-temps à ce labeur pénible. Leur corps est tout défiguré par la vase fangeuse qui fouille leurs membres & semble affoiblir leurs nerfs. Que de sortes de vies misérables à côté de la nonchalance orgueilleuse !

Il faut présentement, année commune, *sept à huit cens mille voies de bois* pour la consommation de la ville. Les travaux se font l'été, & les travailleurs sont brûlés des rayons du soleil pour préparer le chauffage de la rude saison. Ils forment ces pyramides quarrées qui s'élèvent en hauteur au niveau des maisons, & qui rassurent le citoyen sur la crainte d'une disette.

L'hiver de 1776 surpassa en rigueur les hivers les plus froids; un grand nombre de corneilles accoururent des campagnes & planèrent sur les toits. Le courier de Paris, pour la Picardie, fut gelé en route & le cheval l'apporta à l'auberge, mort dans sa carriole. Le gibier sortit des bois, tourmenté par la famine & suivit les gardes, comme s'il eût été apprivoisé.

Pendant ce temps de gelée, la Reine & les Princes de la Maison royale font des courses en traîneau dans les rues & sur les boulevards. Le cortège passe si rapidement, qu'on ne peut saisir tout au plus que la silhouette des augustes personages. Le temps d'ouvrir la fenêtre les emporte au loin & les fait perdre de vue. Ils sont, pour ainsi dire, en même tems à Paris & à Versailles.

Il est d'usage dans cette saison rigoureuse de dresser des bûchers dans plusieurs endroits de la ville. Les pauvres, les mains tendues, font cercle. Là ils se chauffent; puis ils emportent de la braise, & quelques bûches allumées. Mais c'est un foible secours, tant pour la multitude des indi-

gens, que parce qu'il faut descendre en plein air pour jouir quelques minutes de ces feux qu'on n'alimente qu'une fois. La braise emportée devient funeste dans l'étroit & obscur réduit où l'indigent la concentre & la couvre, comme pour en éterniser la chaleur; la vapeur qui n'a point d'issue l'asphixie; c'est en vain qu'il est averti; la douloureuse sensation du froid lui fait embrasser un soulagement mortel. Point d'hiver qui n'offre plusieurs malheureux étouffés dans leur grenier.

Vers le milieu d'octobre, c'est un tracas nouveau dans tous les quartiers de la ville. Ce sont des milliers de charrettes aux roues divergentes chargées de voies de bois, qui embarrassent les rues, & qui pendant qu'on jette le bois, qu'on le scie, qu'on le transporte, tiennent tous les passans en danger d'être écrasés, culbutés, ou d'avoir les jambes cassées. Les débardeurs affairés jettent brusquement & précipitamment les bûches du haut de la charrette. Le pavé en retentit; ils sont sourds & aveugles, & ne cherchent qu'à décharger promptement leur bois, aux risques des têtes passantes. Le scieur vient ensuite, s'établit au milieu de la rue, fait jouer la scie avec rapidité & jette le bois autour de lui, sans regarder personne. Il semble agir au milieu d'êtres invulnérables. Précédez celui qui monte ce bois dans les escaliers, car si vous le suivez, vous risquez de voir les bûches rouler sur vous, & vous arrêter blessé sur le palier.

Pourquoi ne pas faire scier ce bois sur les chantiers? Pourquoi donner lieu à un embarras perpétuel dans des rues déjà si étroites & si incommodes! C'est un miracle si votre tête ou vos jambes ne rencontrent pas une bûche qui

saute & rebondit, ou une autre qui roule transversalement. Les passages sont obstrués, & le pied, en voulant éviter la bûche ronde & glissante, tombe sur le mordant de la scie.

Oh ! n'est-il pas temps pour le parisien d'avoir recours au charbon épuré, tant pour l'économie du chauffage que pour ne pas épuiser les forêts du Royaume ? C'est un beau présent qu'une compagnie vient d'offrir à la capitale, & jamais entreprise utile n'est venue plus à propos. L'épurement du charbon entretient la salubrité de l'air. Le foyer est élevé sur une espèce de grille de fer, à barreaux à jour, qui forme un fourneau, & le feu là-dessus a l'air d'être sur un autel. Il dure très-long-temps sans aucun embarras ; il donne dans la chambre une bonne chaleur & point de fumée ; il est impossible à un enfant de tomber dedans.

Oh ! c'est un peuple barbare que celui qui préfère l'usage des poêles aux cheminées : les poêles sont mal-sains, tristes, lugubres, & ils couvrent l'Allemagne & la Suisse. Il faut être stupide pour se chauffer ailleurs qu'à une cheminée. Si je ne vois pas la flamme, j'aime mieux geler que de me trouver auprès d'un poêle : c'est ce qui m'a le plus révolté hors de la France, que cette coutume désagréable & mélancolique.

Le luxe des chenets si usité à Paris, est un luxe bête, irréfléchi, indigne d'un être pensant ; car mettre de la dorure & des figures sculptées auprès des tisons, c'est une distraction enfantine, une dépense criminelle, un attentat envers ceux qui n'ont pas de quoi se chauffer. Je détesterois le dessin puérile de certains artistes, quand ils n'auroient fait que de se prêter à cette extravagance des riches : c'est le meuble qui me

fait le plus de peine à rencontrer chez eux , & je détourne la tête avec douleur de ces cheminées fastueuses. Le chener doré est l'emblème des entrailles du maître ; il ne mérite plus d'être récréé par un élément bienfaiteur , qui , dans sa beauté pure , efface & rejette les frivoles & somptueux ornemens. Vouloir parer la flamme ! ô riche stupide !

Il y a très peu de différence pour le prix entre le mauvais bois & le bon , entre le bois flotté qui a perdu ses sels dans le long séjour des eaux , & celui qui est neuf & propre à donner une chaleur vive : ce seroit donc une économie que de n'acheter que du bois neuf ; or les trois quarts de la ville , hébétés par un calcul routinier , ne comprennent point cela.

La voie de bois flotté , qui avec le roulage & le sciage revient à 24 liv. , n'offre qu'une petite quantité de combustibles , n'est au fond que la moitié de ce qu'on appelle par - tout ailleurs *corde* , ainsi que la *bouteille* n'est que le partage , en deux parts presque égales , de ce qu'on appelle *pinte*. La voie de bois , après avoir passé par tous les droits & par toutes les charges (qui , semblables aux taches qui sont sur les fruits , ne font que s'étendre) disparoit en peu de tems dans une cheminée , si l'on ne met une certaine industrie dans le posément & dans l'édifice des bûches. A cet effet on vient d'en imaginer d'artificielles , qui sont creusées & de terre cuite ; elles en imposent à l'œil , tant elles imitent le bois avec son écorce ; on les mêle à celles qui tombent en cendres , & vous avez un foyer *coffu* , où la moitié est imposture ; mais la représentation , chez le parisien , depuis lâtre jusqu'à la table , fait la moitié de son existence. Des bûches

artificielles , & qu'on nomme économiques , vous en rirez , étrangers ! mais à tort ; ces bûches une fois bien échauffées jettent de la chaleur.

Embaumemens.

LES Rois & les Princes du sang se font embaumer après leur mort ; ils veulent être de longs débiteurs de la Nature , & lui rendre le plus tard possible les élémens qu'elle leur a prêtés pour composer leur corps. Mais quoi qu'ils fassent , ils ne seront jamais embaumés aussi joliment que le scarabée que l'on voit dans le succin , tel qu'il étoit jadis. Ah ! si l'on avoit pu enfermer notre Henri IV dans une résine jadis fluide ! on le verroit encore. Des insectes n'ont rien perdu depuis des siècles de leurs principes constitutifs : ils nous offrent leur trompe , & leurs ailes brillantes , & nos Rois n'ont pas même la figure des momies d'Egypte ; ils sont enfermés dans le plomb où ils se décomposent , tandis que leur mémoire appartient toute entière au burin inexorable & véridique de l'histoire.

Que j'aime à voir ces petits animaux , emprisonnés dans l'ambre & conservant leurs graces naturelles ! ils ont été surpris peut-être dans le tems qu'ils travailloient à la reproduction de leur espèce ; ils ont encore de la vie dans leur crySTALLIN ; & monseigneur le prince est déjà partagé en trois ; le scalpel l'a tailladé. Il a donné ses entrailles à je ne fais quelles religieuses , & son cœur aux grands Jésuites.

Mon scarabée , bien conservé , m'offre l'embaumement sous une image riant , & me fait

plus de plaisir à considérer que les tombeaux de Saint Denis.

On n'a point embaumé Louis XV, selon l'usage consacré : la nature de la maladie , dont il mourut , s'y opposa ; les officiers de sa cour désertèrent. On dit qu'on a perfectionné les embaumemens , & que la chimie peut conserver les cadavres tout comme chez les Egyptiens. Mais comme cet art ne regarde point la roture , c'est aux princes & aux grands à se féliciter de cette découverte ; car c'est encore quelque chose sans doute de pouvoir montrer une espèce de visage dans quinze à dix-huit cens années. Un prince peut se figurer dès à présent la mine & les discours de ceux qui le regarderont alors , & la joie qu'il aura , lui , de voir une postérité si éloignée.

Nul ne peut retenir (quelle que soit sa puissance) la foible portion de matiere qui le constitue. Il aura beau la défendre avec des aromates , il faut qu'il la rende pour le développement de nouveaux corps.

Un savetier en Egypte étoit embaumé avec autant de soin que l'est aujourd'hui un Monarque. Cette dernière dépense de la souveraineté n'est pas modique , & les obseques , ces funérailles pompeuses , ne sont quelquefois acquittées qu'un demi-siècle après le décès du prince. On empruntera , à la lettre , pour l'enterrement de tel Souverain : le crédit assistera à son superbe mausolée , ainsi qu'il a précédé pendant sa vie à sa table magnifique , à ses noces , aux fêtes qu'il a données.

Voltaire mort ayant pris le poste , pour aller se faire enterrer où il pourroit , on l'avoit embaumé à la hâte , mais fort mal , quoiqu'il fût le

le prince des poètes : on avoit extrait sa cervelle ; elle se voit aujourd'hui dans un bocal d'esprit-de-vin , chez un apothicaire. Malgré la grande renommée de cette cervelle , il faudroit écrire au bas du bocal : *cervelle de Voltaire* ; car si elle alloit se confondre , elle ressembleroit parfaitement à celle du premier imbécille.

Salle de la Sorbonne.

ON la montra au fameux *Casaubon* ; on lui dit qu'on y avoit disputé pendant plusieurs siècles. Qu'y a-t-on conclu , demanda-t-il ? L'inscience & l'incuriosité qui se promènent au milieu de cette salle ; comme cela est fort & plaisant ! Qui peut calculer tout ce que les thèses de Sorbonne ont occasionné dans les têtes humaines !

Il est difficile de concilier notre chronologie avec celle des Egyptiens , des Chinois , des Persis. La Sorbonne arrange tout cela ; elle a réponse à tout.

Buffon amadoua la Sorbonne par une adroite rétractation ; il eut peur de ses foudres , qui auroient pu lui enlever sa place & sa fortune.

Les Jansénistes auroient fort embarrassé la Sorbonne , le Clergé & la Cour , si au lieu de vouloir à toutes forces passer pour très-orthodoxes , ils avoient consenti de bonne grace à se dire réformateurs.

C'est dans cette salle que l'on taxe d'hétérodoxie des milliers d'hommes qui n'en savent rien & qu'on appelle hérésiarques ; des génies révéra à deux cens lieues delà.

Tome XII.



Tous ceux qui se destinent à la prêtrise sont obligés de passer par cette salle , afin de ne point tomber , même involontairement , dans l'hérésie. L'orthodoxie y a son trône , & des jōuveaux en rabat s'imbibent de la saine doctrine au milieu des argumens.

Ils entrent par bandes noires & sortent de même : une grande place en est couverte , & quelques-uns , plus zélés que les autres pour la théologie , continuent dans la rue leur *argumentabor*.

Ce qu'on ne croiroit pas , & ce qui est vrai cependant , c'est qu'il y a beaucoup d'esprit , un esprit fin & subtil , & des ressources incroyables d'imagination dans telle these inconaue , passé la *salle d'escrime*.

Louis XIV consulta des théologiens au sujet de l'impôt. Ils lui dirent que toutes les propriétés lui appartenoient ; cela tranche toute difficulté. Les théologiens s'emparoiēt de l'ame , de la volonté humaine , & laissoient les corps à la discrétion du Monarque : c'étoit un partage.

Les disputes théologiques ont donné lieu en France à un grand nombre de lettres de cachet ; les évêques en avoient en *blanc* pour poursuivre le *jansénisme*.

On dit qu'un évêque étant à Paris & disant son bréviaire dans un jardin , le vent emporta une de ces lettres de cachet qui lui servoit de marque. Le papier tomba chez un voisin qui n'étoit pas trop aimé de sa femme : celle-ci ramassa l'ordre , y mit le nom de son mari , alla trouver un exempt de police , qui conduisit en prison le pauvre homme ; il y resta long-tems sans avoir pu deviner que c'étoit un coup de vent qui l'avoit mis à la bastille.

Sages.

VOLTAIRE a déjà remarqué 'avant moi qu'il y avoit à Paris une couche de philosophes obscurs, qui, vivant entr'eux pour le plaisir de la libre communication des idées, jugeoient en silence les événemens & les hommes, & les jugeoient ainsi que la postérité les verra. Ils doivent ce coup-d'œil juste à l'habitude de comparer, à un tact fin, à l'art de démêler un ambitieux d'un homme d'état, à une parfaite impartialité. Ils ne s'arrêtent point aux mots, qui trompent, sur-tout dans les matieres politiques : le mot *liberté* ne leur en impose même pas.

Il n'y a point de société sans devoirs réciproques entre les membres qui la composent ; point de devoirs sans loix ; point de loix sans dépôt ; point de dépôt sans dépositaires ; point de dépositaires sans défenseurs de la liberté publique ; point de défenseurs sans l'inviolabilité de leurs personnes.

Eh ! où sera la voix du peuple ? qui arrêtera la force aveugle & brutale ? qui contrebalancera les corps, qui, faits pour protéger l'état, peuvent détruire l'état ? Ces sages savent qu'en politique les contre-forces sont nécessaires, indispensables.

Ils aiment la patrie, & s'intéressent à sa gloire ; mais ils n'écrivent point, parce qu'ils veulent rectifier leurs propres idées, & qu'ils savent qu'on fait tourner le meilleur plan contre la partie foible qu'ils voudroient défendre. Ils suivent les précepte de *Pythagore*, qui disoit à ses disciples : *Ne prenez point des fèves, c'est-à-dire abstenez*

vous des affaires publiques. Ils s'envelopperoient dans une indifférence absolue, si leurs concitoyens ne leur étoient chers ; mais leurs sages connoissances sont perdues pour les hommes en place , qui ont la fièvre de leurs situations , & pour le peuple , qui ne les entendoient pas : ils auroient contr'eux tous les partis. Ils ont néanmoins la consolation d'entendre au bout de quelques années , lorsque les passions sont refroidies , que le Temps a prononcé comme eux.

Jugeant des hommes par des regles fines & particulieres , le caractère des Souverains ne leur échappe pas : ils s'amuse à dessiner les figures royales qui doivent entrer dans le tableau de l'Europe ; & le portrait en est si frappant , qu'elles pourroient elles-mêmes s'y reconnoître.

Ces sages aiment beaucoup à sacrifier à la plaisanterie , qui est toujours la suprême raison , lorsqu'elle est juste , fine & légère.

Au milieu de tant d'erreurs morales que la corruption du cœur a dictées , ils aiment à ramener les esprits vers les idées religieuses qui sont vraies , parce qu'elles sont grandes ; indestructibles , parce qu'elles ont appartenu à notre entendement auguste , parce que le contraire est folie : ils méprisent l'athée , parce qu'il est méprisable. Un monde sans Dieu , un univers sans créateur , une vaste machine admirablement organisée sans conservateur , des plaisirs renaissans sans bienfaiteur , des êtres sensibles & pensans sans loix ; enfin une unité visible dans un plan général , sans un être suprême , voilà ce que l'extravagance profère en d'autres termes. Eh ! que répondra-t-on à celui qui ne sent pas qu'il a fallu une impulsion initiale pour ébranler les sphères célestes ? que ce grand coup part d'une intelli-

gence illimitée , & que c'est par ce premier effort que les phénomènes moraux se développeront à la suite des phénomènes physiques ?

Il est donc encore des sages qui ne troublent point la scène du monde , & ils se trouvent au milieu d'une Babylone : là ils conservent le feu sacré de la raison , qui doit embraser tôt ou tard quelques âmes patriotiques , tandis que le vertige , le délire emportent les petits ambitieux vers des grandeurs fugitives , qui sont déjà & qui seront leur supplice ; car la honte s'y joindra. Qu'est-ce que tous ces mots qu'ils proferent & qu'on ne peut ni expliquer ni traduire dans la langue des hommes ?

Arcanes.

L'HOMME est un être doué de curiosité , parce qu'il lui importe de savoir , & qu'il a besoin d'apprendre. Il doit se développer vers l'infini ; il a donc la plus grande propension au merveilleux , & comme il porte en lui-même le plus vif attrait pour toute découverte , il va au-devant d'elles ; il aime mieux être trompé que de rejeter ce qui lui annonce quelque chose de neuf. Presque tous les faits de la Nature tourmentent ou désolent la curiosité humaine. C'est la curiosité qui fait recourir l'homme aux *arcanes* ; il croit trouver la clef mystérieuse de tous les prodiges qui l'environnent : & comme le cours ordinaire de la Nature est muet & silencieux , l'homme suppose que la physique occulte lui révélera plus de choses que la physique naturelle.

Voilà ce qui a donné tant de cours au magné-

-tisme : il sembloit interroger de plus près la partie intime de notre être ; & comme l'homme porte en lui même l'espérance fondée d'une existence immortelle , un système qui faisoit tout dépendre des impressions de l'ame , devoit plus flatter la multitude que ne le pense le grossier matérialisme des physiciens ordinaires.

Ce que j'ai vu , ce que j'ai entendu ne me permet pas de douter de la présence du magnétisme animal : il existe ; mais combien l'imagination n'a-t-elle pas exagéré ses effets ? Toutes les passions particulières , tous les vices de l'amour-propre & de l'orgueil sont venus se fondre pour dénaturer une science neuve , mais encore si foible , qu'elle ne devoit être étudiée que dans le silence , avec la marche la plus circonspecte & la défiance la plus salutaire. L'audace , la témérité , le charlatanisme , l'extravagance , ont parlé haut , tandis que la découverte n'auroit pas dû sortir d'un cercle choisi de quelques hommes privilégiés.

Spiritualistes.

POURQUOI la Théologie , la Philosophie & l'Histoire font-elle mention de plusieurs apparitions d'esprits , de génies ou de démons ? La créance d'une partie de l'antiquité étoit que chaque homme avoit deux génies , l'un bon , qui l'invitoit à la vertu , l'autre mauvais , qui le sollicitoit au mal.

Une secte nouvelle ajoute foi aux retours des esprits en ce monde. J'ai entendu plusieurs personnes qui étoient réellement persuadées qu'il existoit des moyens pour les évoquer. Nous sommes environnés d'un monde que nous n'ap-

percevons pas : autour de nous sont des êtres dont nous n'avons point l'idée ; doués d'une nature intellectuelle & supérieure, ils nous voient : point de vuide dans l'univers ; voilà ce qu'assurent les adeptes de cette science nouvelle.

Ainsi le retour des ames des morts , cru de toute antiquité , & dont notre philosophie se moquoit , est adopté aujourd'hui par des hommes qui ne sont ni ignorans , ni superstitieux. Tous ces esprits d'ailleurs , appelés dans l'écriture *les princes de l'air* , sont toujours sous le bon plaisir du maître de la Nature.

Aristote dit que les esprits apparoissent souvent aux hommes pour les nécessités des uns & des autres.

Je ne fais que rapporter ici ce que les partisans de l'existence des génies nous disent.

Si l'on croit à l'immortalité de l'ame , il faut admettre que cette multitude d'esprits peuvent se manifester après la mort. Parmi cette foule de prodiges , dont tous les pays de la terre sont remplis , si un seul avoit eu lieu , l'incrédulité a tort. Je crois donc qu'il n'y auroit pas moins de témérité à nier qu'à soutenir la vérité des apparitions. Nous sommes dans un monde inconnu.

Une des premières idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous , parce que ce poids de grandeur & d'intelligence nous opprime , & nous avons peut-être besoin de la croyance des anges pour remonter plus facilement à l'idée d'un Dieu unique , seul moteur & conservateur de l'univers. Les Hébreux n'ont admis des anges que pour les opérations surnaturelles , extraordinaires de la Divinité. Ce système confirme donc

un culte suprême rendu à un seul Dieu ; car les Juifs n'ont jamais regardé les anges que comme de pures créatures , comme les envoyés du souverain Seigneur de toutes choses , qu'ils ont adoré seul. Les noms mêmes qu'ils ont donnés aux anges le témoignent hautement : Gabriel , *force de Dieu* ; Raphaël , *guérison de Dieu*.

Ces idées antiques , n'ont rien de déraisonnable ; & tandis que l'irréligion & l'impiété obscurcissent les esprits entièrement voués aux erreurs & aux futilités , d'autres s'éclairent , en appercevant la gradation des êtres créés , qui conduisent notre foible intelligence jusqu'au premier être , & son nom est dans l'écriture ; il est sublime : *ego sum , qui sum*.

Madame le Gros.

FEMME rare , à qui l'Académie françoise adjugea le prix de vertu pour avoir délivré un criminel d'Etat , renfermé depuis trente-sept années.

Elle rencontre au coin d'une borne un paquet de papier déjà froissé & couvert de boue ; elle le ramasse , se rend chez elle , le lit & voit qu'il étoit signé d'un prisonnier à Bicêtre , dans un cachot à huit pieds sous terre , & au pain & à l'eau.

Que ne fait pas une volonté forte ? Sans rang , sans considération , madame le Gros entreprend sa liberté. Rien ne l'intimide , rien ne la rebute , elle essuie des refus , elle persiste , elle prie , sollicite , elle joint la persévérance à la pitié la plus active ; elle surmonte les moqueries , brave les

dangers qui pouvoient résulter de ses importunités, & à la gloire de voir, au bout de trois années, sa sensibilité & son courage enfin récompensés par la délivrance du prisonnier.

Il est devenu célèbre par sa longue détention. Il eut le courage & l'adresse de se sauver une fois de la bastille, & deux fois du donjon de Vincennes, ce qui sort des règles ordinaires de la probabilité.

Ce prisonnier, nommé la Tude, étoit coupable; il avoit tenté d'alarmer madame de Pompadour sur un feint empoisonnement, croyant par-là se rendre recommandable & avancer dans sa faveur: c'étoit un bien mauvais calcul; mais il étoit jeune, & l'envie de s'avancer l'avoit aveuglé d'une étrange manière.

Faire une échelle de soixante pieds avec ses chemises, sauter cent soixante pieds, tout cela paroît impraticable.

O amour de la liberté, toi que tout homme apporte en naissant, & dont rien ne peut le dépouiller, de quels miracles n'es-tu pas capable!

M. de la Tude fut-il plus patient, plus courageux que le baron de Trenck? La chose reste indécise, & nous n'entreprendrons pas nous-même de la décider.

Portrait.

URANIE, ou la comtesse de ***, est dans la fleur de la beauté: cinq lustres accomplis ont donné à ses charmes toutes leurs perfections. Si la fortune ne lui a rien laissé à désirer, la Nature n'a pas été moins prodigue: elle est belle,

régulièrement belle ; beaux cheveux , beaux traits , belles formes : ce seroit pour l'artiste le modele de Diane sortant du bain. Aussi personne ne fait autant de cas de sa beauté qu'elle-même ; & nul objet n'est plus agréable à ses yeux que sa figure , répétée sans cesse dans les glaces dont son appartement est rempli.

Ce beau corps renferme une ame fière , froide , absolue , & dont toutes les affections se rassemblent sur elle-même. Elle a l'esprit juste & cultivé , des talens , un goût exquis pour tous les arts ; mais il ne se trouve en elle ni douceur , ni aménité , ni besoin d'aimer : elle ne connoît point la satisfaction d'être chérie de ceux que l'on aime. En vivant en société avec ses égaux , on s'habitue à la complaisance , on cherche à paroître aimable. La comtesse passant sa vie dans une retraite absolue , est dispensée de tout soin ; elle est environnée de ses inférieurs ; c'est à eux de chercher à lui plaire.

L'ambition seroit sa passion dominante , si elle pouvoit la satisfaire : être la maîtresse d'un Prince , gouverner en son nom , voir tout un royaume à ses pieds , seroit pour elle le paradis avec tous ses délices. Elle rêve donc incessamment grandeur , élévation ; c'est sa chimère : elle voudroit la faire adopter aux autres. L'intrigue & la politique ne l'embarrasseroient point ; elle possède le talent de démêler d'un coup-d'œil les gens qui l'approchent , & de ne dire que ce qu'elle veut. Enfin elle seroit tout-à-la-fois homme d'Etat & jolie femme.

Le pouvoir , suivant elle , devroit être le partage de la beauté. La sienne l'occupe constamment , & sa parure est une étude particulière. Sa mise est très-recherchée ; au spectacle elle

attire tous les regards, quoiqu'elle se cache avec un peu trop d'affectation; & dans le grand nombre de femmes, il n'en est pas une dont l'ensemble soit semblable au sien.

Est-elle heureuse, demandera-t-on d'après ce portrait ? Non ; ce vuide du cœur est incompatible avec la félicité. L'ennui s'est glissé dans l'ame de la comtesse ; il altere son humeur ; il efface les graces de son visage & l'éclat de son teint ; il dénature les objets rians qui l'environnent. Ce qui lui plaisoit hier lui est insipide aujourd'hui. Sa volonté commande ; on obéit, & c'est pour contenter un caprice, qui est bientôt remplacé par d'autres.

Ne pouvant jouir de ce qu'elle convoite, elle en adopte le simulacre ; elle veut qu'on la croie dans la plus haute faveur, & même dans les intrigues de la Cour. Son genre de vie est donc de fuir tous les regards & de paroître se consacrer uniquement pour un seul objet ; elle n'est pas fâchée qu'on le nomme, quoique son orgueil dût en souffrir, & voilà le songe bizarre dont elle amuse constamment son imagination ambitieuse & froide.

Vainement lit-elle l'histoire d'*Agnès Sorel*, de la *Valliere*, *Fontange*, la marquise de *Prie*, la marquise de *Pompadour*, elle ne sera point ce qu'elle voudroit être.

C'est par la paresse, dit la Bruyere, que l'ennui est entré dans le monde ; & voilà pourquoi tant de belles dames, à commencer par la mienne ; malgré les spectacles, le jeu, la table, les visites & la conversation, se meurent d'ennui. Elles ne font rien & ne savent rien faire ; elles n'ont aucun travail ni de corps ni d'esprit. Elles veulent raffiner leurs plaisirs ; elles n'ont plus que des

goûts blasés, & le retour monotone des mêmes divertissemens est un cercle où elles ne peuvent rester, & d'où elles ne peuvent sortir.

Quand madame de Maintenon s'écrioit : je ne peux plus tenir à la vie que je mene, je voudrois être morte ; comme le néant des grandeurs humaines paroît dans tout son jour ! & comme il est constant que, sans une occupation chere & suivie, les jours sont toujours longs, & les plaisirs toujours vains !

Je n'ai presque pas connu l'ennui depuis que je me suis mis à composer des livres. Si j'en ai causé à mes Lecteurs, qu'ils me le pardonnent, car moi je me suis fort amusé. L'homme n'existe que par la pensée, & la bonne providence m'a accordé cette arme victorieuse contre le plus cruel ennemi de l'espèce humaine.

Fin du Tome douzième.

T A B L E

D E S A R T I C L E S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

<i>P</i> ARIS, ou la Thébàïde ,	page 1
<i>Mœurs douces ,</i>	4
<i>Tolérance ,</i>	5
<i>Affiches des Spectacles ,</i>	6
<i>Poudre de Roi ,</i>	8
<i>St , st , st ,</i>	9
<i>Le Trou du Souffleur ,</i>	15
<i>Le Château d'Eau ,</i>	18
<i>Vaisselle ,</i>	19
<i>Freres de la Charité ,</i>	21
<i>Enclos des Chartreux ;</i>	24
<i>Lettres épistolaires ,</i>	28
<i>Les Grands Comédiens contre les Petits ,</i>	31
<i>Le Séminaire des Trente-Trois ,</i>	34
<i>L'Engayeux subsiste encore ,</i>	35
<i>L'Homme de 223 ans ,</i>	38
<i>Considérations de l'or ,</i>	39
<i>Tems froid , Comete ,</i>	43
<i>Dialogue entre un Duc & un Comte ,</i>	45
<i>Maquignon ,</i>	48
<i>Enfans abandonnés ,</i>	51
<i>Hôtel de Bretonvilliers ,</i>	54
<i>Darigran ,</i>	57
<i>La petite Fête-Dieu ,</i>	58
<i>De la petite Bourgeoisie ;</i>	61
<i>Fête de Sainte Cécile ,</i>	65
<i>Garde-meubles ,</i>	67
<i>Cayes ,</i>	69

<i>Plaques ,</i>	72
<i>Loix d'Osiris ,</i>	73
<i>Aumoniers ,</i>	75
<i>Epiciers-Droguistes ,</i>	77
<i>Enfans ,</i>	80
<i>Cabinet du Roi ,</i>	84
<i>Para-tonnerres ,</i>	88
<i>Blanchisseurs d'Eglise ,</i>	91
<i>Revendeurs de Livres ,</i>	92
<i>Concert ambulant ,</i>	95
<i>Croix de S. Louis ,</i>	97
<i>Jurisdiction Consulaire ,</i>	99
<i>Séparation ,</i>	102
<i>Bibliothèque universelle des Dames ,</i>	106
<i>Plaintes d'Academiciens ,</i>	108
<i>Rameau ,</i>	110
<i>Chaise de Poste ,</i>	114
<i>Ecuffon ,</i>	119
<i>Emprunteur ,</i>	122
<i>Pourtraire ,</i>	124
<i>Assemblée provinciale ,</i>	126
<i>Heures des repas ,</i>	127
<i>Parterres assis ,</i>	128
<i>Préceptorat ,</i>	131
<i>Le Cardinal de Polignac ,</i>	135
<i>Messieurs Cupis , pere & fils ,</i>	137
<i>La Forme ,</i>	140
<i>Impitoyables Versificateurs ,</i>	142
<i>Panification ,</i>	145
<i>De deux Livres restitués à leur Auteur ,</i>	153
<i>Passé partout predicatoire , &c. ,</i>	158
<i>L'Abbé Rousseau ,</i>	160
<i>Parure ,</i>	163
<i>Baigneux ,</i>	166
<i>Iyrognes ,</i>	167
<i>Pendules ,</i>	169